







31968/A

F. xv. c

18



47917

TRAITÉ
DES
SCROPHULES,
VULGAIREMENT APPELÉES
ÉCROUELLES
OU
HUMEURS FROIDES.

TROISIÈME PARTIE.

*CONTENANT l'examen analytique des nouveaux
procédés qui composent le Remède anti-scrophuleux ;*

S U I V I E

DE DEUX DISSERTATIONS MÉDICO-CHIMIQUES ;

*DONT la première contient le procédé pour dissoudre le
plomb , dans le corps vivant , par le moyen du
mercure coulant & animé.*

*La seconde , intéressante pour tous les ordres des
Citoyens , expose les dangers presque inévitables des
Étamages , ainsi que les Remèdes efficaces pour
guérir les maladies qui en résultent , & toutes celles
qui procèdent des autres substances métalliques.*

Par M. PIERRE LALOUETTE, Docteur-Régent
de la Faculté de Médecine de Paris , & Chevalier
de l'Ordre du Roi.

T O M E S E C O N D.



A P A R I S,

Chez GAUGUERY, Libraire, rue S. Benoît, vis-à-vis
l'Abbaye Saint-Germain-des-Prés.

M. DCC. LXXXII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

*Non Eloquentiâ, sed Remediis
curantur morbi. CELSUS.*





AVERTISSEMENT

Sur cette troisième Partie.

LA confiance que le Public m'a accordée, m'a fait contracter envers lui une dette dont j'ai eu dessein de m'acquitter, en le faisant jouir du fruit de cinquante ans de travaux assidus. Il est bien juste que je lui rende ce qu'il m'a donné, puisque les occasions malheureuses qui l'ont engagé d'avoir recours à moi, m'ont donné des connoissances que je n'aurois jamais pu acquérir sans lui. C'est en lui rendant service, que j'ai fait une étude particulière des maladies scrophuleuses, dans lesquelles j'ai suivi la Nature pas à pas ; d'où il a résulté une longue suite d'observations qui forme un corps de doctrine sur les Scrophules ou Ecouelles.

a ij

iv *AVERTISSEMENT.*

J'ai promis , en publiant dernièrement cet Ouvrage , de rendre compte des motifs qui m'avoient déterminé à retarder la publication de la troisième Partie que je donne aujourd'hui.

D'après les soins que je donnois depuis très-long-temps à un grand nombre de pauvres artisans , & à d'autres malades indigens , affligés d'écrouelles , il s'étoit répandu par-tout que j'avois un procédé nouveau pour la cure de ces maladies ; & les guérisons que j'avois faites , me firent solliciter de toutes parts , de mettre mon travail au jour. Je commençois à en rassembler les matériaux , lorsque je tombai dangereusement malade ; mais en échappant à la mort , je perdis totalement la vue.

Ce funeste accident ne me découragea pas ; & malgré les

obstacles qu'il mettoit à mon projet, je parvins néanmoins à réunir & à mettre en ordre les observations qui ont fourni le fond de mes deux premières Parties.

La troisième restoit imparfaite. J'avois résolu de la faire suivre de deux Dissertations Médico-Chimiques, dont l'une contient le procédé pour dissoudre le plomb, dans le corps vivant, par le moyen du mercure coulant & animé; l'autre traite des dangers presque inévitables des étamages, & des remèdes les plus efficaces pour guérir non-seulement les maladies qui en résultent, mais encore celles qui procèdent des autres matières métalliques.

J'avoue que dans l'espérance où j'étois, de mettre incessamment la dernière main à cet Ouvrage, je me rendis peut-être

vj *AVERTISSEMENT.*

trop facilement aux sollicitations qu'on me faisoit de publier les deux premières Parties, qui alors étoient prêtes.

Aussitôt qu'elles parurent, les Auteurs de quelques Feuilles périodiques, voulurent insinuer que j'avois eu dessein de faire, pour mon propre avantage, un secret de mon remède.

Après avoir gratuitement donné, pendant plus de quarante ans, ce remède à plusieurs milliers de malades, bien loin d'être soupçonné, je me croyois à l'abri d'un pareil reproche. On a cru trop légèrement, qu'à la fin de ma carrière, je voulois flétrir l'honneur très-précieux pour moi, d'appartenir à un Corps célèbre, qui, dans tous les temps, s'est fait gloire d'être utile à sa Patrie, & de lui prodiguer, sans réserve, toutes les découvertes

que ses travaux lui ont méritées. A Dieu ne plaise que je veuille m'écarter de ces principes ! C'est donc pour marcher sur les traces de mes Confrères , que je publie cet Ouvrage & m'acquitte de ma promesse.

Ce que je fais aujourd'hui n'est que mon devoir. Heureux si , en le remplissant , je puis donner au Public des marques du zèle que j'ai toujours eu pour la conservation de mes Concitoyens : sentiment que je conserverai pendant tout le reste de ma vie !

Comme les Scrophules , & plusieurs autres maladies qui ont beaucoup d'affinité avec elles , n'affectent guère que la classe des Citoyens la moins opulente , j'ai pensé qu'il seroit nécessaire , pour la plus grande utilité , de déterminer la valeur de ce remède : & afin que le prix n'en devienne

viiij *AVERTISSEMENT.*

pas arbitraire , je l'ai fixé à trois livres la boîte de soixante pilules , pour les personnes qui pourront se le procurer. Quant à celles dont le travail journalier peut à peine suffire pour donner du pain à une petite famille , souvent nombreuse , je réclame en leur faveur la bonté des ames sensibles & compatissantes , pour soulager , par leurs bienfaits , de pauvres enfans malades , si dignes de pitié , privés d'ailleurs de tout secours , & souvent même des nourritures de première nécessité.



T A B L E

D E S

CHAPITRES ET SECTIONS.

TROISIEME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER. <i>Exposition sommaire des remèdes dont on s'est servi jusqu'à présent contre les maladies scrophuleuses,</i>	page 1
SECT. I. <i>Des remèdes mercuriels, tant sous forme sèche que sous forme liquide.</i>	4
SECT. II. <i>Des remèdes antimoniaux.</i>	13
SECT. III. <i>Des remèdes martiaux.</i>	16
SECT. IV. <i>Des savons.</i>	21
CHAP. II. <i>Des remèdes usités chez plusieurs Nations de l'Europe, pour la cure des Scrophules, & de quelques antidotes ou spécifiques, assez généralement adoptés pour la guérison de ces maladies.</i>	24
CHAP. III. <i>Des propriétés médicinales de l'or ; & en particulier, de son usage dans les maladies scrophuleuses.</i>	67

SECT. I. <i>Du foie de soufre solaire ou aurifique, fait par la voie humide.</i>	81
<i>Alkali fixe calcaire.</i>	82
<i>Foie de soufre calcaire.</i>	83
<i>Foie de soufre solaire par la voie sèche.</i>	85
SECT. II. <i>Savon antimonial solaire ou aurifique.</i>	91
<i>Première remarque.</i>	95
<i>Deuxième remarque.</i>	96
SECT. III. <i>Savon martial.</i>	106
<i>Remarque.</i>	111
SECT. IV. <i>Alkali volatil concret.</i>	127
SECT. V. <i>Sel martial ammoniacal.</i>	128
SECT. VI. <i>Formules générales pour la guérison des Scrophules.</i>	134
<i>Pilules résolutives.</i>	135
<i>Pilules laxatives.</i>	idem.
<i>Pilules toniques.</i>	136
CHAP. IV. <i>Remarques sur les effets de notre nouveau remède anti-scrophuleux, & de l'action qu'il a sur plusieurs maladies chroniques.</i>	137
<i>Observation sur une vomique guérie par le moyen de la vapeur hépatico-sulphureuse.</i>	143
<i>Première Observation. Gonflement aux vertèbres lombaires, avec paralysie de toute l'extrémité inférieure.</i>	155
<i>Deuxième Observation. Ankilose au</i>	

T A B L E.

xj

<i>genou.</i>	160
<i>Troisième Observation , sur deux tu- meurs considérables , suites de rou- geole.</i>	167
<i>VUES GÉNÉRALES , sur l'usage de ce remède à l'égard des adultes & des personnes plus avancées en âge.</i>	173
<i>DISSERTATIONS MÉDICO - CHIMIQUES.</i>	
<i>Dont l'une contient le procédé pour dis- soudre le plomb , dans le corps vivant , par le moyen du mercure coulant & animé.</i>	
<i>L'autre , intéressante pour tous les ordres des Citoyens , expose les dangers presque inévitables des Eta- mages , ainsi que les remèdes efficaces pour guérir les maladies qui en résul- tent , & celles qui procèdent des autres substances métalliques.</i>	
<i>DISSERT. I. Contenant le procédé pour dissoudre le plomb , dans le corps vivant , par le moyen du mercure coulant & animé.</i>	184
<i>Première Expérience.</i>	202
<i>Deuxième Expérience.</i>	203
<i>Troisième Expérience.</i>	idem.
<i>Quatrième Expérience.</i>	204

<i>Cinquième Expérience.</i>	205
<i>Sixième Expérience.</i>	id.
<i>Septième Expérience.</i>	207
<i>Huitième Expérience.</i>	208
<i>Remarque.</i>	216
DISSERT. II, <i>Intéressante pour tous les ordres des Citoyens, dans laquelle on expose les dangers presque inévitables des Étamages, ainsi que les remèdes efficaces pour guérir les maladies qui en résultent, & celles qui procèdent des autres substances métalliques.</i>	235
<i>Observation sur l'effet du foie de soufre.</i>	286
REMÈDES GÉNÉRAUX ET PARTICULIERS, <i>contre les maladies qui procèdent des substances métalliques.</i>	295
<i>Mochlicum des R. R. P. P. Religieux de la Charité, contre les coliques de Peintres & de Potiers.</i>	id.
<i>Savon minéral, ou savon hépatico-sulphureux.</i>	296
<i>Tisanne laxative.</i>	300
<i>Pilules sédatives.</i>	301

Fin de la Table.

TRAITÉ



TRAITÉ DES SCROPHULES.



TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

*Exposition sommaire des Remèdes dont
on s'est servi jusqu'à présent contre les
maladies scrophuleuses.*

S'IL étoit important de décrire les
Scrophules, d'en déterminer le caractè-
re, les formes & toutes les vicissi-
tudes auxquelles elles sont sujettes ;
il n'étoit pas moins nécessaire d'en
développer toutes les causes sensibles,

Tom. II. Part. III.

A

2 DES SCROPHULES,

leurs variétés & l'assemblage monstrueux qui résulte de leurs combinaisons. Il falloit encore montrer les ressources qui sont dans la nature livrée à elle-même pour procurer les crises , & faire voir en même-tems les moyens que l'art possède pour obvier aux inconvéniens funestes qui n'arrivent que trop souvent lorsque ces maux sont abandonnés à eux-mêmes. Il étoit donc utile aussi de présenter le pronostic sous deux points de vue différens : relativement aux mauvais effets qui résultent des remèdes usités , & eu égard aux bons effets que l'on obtient par les nouveaux procédés : c'est ce que j'ai tâché de faire dans la première Partie.

La seconde Partie , qui traite de la cure des Scrophules , offre tous les cas dans lesquels on peut administrer le remède anti-scrophuleux , & les moyens auxiliaires propres à en accélérer les effets. Comme il ne s'agit ici que de présenter de nouveaux moyens pour guérir des maladies qui , de tout tems , ont été regardées comme incurables , il ne seroit pas étonnant que le public ne se prêtât pas volontiers à

en faire usage , s'il n'étoit entraîné par le jugement des personnes éclairées , qui , donnant rarement leur confiance à toutes les nouveautés , n'adoptent les remèdes que quand leurs bons effets ont été généralement reconnus ; que le temps & des guérisons nombreuses les ont accrédités , & qu'une expérience constante en a prouvé la supériorité. C'est donc pour parvenir à ce but , qu'il a fallu faire beaucoup de tentatives , multiplier les épreuves , faire des combinaisons nombreuses , répéter des expériences , & faire une concordance de tous ces moyens variés , avec toutes les différentes causes sensibles décrites dans la première Partie.

J'ai déjà fait mention dans la seconde , des remèdes généraux qui doivent précéder & souvent accompagner le nouveau remède anti-scrophuleux ; mais avant de parler de celui-ci , j'ai cru qu'il étoit nécessaire de passer en revue les remèdes principaux dont on s'est inutilement servi jusqu'ici , quoi qu'insuffisans , quelquefois nuisibles , ou au moins inutiles , pour la plupart : en cela , je ne

4 DES SCROPHULES,
crois pas retarder les progrès de l'art ,
en rapportant , avec la plus exacte
vérité, les effets de tous ces remèdes ,
que j'ai employés , suivis & observés
avec le plus grand soin pendant beau-
coup d'années. Comme j'ai promis de
parler de chacun d'eux en particulier,
je dirai mon sentiment sans partialité ;
& après avoir fait quelques remar-
ques sur leurs préparations , & fait
voir leur inefficacité dans la cure des
Scrophules , je parlerai ensuite de la
plus grande partie des remèdes qui
sont en usage chez les principales Na-
tions de l'Europe. Je rapporterai aussi
leurs prétendus spécifiques ou anti-
dotes ; j'examinerai mes nouveaux
procédés , & je terminerai enfin la
troisième Partie de cet Ouvrage , par
des vues générales , & les rapports
que les Scrophules ont avec plusieurs
maladies chroniques.

SECTION PREMIÈRE.

*Des Remèdes mercuriels , tant sous forme
sèche que sous forme liquide.*

LE mercure doux est une substance

PARTIE III, CHAP. I. 5

insoluble, qui n'agit guère dans les premières voies & le canal intestinal, que comme purgative; cependant si quelques-unes de ses parties sont entraînées par beaucoup de liquide dans le torrent de la circulation, elles excitent souvent des accidens funestes. La panacée est encore moins soluble. L'un & l'autre de ces sels a le moins d'acide possible, puisqu'il est démontré qu'il faut presque quatre cent parties d'eau pour en dissoudre une de ces sels, dont la différence entr'eux n'est que du plus au moins d'acide qui est resté uni au mercure. Ces sels participent donc encore du sublimé corrosif, puisqu'ils ne sont que des combinaisons de l'acide marin avec le mercure. Ils ne sont donc, à raison de leurs combinaisons, qu'un sublimé corrosif très-adouci. Or, comme ils ne peuvent être dissous, ils n'agissent sur la masse des humeurs, qu'autant qu'ils sont réduits en poudre impalpable, & entraînés dans la masse du sang par un liquide très-abondant. Il est certain que le mercure doux retient un peu plus d'acide que la panacée; & par cette raison, il devient

6 DES SCROPHULES,

purgatif, tandis que la panacée prise à même dose, ne purge presque jamais. Mais comme ces particules salines ne peuvent être dissoutes par aucun menstrue existant dans nos corps, il résulte qu'elles doivent s'arrêter dans les plus petits capillaires, & exercer leur action sur les parois des vaisseaux qui renferment les liquides. Or, comme il est prouvé par l'expérience, que le mercure introduit, sous quelque forme que ce soit, est plutôt porté vers la tête que vers d'autres endroits, il doit arriver, comme il arrive en effet, que transféré aux glandes engorgées qui environnent le col, il excite dans ces endroits la phlogose, l'inflammation, quelquefois la suppuration, & produit presque toujours le gonflement des gencives & des escharres dans la bouche. Lorsque ces accidens sont dissipés, les glandes n'en sont que plus dures & plus volumineuses.

Quant aux inconvéniens de l'usage du sublimé corrosif, ou de la dissolution du mercure dans l'acide nitreux, il n'y a point de doute que le mercure, dissout dans ces acides mi-

néraux , n'ait la propriété la plus corrosive , & ne puisse détruire les parties délicates que parcourent ces substances réunies. Pour obvier à ces inconvénients, j'ai souvent vu faire usage de l'alkali fixe du tartre , de la potasse ou du sel d'absynthe dissout dans l'eau, bue immédiatement après & même pour boisson ordinaire , dans la persuasion où l'on étoit que l'alkali fixe , s'unissant à ces acides , garantiroit les parties de la corrosion , & mettroit le mercure en liberté ; mais de cette combinaison il résultoit toujours un précipité soit blanc , si le mercure avoit été dissout dans l'acide nitreux , soit rouge , si l'acide marin le tenoit en dissolution. Soit que ce fût l'un ou l'autre , le précipité n'en étoit pas moins corrosif. L'alkali fixe , en se combinant aux acides , laisse dans les parties où cette décomposition se fait , un précipité ou chaux métallique tout-à-fait insoluble par nos humeurs , & enlève au mercure sa principale vertu, la mobilité , & le fixe tellement dans les parties où il est arrêté , qu'il ne peut être décomposé & en être expulsé que par l'usage du savon minéral &

8 DES SCROPHULES,

autres moyens dont il fera parlé dans la seconde dissertation.

Si cette décomposition arrivoit dans l'estomac, la langueur, les angoisses, les nausées, les vomissemens suivis d'une sensation douloureuse en étoient les suites. Se passoit-elle dans les intestins ? des coliques fourdes, des douleurs d'entrailles, des syncopes, des déjections glaireuses & même la dysenterie ne survenoient que trop souvent. Ces désordres n'étoient pas les seuls que ces dissolutions occasionnassent, & ne se bornoient pas seulement à ces parties ; car transférées aux viscères ou aux glandes, ou aux parties membraneuses & nerveuses, elles excitoient dans les unes des suppurations lentes, & dans les autres des douleurs intolérables.

Pendant que les malades du second & du premier âge sur-tout, faisoient usage de ces remèdes, je les ai toujours vus maigrir, tomber dans le marasme, & enfin périr. J'ai toujours remarqué aussi que le pus qui s'écouloit des plaies devenoit plus séreux & verdâtre ; que leurs rebords peu à peu s'éminçoient ; qu'insensiblement

l'écoulement devenoit moins abondant, & qu'il se tariffoit par une cicatrice assez prompte ; mais on voyoit bientôt le ventre devenir tendu & renitamment, malgré le cours de ventre colliquatif, la fièvre s'allumer & les enfans périr.

Il est évident que ces dissolutions, quelque adoucies qu'elles soient, n'ont pas la propriété de résoudre la lymphe épaissie, mais qu'elles ont au contraire celle de la condenser & de la rendre pour ainsi dire concrète. Si par hasard les préparations mercurielles ont été utiles dans quelques circonstances, comme dans les Scrophules dont la cause étoit vérolique, on ne doit pas pour cela les regarder comme victorieuses dans toutes les autres espèces. Ces moyens, par conséquent, doivent être pros crits dans la cure des maladies scrophuleuses.

Mais comme ces sels avec excès d'acides occasionnoient des désordres affreux, j'ai cru devoir employer la liqueur mercurielle décrite dans ma nouvelle méthode de traiter les maladies vénériennes par la fumigation. Ce remède qui m'a très-bien réussi

10 DES SCROPHULES,

dans les enfans du premier & du second âge, affligés de ce mal, n'a pas eu le même succès dans les maladies scrophuleuses; cependant comme il peut être de quelque utilité dans d'autres maladies que celles pour lesquelles je l'ai composé, je crois devoir y renvoyer le lecteur.

Les enfans du premier & du second âge ne supportent pas sans danger l'action des molécules mercurielles introduites par la peau en friction; leurs masses mises en mouvement par l'oscillation des vaisseaux, heurtent, frappent, brisent & détruisent les parois délicats des vaisseaux capillaires qu'elles parcourent; d'où s'ensuit la phlogose, l'inflammation, la suppuration & quelquefois la gangrène, ou au moins des escharres dans les parties qui suppurent. Le pus devient plus fluide, prend une couleur verdâtre; les chairs de ces plaies deviennent luisantes, pâles; & si elles sont placées sur des os malades, elles deviennent facilement fongueuses & sanguinolentes.

Quoique les frictions mercurielles excitent souvent des accidens fâcheux,

ils font cependant moins redoutables que ceux qu'excite la dissolution du mercure dans l'acide nitreux, dont les effets font presque toujours mortels par la fuite.

L'expérience enfin m'a appris que le mercure ne pourroit contribuer à détruire les Scrophules, qu'autant que le virus vérolique leur auroit donné naissance, ou qu'il seroit combiné avec elles; alors il ne peut être dompté que par la vapeur mercurielle indiquée dans la cure des Scrophules vénériennes, & soutenue d'ailleurs par l'usage des remèdes anti-scrophuleux. J'avoue que long-temps séduit par la similitude & la ressemblance que quelques tumeurs scrophuleuses avoient avec celles produites par le vice vénérien, j'ai non-seulement employé les frictions sans succès, mais encore d'autres remèdes mercuriels, & j'ai vu avec peine les malades maigrir & tomber dans le marasme. Ces épreuves plusieurs fois répétées m'ont suffisamment appris que le mercure n'est certainement pas l'antidote des Scrophules.

Le cinnabre, soit naturel, soit

12 DES SCROPHULES,

artificiel , dont on s'est auffi fervi , est tellement infoluble dans toutes fortes de menftrues , & fur-tout par les fucs renfermés dans l'estomac & les intef-tins , qu'on doit le regarder comme incapable d'être entraîné dans le torrent de la circulation. Ce remède ne peut donc pas être confidéré comme un fondant de la lymphe , puifqu'il ne peut être diffout & fe mêler avec les humeurs. J'ai fouvent remarqué que les malades le rendoient tel qu'ils l'avoient pris , fans avoir reçu la moindre altération , après avoir quelquefois féjourné pendant long-temps dans leurs corps.

On doit regarder fous le même point de vue tous les æthyops qui , étant , comme le cinnabre, des combinaifons de mercure avec excès de fôufre , ne peuvent être diffous & opérer la fonte de la lymphe ; c'est pourquoi ils doivent être exclus de la classe des remèdes anti-scrophuleux.



SECTION II.

Des Remèdes antimoniaux.

L'ANTIMOINE est une substance minérale composée d'environ deux parties de régule , matière demi-métallique , & d'une partie de soufre. Comme ce minéral fournit à la médecine plusieurs remèdes d'une grande efficacité , je pense qu'il est nécessaire de passer en revue une partie de ceux qui ont été & qui sont encore en usage pour le traitement des maladies scrophuleuses. On s'est long - tems servi & l'on se sert encore aujourd'hui de l'antimoine crud en poudre très-fine ; mais si l'on observe bien les déjections , presque toujours teintées en noir , on sera aisément convaincu que ce minéral ne s'est point dissout dans les premières voies ; il y reste donc insoluble. Il peut à la vérité passer quelques petites portions de ce minéral par les vaisseaux lactés, & être transféré dans la masse du sang par une abondante boisson ; mais comme il n'y a aucun agent capable de le dissoudre , & qu'il

ne peut jouir de toutes ses propriétés qu'autant qu'il est dissout , on ne doit pas attendre de grands effets de ce minéral & de ses merveilles si vantées que l'expérience dément.

Or, si l'antimoine en son entier , & réduit en alkool , ne suscite pas de vomissement , ne purge ni n'excite aucune douleur d'entrailles, quoique donné même en assez grande dose , comme l'expérience le prouve , c'est que le soufre lié & combiné avec la partie réguline, ôte à celle-ci la liberté d'agir , en lui donnant des entraves qui ne peuvent être brisées que par la violence du feu , aidé de quelque intermède ; le soufre , par conséquent , uni au régule d'antimoine , est le véritable correctif de son éméticité : car, si l'on triture long - tems du soufre commun avec du régule , on fera perdre à celui-ci sa propriété vomitive. Soit que l'on triture du mercure avec le mélange ci-dessus, ou avec l'antimoine crud , on obtiendra toujours un æthyops antimonial dont je me suis servi pendant long-temps sans en avoir éprouvé plus d'efficacité que des autres espèces d'æthyops.

Le soufre doré d'antimoine, dont on s'est encore servi, est insoluble. Il devient vomitif quoique donné à petites doses ; & s'il ne soulève pas l'estomac, il devient purgatif. C'est pendant qu'il agit sur les membranes intestinales, que les boissens peuvent en entraîner quelques petites parties dans la masse du sang. Cette opération est rarement paisible : c'est d'elle que procèdent les angoisses suivies de moiteurs & même de sueurs abondantes. Ces inconvéniens seroient bien moindres, si l'on n'enlevoit pas par des lotions l'intermède qui rend le soufre doré plus soluble dans les premières voies, & qui seul peut le porter dans le torrent de la circulation. C'est donc à tort que par beaucoup de lavages on lui enlève ce moyen, qui seul peut le rendre miscible avec nos humeurs.

L'antimoine diaphorétique est une substance calcaire métallique, qui non-seulement est privée de tout son soufre, mais encore du principe phlogistique de la partie réguline. C'est un être purement passif par lui-même lorsqu'il a été bien lavé & dépouillé

16 DES SCROPHULES,
de l'alkali fixe qui l'a décomposé. Quoiqu'on attribue de grandes vertus à cette chaux, l'expérience journalière fait voir que dans cet état elle ne produit aucun de ces effets merveilleux qu'on lui donne.

SECTION III.

Des Remèdes martiaux.

LE fer a toujours été considéré par les Médecins comme un des plus puissans apéritifs. On en fait différentes préparations ; tantôt on l'a donné sous sa forme naturelle & en limaille ; on l'a administré d'autres fois à demi décomposé, c'est-à-dire en partie privé du principe phlogistique ; & d'autres fois enfin, tout-à-fait dépouillé de ce principe. Comme ce métal reçoit différentes propriétés des différentes préparations qu'il subit, je crois devoir les considérer sommairement, & examiner en quoi consiste leur principal effet.

La limaille d'acier porphirisé n'est d'aucune efficacité dans les maladies scrophuleuses ; elle n'exerce son ac-

tion que dans les premières voies où elle rencontre quelqu'acide qui en dissout une très-petite portion , tandis que la plus grande partie se confond avec les déjections , & est portée au dehors.

J'ai pendant long-tems fait usage du safran de Mars préparé à l'eau , suivant la méthode de M. Lemery ; mais quoiqu'il soit extrêmement divisé , qu'il n'ait pas perdu son principe phlogistique , & qu'il soit par conséquent encore attirable par l'aimant , ce remède , qui , dans beaucoup d'autres cas , m'a singulièrement bien réussi , n'a jamais produit de bons effets dans les maladies scrophuleuses.

Je n'ai jamais tiré aucun avantage de tous les safrans de Mars qui sont en grand nombre ; car étant , pour la plupart , dépouillés du principe phlogistique , ils ne peuvent être dissous ; mais sitôt qu'ils ont repris ce principe , ils deviennent attaquables par les acides ; & ces safrans , qui peu auparavant n'étoient que des chaux métalliques , en reprenant le principe de l'inflammabilité , ou dans les alimens , ou dans les corps gras recueillis dans

18 DES SCROPHULES,

le canal intestinal, acquièrent de nouvelles propriétés par l'union de l'acide qu'ils rencontrent dans les premières voies ; mais ces saffrans ne sont jamais tellement dissous, qu'ils puissent entièrement passer dans la masse du sang : c'est aussi pourquoi ils teignent en noir les déjections. Leur principale action s'exerce donc sur les membranes de l'estomac & sur celles des intestins, mais n'ont aucune action immédiate sur le vice scrophuleux ; par conséquent ces saffrans de Mars, soit seuls, soit associés à d'autres ingrédients qui composent la plupart des opiat, sont de vrais toniques, qui, donnant plus de ressort à ces membranes relâchées, les fortifient, rendent les digestions meilleures, & par ce moyen retardent les effets de la cause de la maladie, sans néanmoins l'atténuer en aucune manière. Toutes ces préparations deviennent même souvent pernicieuses dans les maladies scrophuleuses.

Pour que le fer opérât les effets que l'on devoit en attendre, il falloit qu'il fût dissout & qu'il fût porté avec la masse des liquides, dans toute l'habi-

tude du corps. C'est pourquoi les Médecins, persuadés de cette vérité, se sont servis des vitriols, & principalement du vitriol de Mars, qui est un sel neutre métallique, dont la baze ferrugineuse est unie à l'acide vitriolique étendu dans suffisante quantité d'eau pour en former des cristaux. Delà il est facile de concevoir les dangereux effets de ce remède, dont l'action astringente, bien loin de résoudre la lymphe, d'ouvrir & de préparer la voie à la sortie des humeurs nuisibles & dégénérées, ne peut que les condenser & fermer toutes les issues.

On a encore dissout le fer avec les acides végétaux, avec le sel de tartre, le vin, le vinaigre, &c. ; mais le résultat de toutes ces combinaisons est toujours la dissolution du fer par un acide dont la différence consiste dans le plus ou moins d'astringtion.

Le vitriol de Mars, même donné en petite dose, est un puissant astringent ; c'est pourquoi il ne convient pas dans les maladies inflammatoires, & encore moins dans celles où il y a engorgement dans les viscères, dans

les glandes & dans le panicule graisseux. Il ne convient donc pas dans les épaississemens lymphatiques , & particulièrement dans les Scrophules.

Une des principales propriétés du fer parvenu dans le système vasculaire , est de s'associer aux acides qu'il rencontre en circulant avec la masse des liquides ; & une fois uni avec eux , il devient un excellent tonique ; & par son action légèrement stimulante , il raccourcit les fibres trop relâchées ; & , en augmentant leurs forces , leur rend l'élasticité qu'elles avoient perdue. Or , si le fer est déjà surchargé d'acides , il ne pourra jamais s'en associer de nouveau ; ce sera donc un remède pour le moins inutile. Tous les astringens tirés de la classe des minéraux , sont des remèdes très-perfides , sur-tout dans le commencement & le milieu de ces maladies ; & s'ils peuvent être quelquefois de quelque utilité , ce ne peut jamais être qu'à la fin de la cure.

Ce remède , par conséquent , ne peut avoir d'excellens effets , qu'autant que les humeurs épaissies sont entièrement résolutes : on ne doit

donc pas en faire usage trop prématurément, mais toujours vers la fin de la cure. Dans les maladies qui attaquent les os, on peut avec sécurité l'administrer lorsque les os commencent à diminuer de volume. Il est même essentiel d'en augmenter graduellement la dose, lorsque les cicatrices commencent à se faire sur les os, & même d'en soutenir l'effet & en augmenter l'action par le sel martial ammoniacal dissout dans la teinture de gaïac, (Tom. I. pag. 214).

SECTION IV.

Des savons.

ON doit considérer les savons sous deux points de vue différens, ou comme naturels, ou comme artificiels. Les savons naturels sont des composés solubles dans l'eau, dont les huiles combinées avec les sels essentiels, forment des corps savonneux : tels sont la plupart des extraits ; mais avant de devenir tels, & d'être privés de la partie aqueuse qui tenoit ces différens êtres flottans dans le

liquide, ces savons vraiment fluors jouissoient au moins de toutes les propriétés qu'ils conservent à peine encore sous la forme d'extraits.

Le savon artificiel est un composé d'une lessive alcaline, rendue caustique par la chaux, & d'huile en telle proportion, qu'il en résulte un corps d'une consistance solide, soluble dans l'eau, l'esprit de vin, les huiles & les graisses.

Ces substances différentes sont miscibles à toutes les humeurs qui circulent, & en raison de leur nature, peuvent désunir des molécules lymphatiques ou sanguines, & encore peu cohérentes entr'elles. Le savon est donc propre à mitiger, à absorber & à anéantir même les acides prédominans dans les premières voies; & en circulant avec les humeurs, à s'unir aux acides dont l'excès est nuisible & souvent la cause principale des maladies scrophuleuses. Ces remèdes choisis & convenables aux circonstances, seront donc toujours utiles dans le commencement de la cure, pour préparer la nature à recevoir un plus grand secours de la part de ceux qui

peuvent en éteindre radicalement le germe.

Je ne m'étendrai donc pas ici davantage sur l'usage des savons : je remets à en parler plus au long , en traitant du savon antimonial solaire , & de ses propriétés dans la cure des Scropules ; de l'action qu'il a sur la lymphe épaissie en général , & sur plusieurs maladies qui en dépendent.

On me reprochera peut-être d'avoir fait des remarques inutiles sur des remèdes dont j'ai , dans la pratique , éprouvé l'insuffisance , lesquels n'ayant eu aucune prise bien sensible sur le vice scrophuleux , ne devraient pas trouver place ici ; mais ce reproche portera à faux , si l'on fait attention que c'est avancer les progrès de l'art , que d'éviter des peines à ceux qui voudroient faire de nouvelles recherches , que de leur présenter toutes les tentatives déjà faites , & de les obliger à suivre d'autres routes. Si donc on est redevable à celui qui s'est donné beaucoup de peine & a fait tous ses efforts pour étendre ses vues au-delà des limites connues , on ne lui doit pas moins de reconnois-

fance pour les travaux mêmes inutiles qu'il a faits : car fans eux on parviendroit difficilement au but qu'on se proposeroit d'atteindre.

CHAPITRE II.

Des Remèdes usités chez plusieurs Nations de l'Europe , pour la cure des Scrophules ; & de quelques antidotes ou spécifiques assez généralement adoptés pour la guérison de ces maladies.

LES Scrophules sont des maladies qui règnent plus particulièrement en Europe que dans les autres parties du monde : chaque Nation y est plus ou moins sujette. Les Médecins , dans tous les temps , ont fait leurs efforts pour les affranchir d'un mal aussi cruel dans ses effets , que difficile à dompter. Le genre de ce mal est toujours le même chez tous les peuples de notre continent , mais ses phases ont entre
elles

elles quelques différences relatives à la variété des climats , à leurs températures , aux lieux marécageux , à ceux qui habitent les bords des étangs, des lacs , les bords de la mer , les collines & les montagnes. Les alimens , l'éducation , les habitudes , les passions & les combinaisons qui résultent de la variété des tempéramens & des maladies propres à chaque pays , apportent les différences que l'on y observe. Mais , quelles que soient ces différences , le genie des Scrophules n'est point défigurée ; il se présente toujours sous la même forme dans les mêmes endroits , & il attaque indistinctement les parties intérieures comme les extérieures , & ne ménage pas plus les parties solides que les parties molles.

Comme les Scrophules ont , pendant bien des années , fait un des principaux objets de mes méditations les plus profondes , j'ai cherché à les bien connoître , ainsi que tous les moyens propres à les combattre avec efficacité. J'ai profité non-seulement de toutes les occasions qui se sont offertes pour avoir des notions plus

certaines sur leur nature , mais encore j'ai recherché avec empressement la connoissance des Médecins des différentes nations. Ces hommes éclairés , pour la plupart , m'ont rapporté historiquement ce qu'ils avoient vu dans leurs pays. Comme toutes les après-dînées de chaque dimanche de l'année étoient consacrées chez moi à des audiences publiques & charitables , & qu'un grand nombre de scrophuleux s'y assembloient alors pour recevoir les conseils & les secours que je pouvois leur donner , je me trouvois dans les circonstances les plus favorables pour faire voir à ces Messieurs tous les différens genres de cette maladie qui faisoit toujours le sujet de nos conférences. C'est dans ce concours d'idées , dans les comparaisons des maux de mes concitoyens avec ceux de quelques malades des autres nations , que ces dignes & louables Médecins étrangers eurent l'honnêteté de m'amener , que j'eus occasion de m'affurer que la nature des écrouelles est par-tout la même. Dans le cours de ma pratique , j'ai été à portée d'en observer les diverses nuances dans

des Anglois , des Hollandois , des Allemands , des Italiens & des Espagnols. Quoique je n'aie pas pris soin de tous les malades de ces nations que ces Messieurs m'avoient amenés , j'en ai cependant vu assez pour être dans le cas d'avoir bien reconnu ces maux aux marques indélébiles qu'ils avoient laissées. J'ai aussi appris d'eux l'histoire de leurs maladies , & les remèdes qu'ils avoient pris pendant leurs cours.

Dans nos conversations fréquentes sur cette terrible maladie , beaucoup plus contagieuse dans les pays froids & humides , que dans les pays chauds & secs , j'appris que chaque nation avoit en général adopté , moins une méthode curative raisonnée & relative à la cause de ces maux , qu'une espèce d'empyrisme , & que les principaux agens qu'ils employoient intérieurement étoient presque par-tout les mêmes. Cependant j'ai remarqué que les Italiens & les Espagnols posoient toujours pour base de leurs remèdes , les sels mercuriels , les frictions , les æthyops & le cinnabre , auxquels ils ajoutaient des extraits

amers & des purgatifs. Ces Docteurs me firent observer que si le mercure entroit dans la composition des pilules ou opiat, c'est que chez eux le virus vénérien étoit regardé comme le germe principal des Scrophules. Au reste, on ne doit pas être surpris que ces nations fassent souvent usage des préparations mercurielles dans la cure de ces maladies, puisqu'elles regardent le virus vénérien comme le principe de ces maux, soit qu'il se soit développé & qu'il paroisse avec tous les caractères qui le distinguent, soit qu'il reste concentré & fixé aux parties qui en sont affectées. Il est possible que dans ces climats, où le virus vénérien n'est pas rare, il soit souvent compliqué avec les Scrophules; cependant il n'est pas moins vrai qu'elles ont un génie particulier qui diffère des maux vénériens, & qu'elles peuvent s'engendrer & être spontanées, comme nous l'avons fait voir en parlant des causes, (*Tom. I, p. 98*)

Ces Médecins convinrent aussi avec franchise, qu'il survenoit souvent de grands accidens par l'usage du mercure, & qu'après un traitement quel-

quefois très-long, les malades tomboient dans le marasme ; & que s'ils étoient assez heureux pour ne pas périr , les tumeurs glanduleuses & le gonflement des os n'en devenoient que plus terribles. C'est cette base mercurielle qui fait le fond de l'antidote de Broffias. Je ne crois pas devoir m'arrêter davantage sur ce sujet , ayant déjà fait observer les dangereux effets de ces remèdes, en parlant du mercure & de ses préparations ordinaires. Je ne puis cependant me dispenser de rapporter à cette occasion une observation qui confirme cette assertion.

En 1761 , une jeune demoiselle Napolitaine , âgée de douze ans , & déjà nubile , d'une belle forme & d'une bonne constitution , avoit depuis trois ans un ulcère scrophuleux à l'os du métatarse qui soutient le gros orteil. Cet os étoit gonflé dans toute sa longueur , & étoit plus que doublé de son volume naturel. Il y avoit une ouverture proche de l'articulation , d'où s'écouloit une sanie purulente & très-fétide , par laquelle il étoit déjà sorti plusieurs fragmens

30 DES SCROPHULES,

de cet os ; de sorte qu'il étoit déjà raccourci de près d'un pouce.

Elle avoit encore du même côté une tumeur de la grosseur du poing , laquelle paroissoit loupeuse : elle étoit placée au bas de l'insertion du muscle quarré des lombes. Cette tumeur qui n'avoit jamais été douloureuse , étoit molle , inégale & mobile comme les loupes. Je trouvai néanmoins , en l'examinant avec attention , quelques différences que je n'aurois peut-être pas remarquées sans la maladie du pied. En effet , elle étoit pâteuse ; & en la touchant avec beaucoup d'attention , je crus sentir un fluide épais , ainsi que je l'avois observé tant de fois dans les tumeurs stéatomateuses.

Cette jeune personne jouissoit d'une bonne santé , avoit bon appétit , dormoit neuf à dix heures , & avoit à son réveil , pour toute incommodité , des douleurs dans les membres , qui se dissipoient lorsqu'elle étoit levée. Messieurs Morand & Moreau furent consultés , & décidèrent que la tumeur dont je viens de parler , étoit une véritable loupe , que l'on pourroit facilement extirper lorsque l'ulcère du

pied seroit guéri , après l'amputation de l'os du métatarse qu'ils proposèrent. Ils conseillèrent aussi le remède de Rotrou , & quelques boissons propres à délayer la lymphe & à la dépurer du vice scrophuleux dont les douleurs que la malade éprouvoit le matin étoient , selon eux , les symptômes.

Quoique je ne fusse pas de l'avis de l'opération , que la mère redoutoit autant que la malade , & que les moyens que je proposai fussent fort simples , on ne suivit ni mon avis , ni celui de ces Messieurs.

Il s'étoit passé au moins un an sans que j'eusse entendu parler d'elle , lorsqu'on vint me prier de l'aller voir. Pendant cet espace de temps , la maladie avoit bien changé de face ; l'os du métatarse détruit en partie par les suppurations , avoit multiplié les ulcères par les différens fragmens d'os qui en sortoient ; ce qui avoit occasionné de vives douleurs & la fièvre qui en étoit la suite.

La tumeur lombaire étoit presque tout-à-fait dissipée ; mais il lui en avoit succédé une autre dans la partie

postérieure & interne de la cuisse. Cette tumeur étoit molle au toucher ; & quoique la couleur de la peau ne fût pas changée , la fluctuation étoit très-distincte.

Les douleurs des membres s'étoient considérablement accrues , & ne s'étoient apaisées qu'après une éruption presque générale de pustules sèches , rondes , écailleuses sur les bords , & dans le centre desquelles la couleur de la peau n'étoit pas altérée.

Il ne fut pas difficile de juger du genre de cette maladie par les caractères qui la décéloient , & de voir en même-temps que les Scrophules étoient compliquées avec elle. Dans des circonstances aussi délicates , je demandai du conseil , & ces Messieurs qui avoient déjà vu la malade , n'hésitèrent pas à prononcer à l'aspect de ces pustules sur la nature du mal.

La jeune personne n'étoit & ne pouvoit être soupçonnée ; sa mère , qui l'avoit nourrie , étoit très-saine en apparence , & jouissoit de la plus brillante santé. Mais le père de la jeune malade étoit mort de la phtisie que l'on avoit soupçonnée être véné-

rienne ; c'est ce qui déterminâ les Médecins du pays à faire prendre à l'enfant , selon leur usage , des remèdes mercuriels , qui , comme on vient de le voir , n'avoient pas touché au vice scrophuleux , ni même effleuré le vice vénérien , encore occulte , & dont le développement se manifesta depuis d'une manière aussi évidente.

Les remèdes mercuriels ayant déjà été donnés sans succès , tant intérieurement qu'appliqués au dehors , je me déterminai à employer le mercure en fumigation , suivant ma nouvelle méthode publiée en 1773. Le succès répondit à mon attente ; & en moins de deux mois , ces symptômes étant tout - à - fait dissipés , la jeune personne se rétablit peu à peu , se fortifia , reprit de l'embonpoint ; mais l'ulcère du pied subsistoit toujours ; la phalange du gros orteil , entraînée par les tendons des muscles , tant extenseurs que fléchisseurs , se rapprochoit avec l'épiphise de l'os du métatarse , qui étoit presque entièrement détruit.

Pendant tout le cours du traitement anti-vénérien , je fis faire usage

du remède anti-scrophuleux & autres moyens , suivant les règles établies dans la cure (Tom. 1 , Part. II.). La tumeur de la cuisse s'amollit peu à peu , la peau s'éminça , s'ouvrit enfin d'elle-même. Le pus glaireux qu'elle renfermoit coula lentement , la tumeur s'affaissa , la peau adhéra , dans la circonférence , aux muscles qu'elle recouvroit , & il resta un ulcère fistuleux qui fournissoit chaque jour une plus grande quantité de pus qu'il n'auroit dû naturellement en donner , si cette matière purulente n'avoit pas eu un autre foyer ; & en effet , la malade n'avoit jamais senti de mal dans l'endroit où étoit la première tumeur , lorsque tout-à-coup , dans un mouvement qu'elle fit en se baissant , elle sentit une douleur plicative qui l'empêcha de se redresser. On étoit fort inquiet de ce nouvel accident. J'examinai l'endroit douloureux , où je trouvai une petite tumeur ronde , de la grosseur d'une noisette , fixe & immobile. En appuyant sur cette tumeur , placée sur la partie postérieure & supérieure de l'os des isles , près sa jonction avec l'os sacrum ,

on excitoit une vive douleur , semblable à celle qu'auroit causée un fer aigu : c'étoit l'expression de la maladie.

Les cataplasmes appliqués calmèrent un peu la douleur ; mais la tumeur devint en peu de jours de la grosseur d'un œuf. La fluctuation ne tarda pas à devenir très-sensible ; & la peau s'éminçant chaque jour , désigna le lieu où le pus se feroit bientôt jour : c'est-là que j'appliquai une pierre à cautère , de la grosseur d'un pois de vesce. Dès le lendemain je scarifiai l'escharre , & laissai à la nature le soin de le détacher , très-persuadé qu'à sa chute le pus recueilli sortiroit librement & sans aucun effort : c'est ce qui arriva quelques jours après. La matière purulente qui s'en écoula étoit rougeâtre & semblable à de la lie de vin , signe certain de la présence de quelque fragment osseux , ou déjà détaché , ou au moins disposé à l'être bientôt. La tumeur s'étoit affaïssée ; & en passant une sonde dans l'ouverture qui s'étoit faite , je trouvai l'os à nud & très-inégal. L'application de l'emplâtre

contentif (Tom. I, p. 217), renouvelé matin & soir, fut le seul pansement que je conseillai, & que l'on continua pendant la cure. Il sortit à différentes fois de petites portions d'os; l'ulcère se resserra & se cicatrisa au bout de quelques mois, laissant une cicatrice profonde, indice certain de la solidité du fond sur lequel elle étoit faite.

L'ulcère de la cuisse commença à se tarir aussitôt que la tumeur dont on vient de parler se manifesta, preuve évidente de sa communication, & il ne fut pas long-temps à guérir. Quant à l'ulcère du pied, il subsista encore plus d'un an, & finit ensuite par se cicatrifer. La jeune personne qui jusqu'alors avoit toujours boité, ne boita pas moins quand l'ulcère du pied fut guéri; c'est pourquoi je conseillai de mettre entre les semelles de son soulier une lame d'acier assez élastique pour suppléer à la fonction de l'os du métatarse & du gros orteil. Par ce moyen j'obviai tellement à l'incommodité, qu'elle marcha aussi ferme de ce pied que de l'autre.

Je crois devoir faire observer que , de toutes les maladies scrophuleuses qui attaquent les os , celles des pieds & des mains sont les plus longues à guérir. Pendant tout le cours de cette maladie , qui dura plus de deux ans , je variaï les remèdes suivant les circonstances & de la manière indiquée dans la seconde partie, Tom. I, remèdes que la malade continua pendant un an après sa guérison , quoiqu'il n'y eût aucun signe ni même de soupçon sur l'extinction absolue de son mal. Cette jeune demoiselle , dont la santé étoit parfaitement bien rétablie , partit avec sa mère pour retourner à Naples , d'où elle m'a fait l'honneur de m'écrire plusieurs fois , très-satisfaite de la bonne santé dont elle jouissoit.

Ce n'est donc pas sans raison , que les Espagnols & les Italiens se servent de mercure pour la guérison des Scrophules : l'expérience , sans doute , leur a appris que celles-ci étoient très-souvent compliquées de virus. Il est évident que ces deux maladies conjointes ne peuvent pas être guéries par un seul & unique remède , parce qu'elles ont chacune un genre

38 DES SCROPHULES,
particulier , dont l'influence réciproque en aggrave encore les symptômes , comme on peut le remarquer dans l'observation précédente.

Les Docteurs Kell & Ward m'ont rapporté qu'en Angleterre l'on se servoit beaucoup de l'antimoine crud , de la limaille d'acier porphyrisée , du mercure doux , des coraux , de la magnésie dont on faisoit des opiats ou des pillules avec le baume du Pérou ou la térébentine ; que ces remèdes réussissoient quelquefois seuls , mais qu'ils favorisoient leur action par l'application de larges vésicatoires sur les tumeurs ; qu'ils y entretenoient pendant long-temps la suppuration , & que , malgré les douleurs que ces remèdes excitoient , ils en avoient cependant vu de très-bons effets.

Quant à ce qui concerne les Danois & les Suédois , je m'en rapporte au témoignage de M. Renauld , premier Médecin du feu Roi de Pologne , Duc de Lorraine & de Bar , & à M. Wolpert , premier Chirurgien du feu Roi de Dannemarck. Ces savans m'ont assuré que l'on n'employoit pas chez eux d'autres remèdes que ceux dont

on se fert chez les autres nations septentrionales , mais qu'on leur affocioit toujours les fudorifiques & les cordiaux pour en favoriser l'action.

Le Docteur Brouski , auffi favant Médecin , qu'habile Praticien , m'a assuré avoir vu guérir & guéri lui-même en Pologne , un grand nombre de malades avec les remèdes fuivans :

Prenez verre d'antimoine en poudre très-fine , turbith minéral , de chaque une drachme.

Coquillages calcinés , & en poudre très-fine , deux drachmes ; colophone , une drachme.

Miel , quantité fuffifante pour faire une masse à diviser en pilules , du poids de trois grains , dont la dose est depuis deux jusqu'à six pilules.

Il me dit auffi que ce remède faisoit quelquefois vomir , mais que le plus souvent il opéroit par le bas ; c'est ce qui m'engagea à l'essayer ; mais quoique je l'eusse donné à la plus petite dose , les effets violens qu'il produisit me déterminèrent à l'abandonner.

Ces effets me furprirent d'autant moins , que d'une part l'acide vitrio-

lique uni au mercure dans le turbith ; agissant sur le verre d'antimoine , en rendoit l'action beaucoup plus violente , & que d'autre part il restoit encore assez d'acide vitriolique pour agir violemment sur l'estomac & les intestins , & produire des mouvemens si tumultueux , qu'ils exposoient les enfans au plus grand péril.

Le turbith minéral est une espèce de chaux métallique en partie privée de l'acide vitriolique qui a dissout le mercure. Cette poudre est d'autant plus vomitive , qu'elle retient encore une plus grande quantité de l'acide qui l'a dissout ; elle est encore assez caustique pour faire escharre aux chairs vives sur lesquelles on l'applique. Quels dangers n'a-t-on donc pas à redouter , si on la donne inconfidérément ?

Les Docteurs Allemands & Hollandois, dont j'ai connu un grand nombre , & avec lesquels j'ai eu les plus grandes liaisons , emploient ordinairement contre les Scrophules , le mercure , tantôt sous forme saline , tantôt éteint avec des baumes ; l'extrait de ciguë , les safrans de Mars, le bezoard

minéral, le jalap, la scammonée, la gomme gutte, dont ils forment des pilules. Ils ont coutume de faire prendre par-dessus ces remèdes, de fortes décoctions de falsepareille, de saffras, & font dissoudre un ou deux gros d'icthiocolé dans deux livres de cette décoction, à laquelle ils ajoutent quelquefois deux ou trois grains de sublimé corrosif dissous dans deux onces d'eau-de-vie de grain; faisant prendre aux malades, matin & soir, trois à quatre onces de cette liqueur. Ces Messieurs m'observèrent aussi que les cautères étoient fort en usage pour la cure de ces maladies, & que l'on se bornoit rarement à un seul, que l'on laissoit pour l'ordinaire subsister pendant tout le cours de la vie.

Nous venons d'exposer en général les principaux remèdes dont la plupart des nations font usage dans le traitement des maladies scrophuleuses; nous allons maintenant examiner les spécifiques qu'elles ont adoptés. Entre tous ces spécifiques, qui ont eu plus ou moins de célébrité, le remède de Rotrou attira en France la plus grande attention lorsqu'il parut. On fait qu'il

42 DES SCROPHULES ,
consiste en antimoine diaphorétique
non lavé , en pâte de pignon d'Inde ,
en coquilles d'œufs calcinés , en teinture aurifique & en elixir.

En parlant de l'antimoine diaphorétique , nous avons fait voir qu'il n'étoit qu'une chaux métallique , surtout lorsqu'il est bien lavé , & qu'il ne peut avoir aucune propriété. A l'égard des coquilles d'œufs calcinées , on ne doit les regarder que comme des terres absorbantes calcaires ; c'est pourquoi Rotrou en a fait un remède plus utile , en employant l'antimoine diaphorétique sans être lavé ; & l'avantage de ce remède ne consistoit que dans un peu d'alkali fixe , un peu de tartre vitriolé , & un peu de nitre non détonné , uni à la chaux métallique. Quand à la chaux antimoniale , qui fait la plus grande partie du remède de Rotrou , comme elle ne peut être dissoute par aucuns menstres existans dans nos corps , elle ne pouvoit pas entrer dans la masse du sang ; ou si quelques petites parties y étoient entraînées , elle ne pouvoit ni stimuler les solides , ni résoudre les épaississemens de la lympe.

Ce remède , dans les premières voies , pouvoit donc devenir tout au plus un véritable absorbant propre à éteindre les acides qui souvent s'y rencontrent , & à se combiner avec eux ; ce qui , dans quelques cas , pouvoit avoir la propriété de tenir le ventre libre. Toutes les autres substances de même nature peuvent donc avoir le même avantage , sans , pour cela , agir sur la masse des humeurs , mais peuvent être très-propres à corriger les sucs alimentaires où l'acide prédomine. On ne doit donc pas rejeter absolument ce remède , qui peut devenir auxiliaire dans quelques circonstances ; mais on ne doit pas non plus le regarder comme un moyen capable de diminuer , & encore moins d'anéantir la cause ni les effets de la maladie scrophuleuse.

En n'attribuant pas à ce remède les propriétés fondantes que l'auteur lui donne , on ne seroit pas mieux fondé à les accorder à la pâte de pignon d'Inde , qui , n'agissant que comme un violent purgatif , n'exerce aucune action sur la masse des humeurs , ni aux coquilles d'œufs desséchées , cal-

44 DES SCROPHULES ,
cinées , qu'il appelle son alkali. On
feroit plus en droit d'attendre quel-
qu'effet de sa teinture aurifique ; mais
elle n'est qu'un vrai foie de soufre
antimonial , qui , tenant en dissolution
la partie réguline , excite des nausées
& même des vomissemens ; sa faveur
est nauséabonde , & son odeur insup-
portable. Son élixir aurifique n'est
autre chose que la dissolution rappro-
chée du foie de soufre antimonial ,
par l'esprit-de-vin , qui , ayant peu
attaqué la partie réguline , est , par
cela même , moins vomitif ; c'est pour-
quoi il le prescrit à bien plus grande
dose ; mais quoique cet élixir soit
moins fétide & moins dégoûtant que
sa teinture , il a toujours les mêmes
inconvéniens.

Toutes les terres absorbantes qui
entrent dans la composition de plu-
sieurs formules adoptées comme anti-
scrophuleuses , ne sont pas plus effi-
caces que la terre martiale & la chaux
antimoniale dont on vient de parler ;
car si d'un côté elles absorbent les
aigres surabondans contenus dans les
premières voies , de l'autre elles cons-
tipent souvent le ventre , qu'elles gon-

flent & tuméfient en fufpendant les évacuations naturelles. Il s'en fuit donc que ces fubftances , bien loin d'être falutaires , deviennent dangereufes , fi on les applique indiftinâtement & fans choix.

Les eaux froides & acidules , les eaux gazeufes & les eaux martiales n'ont jamais apporté en bien un changement affez notable pour mériter place dans la claffe des remèdes antiferophuleux. Il eft très-évident , d'après ce que nous avons dit , tant fur les caufes fenfibles que fur la nature des remèdes & leurs préparations , que ces eaux minérales , bien loin de donner de la fluidité à la lympe , & d'ouvrir les canaux pour fon paffage , les refferrent au contraire , & la condenfent de plus en plus ; d'où réfulte l'œdème, la leucophlegmatie, & quelquefois l'hydropifie. Ces eaux cependant , peuvent être quelquefois utiles à la fin de la cure , principalement chez les filles qui font mal réglées , qui ont le teint pâle & décoloré , la texture charnue , molle & deftituée de reffort. Ces eaux , qui , dans ce cas , peuvent être falutaires , feroient

très-dangereuses aux malades qui ont la poitrine ferrée, foible & délicate, & sujets à des toux fréquentes.

Il n'en est pas de même des eaux thermales qui renferment dans leur sein des agens propres à diviser la lymphe & à faciliter son cours. Elles ont quelquefois eu de bons succès, principalement prises sur les lieux; mais comme ces eaux ne conviennent pas dans tous les cas; que l'on ne peut pas en faire usage dans tous les temps de l'année, & qu'elles sont hors de la portée de la plupart des malades indigens qui ne peuvent s'y rendre; je renfermerai mon traitement dans des bornes plus étroites; j'emploierai des moyens plus faciles, plus simples, moins dispendieux, à la portée de tout le monde, & dont on pourra faire usage dans toutes les saisons.

L'antidote ou spécifique anti-scrophuleux de Vanderlynden, est un remède qui a eu aussi sa célébrité en Hollande & dans les Pays-Bas; mais les succès n'ont pas long-temps soutenu sa réputation. Ce remède, comme celui de Rotrou, a opéré quelques guérisons de maladies légères; eh,

quels sont les remèdes , même les plus mal assortis , qui ne font pas leurs miracles ! Quelques petites cures d'éclat leur méritent bientôt les suffrages ; on les vante ; ils sont enveloppés du mystère : cela suffit pour être divin. Mais ces remèdes paroissent-ils au grand jour ? le voile tombe , on en reconnoît les défauts ; le préjugé cesse ; la raison succède à l'enthousiasme ; on les abandonne. C'est là le sort de tous ces remèdes éphémères , dont les ingrédiens mal assortis , combinés au hasard , sans vues , sans principes , sans concordance avec les causes simples & multipliées , sans égard aux effets , ne peuvent jamais détruire le germe scrophuleux.

Le Chirurgien qui accompagna à Paris un jeune Hollandois qui fait le sujet de l'observation suivante , en m'exposant tout ce qui étoit arrivé à son jeune malade pendant le cours de deux ans qu'il ne l'avoit pas quitté , me raconta tous les remèdes dont il avoit fait usage , & me donna la composition du remède de Vanderlynden , dont je parlerai après avoir exposé le fait.

Au mois d'Octobre 1754, un Hollandois de distinction, âgé de dix-sept ans, fut recommandé à M. Van Marfellis, Envoyé extraordinaire de la République des Provinces-Unies, pour qu'il voulût bien le mettre entre les mains de M. Le Dran, mon beau-père, à dessein de lui faire l'amputation du bras gauche ankilosé, avec un gonflement considérable & suppuration abondante à l'articulation du bras avec l'avant-bras.

Depuis cinq ans que cette maladie duroit, on l'avoit envoyé en Allemagne, où il passa deux ans à faire usage des remèdes usités dans le pays, & dont on a déjà rendu compte. Comme la maladie s'étoit accrue, & que pendant leur usage, ce jeune homme eut des mouvemens convulsifs, qui dégénérèrent dans la suite en une vraie affection épileptique, on lui conseilla de passer en Angleterre pour y prendre les eaux de Bath, qu'il prit en effet pendant deux ans de suite, sans la moindre diminution de son mal. Le temps qui s'écouloit d'une année à l'autre, étoit employé à prendre tantôt le remède de Vanderlynden,

Iynden , tantôt celui de Planis Campy. Les plus célèbres Chirurgiens Anglois jugèrent l'amputation absolument nécessaire , sur-tout après avoir essayé une multitude de remèdes inutiles , qui avoient singulièrement altéré le tempérament du malade.

Ses parens ne pouvant alors se déterminer à cette opération , l'engagèrent à venir à Paris consulter MM. Astruc & Vernage , Médecins de grande réputation. MM. Le Drand , Morand & Moreau , Chirurgiens très-célèbres , après avoir examiné le bras , décidèrent tous unanimement , que l'opération étoit tellement indispensable , qu'ils croyoient la vie de ce jeune homme très en danger , si on ne se hâtoit de la faire. Tout étant ainsi arrêté , on préparoit le malade par des bouillons altérans & légèrement laxatifs , lorsqu'il s'aperçut qu'une grosseur qu'il avoit déjà depuis quelque tems à la hanche , & dont il n'avoit pas parlé , étoit considérablement augmentée. Cette découverte déterminâ M. Le Dran à rassembler de nouveau ces Messieurs , qui , à l'inspection de la tumeur , ne

furent plus d'avis de faire l'amputation , & regardèrent cette tumeur comme procédante du même vice , qui attaquoit le bras , & même la source des attaques épileptiques qui devenoient de plus en plus fréquentes.

M. Le Drand m'ayant communiqué l'état de ce jeune-homme , m'engagea à en prendre soin ; & pour qu'il fût plus à portée de recevoir les secours dont il avoit besoin , mon beau-père , à la sollicitation de l'Ambassadeur , le reçut chez lui. Je crois devoir maintenant rendre compte de l'état du malade.

Après l'avoir interrogé sur les premiers indices de son mal , tels que mal aux yeux , au nez , aux lèvres , gonflement aux glandes , & sur la négative qu'il me fit , je lui demandai si ses parens ou sa nourrice avoient eu de pareils maux ; il me répondit très-affirmativement que non ; mais qu'il l'attribuoit à une chute qu'il avoit faite sur le bras depuis environ six ans ; & que la grosseur qu'il avoit à la hanche étoit aussi l'effet d'un coup qu'il s'étoit donné il y avoit environ deux ans. Cette tumeur étoit placée sur l'épine antérieure de l'os des isles

du côté gauche ; elle étoit extrêmement dure & immobile , nullement douloureuse , & fans aucun changement de couleur à la peau ; son volume étoit plus gros que celui d'un œuf-de dinde.

Comme ce jeune-homme étoit déjà préparé , je commençai à lui faire prendre les pilules résolatives , & je suivis la règle établie dans la cure , (Tom. I , p. 223). Le gonflement du bras , de l'avant-bras , & de toute l'articulation , parut sensiblement diminué après trois ou quatre mois de l'usage des remèdes. La grande quantité de pus sanieux qui sortoit des petits dépôts aplatiss qui environnoient l'article , diminua peu à peu ; la matière devint plus épaisse & plus blanche ; & enfin , au bout d'environ dix mois , ces sources purulentes se tarirent , & les ulcères se cicatrisèrent ; mais l'articulation demeura toujours gonflée & immobile. Le bras qui étoit étendu , ne pouvoit être utile au malade , qu'autant qu'il étoit plié. Je mis donc en usage les douches & les bains faits avec la décoction des plantes émollientes & minéralisées

52 DES SCROPHULES,
avec l'eau minérale artificielle ;
(Tom. I, page 216), ayant soin,
matin & soir, au sortir du bain, d'essayer par des mouvemens fort doux,
& sans le moindre effort, de plier le
bras. Lorsqu'au toucher je trouvai les
parties assez souples pour espérer
qu'elles se prêteroient sans inconvé-
nient à de nouvelles tentatives, je
me servis du moyen suivant. Si-tôt
après le bain & les douches, je lui
faisois appuyer sur une table, à la
hauteur de l'épaule, l'extrémité de
l'avant-bras près le poignet ; & ayant
appliqué une compresse épaisse au pli
du bras, j'y suspendois un poids dont
j'augmentoïis chaque jour la pesanteur.
Ce petit exercice répété deux fois le
jour, au moins une heure chaque fois,
commença à procurer à l'articulation
une sorte de mouvement qui devint
de plus en plus sensible. Ces moyens
continués pendant environ quatre
mois, plièrent enfin le bras, dont les
mouvemens devinrent ensuite pres-
qu'aussi doux & aussi faciles que ceux
de l'autre bras.

La tumeur de l'os des isles s'amollit
peu à peu, & devint plus mobile par

l'application de l'emplâtre résolutif & fondant, (Tom. I, p. 220); la fluctuation ne tarda pas à s'y faire sentir; la matière épaisse & sébacée acquérant plus de fluidité, usa la peau, qui s'ouvrit d'elle-même. L'humeur grumeleuse qui en sortit, laissa flotter la peau sur l'os qui étoit à nud; les chairs qui se régénérèrent sur l'os, adhérèrent à la peau, & cet ulcère se cicatrisa sans exfoliation sensible.

Il y avoit déjà près de six mois que ce jeune - homme étoit guéri de la maladie scrophuleuse; mais les attaques épileptiques, quoique bien moins fréquentes & de moindre durée, revenoient toujours. Il se disposoit à retourner chez lui, lorsqu'il fut attaqué d'une fièvre continue avec redoublement, laquelle se termina vers le vingtième jour par un dévoiement colliquatif dont il pensa périr. Pendant le cours de cette maladie, il eut plusieurs hémorragies par le nez, & la dernière fut si grande, qu'ajoutant encore à la foiblesse qu'il avoit déjà, elle le jeta dans un tel épuisement, qu'il ne voyoit presque plus, sa voix se faisoit difficilement entendre, &

les mouvemens du poulx se faisoient à peine sentir. Il se rétablit enfin ; mais ce qui est digne d'être remarqué, est que , dans le cours de cette maladie , qui dura près de deux mois , il n'eut aucun accès épileptique , lui qui passoit rarement quinze jours sans en avoir.

A mesure que les forces revenoient & qu'il reprenoit son embonpoint , je craignis que , parvenu à un certain degré de plétore , les attaques épileptiques ne revinssent ; mais je fus bien agréablement trompé ne les voyant plus reparoître. Il passa encore l'hiver à Paris sans en avoir le moindre ressentiment.

Quelques années après sa guérison , il vint exprès à Paris pour me voir. Dans ce voyage , dont je lui fus un un gré infini , il m'apprit que depuis son départ il n'avoit eu aucune attaque , quoiqu'il eût laissé cicatrifer les deux cautères qu'il avoit lorsqu'il vint la première fois.

Cette affection épileptique , survenue pendant le cours de la maladie scrophuleuse , dépendoit-elle de celle-ci , ou auroit-elle été la suite de la

vive action des eaux thermales de Bath ? Quoiqu'il en soit , certainement elle étoit l'effet d'un engorgement des vaisseaux du cerveau , que les hémorragies par le nez ont délivré du fardeau énorme dont ils étoient surchargés ; peut-être aussi les remèdes qu'il n'a cessé de prendre , même après sa guérison , ont disposé la nature aux hémorragies critiques qu'il a éprouvées.

On ne peut du moins attribuer cette cure au remède de Vanderlynden , que le Chirurgien Hollandois lui avoit administré , & dont voici la composition.

Prenez safran de Mars sulfuré , deux drachmes ;

Antimoine diaphorétique , trois drachmes ;

Poudre d'Algaroth , quatre scrupules ;

Cinnabre antimonial , quatre drachmes ;

Nacre porphyrisée & en trochisques , deux drachmes ;

Poudre de vipère , une drachme & demie ;

Miel , quantité suffisante pour for-

56 DES SCROPHULES,

mer une masse à diviser en pilules ; du poids de cinq grains , dont la dose est depuis deux jusqu'à six pilules par jour.

On a déjà fait voir , en parlant des safrans de Mars , non-seulement leur insuffisance à cause de leur insolubilité , mais encore les inconvéniens qui résultent de leur usage.

La poudre d'Algaroth , faussement appelée mercure de vie , puisqu'elle ne contient pas un atôme de mercure , n'est qu'une sorte de chaux réguline antimoniale , séparée , par le moyen de l'eau , du beurre d'antimoine. Cette poudre ou espèce de chaux , retient encore assez d'acide marin pour être un puissant émétique. Ce remède , par conséquent , n'est ni ne peut être mis au rang des anti-scrophuleux , par les raisons que nous avons déjà détaillées.

Le cinnabre d'antimoine ne diffère en rien du cinnabre naturel ou factice ; & ne pouvant être dissout , ne peut pas être plus utile aux maladies scrophuleuses , comme nous l'avons dit ailleurs.

La nacre , semblable , pour ses pro-

priétés, aux yeux d'écrevisses, est, comme ceux-ci, une substance absorbante, qui n'a nul pouvoir sur le vice écrouelleux.

Quant à la poudre de vipère qui entre dans la composition de cet antidote, elle y est en trop petite quantité pour en attendre des effets bien marqués.

De tout ceci, il résulte que ce spécifique, qui tantôt agit comme vomitif, tantôt comme purgatif, ne peut être long-temps continué sans épuiser les malades, principalement ceux du second âge. Quant à ceux du premier âge, ils ne peuvent en supporter les effets, sur-tout dans le temps de la dentition, comme l'expérience me l'a appris.

On pourroit croire que cet antidote agit moins efficacement à Paris que dans un autre climat; mais on cessera de penser ainsi, lorsqu'on saura, par le rapport de plusieurs Chirurgiens expérimentés, & sur la foi de celui qui s'est servi pendant plusieurs années de ce remède, que tous les malades maigris, fatigués & épuisés par un long usage, ont été

58 DES SCROPHULES,

obligés de l'abandonner, sans avoir, pour la plus grande partie, éprouvé de diminution sensible dans leurs maux.

Je n'ai rapporté ici que les principaux remèdes anti-scrophuleux que j'ai recueillis, & dans lesquels j'ai cru entrevoir quelques raisons pour me déterminer à les employer plus ou moins long-temps. Si le succès n'a pas répondu à mes espérances, j'ai au moins appris par-là, que ces remèdes ne conviennent pas dans notre climat. Je n'en infère cependant pas qu'ils ne puissent avoir eu quelquefois de meilleurs succès que ceux que j'ai éprouvés : je m'en rapporte à ceux qui les ont employés utilement dans leurs pays. Mais comme ils ne peuvent s'appliquer à toutes les espèces de Scrophules, & dans toutes les circonstances, je crois devoir m'en tenir au seul remède dont depuis beaucoup d'années j'ai toujours éprouvé les plus heureux succès.

Je ne parlerai pas de tous les remèdes que la plupart des anciens ont mis en usage pour la guérison des Scrophules. Je ne puis néanmoins me

dispenser de dire quelque chose de ceux que Planis Campi vante comme les plus excellens , & qu'il a employés avec le plus grand succès ; tels que sa quintessence de perles , sa décoction faite avec gaïac , falsepareille , squinne , polipode , semence de cartame , chicorée , buglose , scabieuse , aigremoine , bétouine , anis , fenné mondé , turbith & agaric , eau de mélisse & de fumeterre , le tout macéré pendant quelques jours dans le vin blanc ; son mercure de vie , composé d'antimoine de Hongrie & de sublimé doux ; sa panacée de soufre , ou son cinnabre d'antimoine.

En considérant avec attention les produits des procédés longs & embarrassans de cet Auteur , il est facile de voir qu'ils se réduisent tous aux mêmes remèdes que nous avons examinés avec soin. C'est pourquoi je n'ai pas cru devoir m'en servir , dans la certitude où j'étois qu'ils ne réussiroient pas mieux que ceux dont j'ai déjà parlé.

Mais je ne puis passer sous silence un antidote dont il est fait mention dans le volume des prix de l'Aca-

60 DES SCROPHULES,
démie Royale de Chirurgie, pour les
années depuis 1752 jusqu'en 1758.

» Mon remède interne, dit l'Au-
» teur anonyme, se fait en trois pré-
» parations séparées; la première con-
» siste en ce qui suit » :

℥℥ fel de nitre purifié ;
Sel d'absynthe ;
Antimoine d'Hongrie ana ʒj.

» Je pulvérise ces trois ingrédients
en particulier ; je les fais bien sécher ;
ensuite je les mêle ensemble & les
mets dans un creuset trois fois plus
grand que le volume de la matière ;
je le couvre d'une plaque de fer
trouée au milieu, après quoi je le
place dans un réchaud ; je l'environne
de charbons, & enfin j'allume le feu
que je pousse peu à peu, jusqu'à ce
que le creuset rougisse ; il se fait une
détonnation, & la fusée sort par le
trou de la plaque. Je laisse refroidir
le creuset dans le fourneau, puis j'en
retire la pierre sans casser le creuset.
Alors je réduis la pierre en poudre,
& je la lessive pendant dix jours dans
l'eau chaude, la remuant cinq ou six

fois par jour , & je la laisse reposer quand je veux changer l'eau ; ce que je réitère matin & soir. Les lotions finies , je fais sécher la poudre , & je la porphyrise , puis je la conserve dans un bocal bien bouché ».

» Je fais une forte décoction de réglisse , dans laquelle je mets à volonté de la scammonée d'Alep en poudre , la remuant sans cesse sur le feu. Quand la liqueur est à peu près comme du lait , je la verse dans un vaisseau , & je remets de nouvelle décoction chaude sur le résidu de la scammonée , en remuant toujours sur le feu jusqu'à ce qu'elle soit blanche ; alors je la jette sur la première , & je réitère la même chose jusqu'à ce que la décoction ne blanchisse plus , & qu'il ne reste de la scammonée qu'un morceau de matière noire comme de la poix , que je jette. Je fais ensuite évaporer au bain-marie la liqueur blanche , jusqu'à la consistance d'un sirop épais , que je garde précieusement dans un pot bien bouché ».

» Je prends du mercure vif à volonté ; je le triture dans un mortier avec suffisante quantité d'yeux d'écre-

62 DES SCROPHULES,

vissés ou de nacre de perles en trochisques ; je l'enferme ensuite dans un chamois fort & bien lié, puis je le ferre dans une presse de relieur. Je réitère trois fois cette opération avec de nouvelles poudres, après quoi le mercure en sort pur & brillant, tandis que les poudres chargées de son acide & de toutes ses impuretés, demeurent noires. Je joins à ces trois préparations d'autres matières avec les proportions suivantes :

Œscammonée \mathfrak{z} ij.

Æthyops \mathfrak{z} j. β .

Mercure purifié \mathfrak{z} iiij.

Antimoine préparé \mathfrak{z} iiij.

Saffran de Mars apéritif \mathfrak{z} iiij.

Savon blanc de Gênes \mathfrak{z} ij.

Poudre de cloportes des bois \mathfrak{z} iiij.

» Je fais une masse de ces sept choses avec quelques sirops ; j'en forme un bol du poids de dix-sept ou dix-huit grains, pour un adulte passablement fort, & je me règle sur l'effet que ce premier produit, pour doser les autres. Il doit purger trois ou quatre fois, au-delà desquelles il

faut le diminuer , en faisant quatre bols de trois ; & lorsqu'il agit moins je l'augmente , ne faisant que deux bols de trois ; en se conformant à cette règle , tous les malades , de quelque âge & de quelque tempérament qu'ils soient , pourront en user autant de temps que la guérison l'exigera , sans s'affoiblir ».

Je ne porterai aucun jugement sur ce remède , que je n'ai pas mis en usage pour les raisons ci-devant exposées. Je laisse à décider aux Chimistes & aux Pharmaciens , sur les préparations de ce remède , & je m'en rapporterai aux Médecins praticiens sur son efficacité.

Je ne finirois pas si je voulois rapporter ici une foule de remèdes , tant internes qu'externes , non-seulement inutiles , mais même nuisibles , décrits çà & là chez les Auteurs. J'ai pensé que le petit nombre choisi dont j'ai parlé , étoit plus que suffisant pour donner une idée des vues curatives des principales Nations de l'Europe.

On s'est pareillement servi de topiques , dont la classe est très-nombreuse : les graisses , les onguens , les

baumes, les emplâtres, les cataplasmes n'ont point été négligés ; pour peu que ces remèdes ne fissent pas de mal , on les vantoit comme excellens ; mais en examinant de près & leur nature & celle de la maladie , il est facile de reconnoître que toutes ces substances grasses & emplastiques , dont les ingrédients ne peuvent se détacher ni pénétrer la texture solide de la peau , de la graisse & des glandes endurcies , sont incapables d'opérer les effets qu'on leur attribue. J'ai donc mis à l'écart tous ces médicamens extérieurs , & les ai suppléés par ceux qui sont indiqués dans la seconde Partie , (Tom. I, pag. 215).

Comme mon objet est de concilier mes remèdes avec les causes déjà exposées , établies sur des expériences constatées & affermies par un grand laps de temps , je vais décrire les procédés de mon nouveau remède anti-scrophuleux , auquel j'ajouterai çà & là quelques remarques , tant sur l'analyse chimique , que sur l'application de ses produits à la maladie scrophuleuse ; & alors je croirai avoir rempli ma tâche ; mais avant d'entrer

dans son examen analytique , il n'est pas hors de propos de remarquer combien l'observation est utile. Elle met presque toujours le Médecin sur la voie dans le choix des médicamens propres à combattre les maladies.

L'auteur de la nature , toujours immuable & constant dans ses loix , en donnant aux hommes l'intelligence immortelle dont ils sont doués , leur a accordé , comme au reste des animaux , une propension ou instinct pour les diriger dans le choix de ce qui peut contribuer à leur entretien & à leur conservation. C'est dans ce trésor immense de choses créées , que chaque être vivant choisit ce qui lui convient , non-seulement pour sa nourriture , mais encore pour écarter ce qui peut le détruire. Aussi remarque-t-on que les habitans des campagnes attaqués de plusieurs maladies , & livrés à eux-mêmes , cherchent dans les végétaux ce qui peut dissiper leurs maux. On observe encore que la plupart des scrophuleux ont une appétance invincible pour des choses que le vulgaire regarde comme dépravées & dangereuses.

66 DES SCROPHULES,

Mais en les considérant avec beaucoup d'attention, on trouve souvent que ces appétits, qui paroissent dépravés, sont des indices qui nous avertissent du choix que nous devons faire des remèdes dont la Chimie, la Pharmacie & la matière médicale ont, par des travaux infinis, enrichi la Médecine. Si, dans ces cas, on interroge bien la nature, elle répond éloquentement à quelle classe de remèdes on doit recourir. Le Médecin, alors, examinant soigneusement la nature du mal, choisit sans prévention le remède qu'il croit être le plus propre. Ce sont donc ces remèdes qu'il faut bien connoître, étudier leur action, observer les changemens qu'ils opèrent, les tems de les placer, & la manière de les administrer. Le Médecin, guidé par l'observation & l'expérience, les associe, les combine, les dispose & les adapte aux différens symptômes de la maladie. Mais comme la manière de vivre est bien éloignée de l'institut de la nature, il a donc fallu que l'art employât toutes ses ressources pour tirer des ténèbres de nouveaux moyens, afin de combattre avec plus

d'efficacité des maux rarement simples , mais presque toujours compliqués de plusieurs causes , comme dans les Scrophules.

C H A P I T R E I I I .

*Des propriétés Médicinales de l'or,
& en particulier, de son usage
dans les maladies scrophuleuses.*

LES Philosophes hermétiques , dont la classe est très-nombreuse , ont , dans tous les siècles , tourmenté la substance de l'or , dont ils prétendoient faire une médecine universelle. Leurs rêveries & leurs mensonges sur des travaux très - pénibles en ont imposé. Des opérations très-longues , difficiles & dispendieuses , obscures , inintelligibles , embarrassantes , & le plus souvent impossibles , ont fait des prosélites qui , entraînés par l'appas des richesses & l'espoir d'une longue vie , exempte d'infirmités , ont encore enchéri , inventé des procédés pour

68 DES SCROPHULES ;

extraire de l'or les différens principes qui le formoient. C'est dans cette prétendue décomposition du métal le plus parfait , qu'ils ont estimé résider le germe de l'or & celui de la vie animale.

Pour sentir le ridicule de ces absurdités & de ces illusions phantastiques , il ne faut que jeter un coup-d'œil sur tous les Ouvrages d'Alchimie ; on avouera que ces travaux sont , pour la plupart , les fruits d'une imagination exaltée ; que tous ces Alchimistes ont très-souvent travaillé sans principes ; & que loin de prendre la nature pour guide , ils se sont toujours égarés , en ne suivant d'autre règle que celle de l'enthousiasme. En effet , pourroit-on croire que depuis tant de siècles , un secours si utile à l'humanité , n'eût point percé l'ombre du mystère , pour se produire au grand jour , sur-tout après les travaux immenses , les recherches infinies d'hommes , pour la plupart célèbres , & dont les noms seront à jamais conservés ?

Si cette Médecine universelle eût existé , on en auroit au moins des

preuves par ses effets ; on rencontre-
 roit sans doute , de temps en temps ,
 dans plusieurs endroits du monde ha-
 bité , des hommes sains & bien con-
 servés , d'un âge très-avancé , au-delà
 des limites ordinaires de la vie hu-
 maine. Le récit fidèle du moyen qui
 leur auroit prolongé la vie , consta-
 teroit au moins à *posteriori* , d'une
 manière convaincante , l'existence
 d'un remède aussi précieux. Mais
 comme ce n'est que dans le clair obs-
 cur des galetas philosophiques qu'ha-
 bitent les adeptes ; que ce n'est que
 dans ce sanctuaire hermétique qu'ils
 ont engendré & mis au monde ce
 riche & vain phantôme de l'immorta-
 lité , on ne doit pas être étonné que
 la Physique , la Chimie experimen-
 tale , & la Médecine pratique , l'aient
 aussitôt replongé dans le vaste infini
 du néant. Or , comme il est certain
 que nous ne sommes pas en possession
 d'un pareil trésor , il résulte que la
 Médecine universelle , qui , selon les
 Alchimistes , réside dans la décompo-
 sition radicale de l'or , est une vraie
 chimère.

Mais de ce que l'or est indestruc-

tible , il ne s'en fuit pas qu'il ne puisse avoir , comme les autres métaux , des propriétés contre les maladies qui ont résisté & qui résistent encore à tous les autres remèdes.

L'or est , de tous les corps de la nature , le plus parfait & le plus pesant. Il est inaltérable , indestructible , incorruptible , le plus extensible & le plus sensiblement divisible. Ses parties , quelque infiniment petites qu'elles soient , sont toujours en même rapport de pesanteur. L'or est si extensible , qu'un gros de ce métal , appliqué sur l'argent , peut colorer , dans toutes ses surfaces , un fil de ce dernier métal , de la longueur de plus de cent mille toises. Les tireurs d'or , dans leur travail infiniment ingénieux , ont donné aux calculateurs tous les développemens & renseignemens nécessaires pour établir cette vérité.

Quoique l'or ne puisse pas être radicalement dissout , comme plusieurs substances métalliques , il peut néanmoins être assez atténué pour exercer son action dans toute l'habitude du corps ; son aggrégation étant une fois rompue par un menstrue

convenable , il peut agir sur les humeurs épaissies : car enfin , chaque molécule de l'or parvenue à une division pour ainsi dire infinie , conserve sa gravité spécifique relative , & sous sa petite masse , la solidité la plus grande. Mise en mouvement par l'action du cœur & des vaisseaux , elle heurte leurs parois , ébranle les humeurs en les pénétrant , brise les molécules lymphatiques trop cohérentes , & rompt leur aggrégation , sans craindre que la moindre altération arrive aux organes sécrétoires , & après avoir franchi leur tortueux labyrinthe , est insensiblement portée au-dehors.

On peut , par plusieurs moyens , dissoudre l'or : soit que l'on prenne la voie de l'eau régale , soit celle du foie de soufre. Dans le premier cas , après un long repos , il s'en précipite toujours quelques petites parties au fond du flacon dans lequel cette liqueur est enfermée ; l'or tombe par son propre poids , & se montre sous sa forme naturelle , sans qu'il soit besoin pour cela d'aucun précipitant.

Quelque divisé que soit l'or par la

trituration avec l'eau, cette division, qui n'est que mécanique, puisque l'or, par son propre poids, s'en sépare, n'est jamais, à beaucoup près, aussi parfaite que celle faite par les deux menstrues ci-dessus, qui sont les vrais dissolvans des substances métalliques.

S'il étoit possible de dissoudre radicalement l'or & de le réduire en ses principes, de manière que ce métal cessât d'être or, le remède qui en feroit composé n'agiroit plus comme or, mais comme un nouvel être résultant de la décomposition de l'or, qui ne pourroit plus reprendre sa première nature.

Comme on ne peut, par aucun procédé connu, tellement détruire l'or, qu'on ne puisse le retrouver dans tous les remèdes où les possesseurs de secrets prétendent qu'il est entré, on ne doit pas être surpris que si, par l'analyse, on n'en rencontre pas, ces imposteurs prononcent hardiment que c'est parce qu'il a été radicalement dissout, qu'on n'en retrouve plus le moindre vestige.

Il est étonnant que l'on ait borné
l'usage

l'usage de l'or à un fastueux appareil extérieur, & à la riche apparence du métal le plus précieux, en le faisant entrer tantôt en feuilles dans les compositions galéniques, tantôt en lui donnant d'autres emplois que celui de dorer des pilules, & de masquer, par cette enveloppe séduisante, des remèdes souvent indifférens, dont la valeur n'est rehaussée que par l'éclat de ce métal.

Mais on ne doit pas resserrer les usages de l'or dans de si étroites limites; car il est évident qu'il a, comme les autres métaux, ses propriétés non moins réelles & beaucoup plus efficaces que l'on n'a coutume de le penser; en effet, si l'on considère ce métal d'après ce que nous venons d'en dire, on verra qu'il a, sans contredit, tous les avantages du plus grand apéritif que possède la Médecine, sans en avoir les mauvais effets: telles sont son infinie division, son incorruptibilité, la solidité de ses molécules & sa substance inaltérable. Quoique le mercure ne souffre pas une décomposition radicale, & qu'il ne puisse se réduire dans ses premiers

74 DES SCROPHULES,

principes , il n'en agit pas moins dans nos corps. On doit dire la même chose de l'or qui , par conséquent , doit être considéré , en raison de ses propriétés & de ses effets , comme un excellent remède. Il agit même plus efficacement que le mercure sur toute la masse des humeurs , auxquelles il rend , par son action douce & paisible , leur fluidité , & n'en a jamais les inconvéniens , le mercure étant spécialement propre aux maladies vénériennes , tandis que l'or peut être appliqué à presque toutes les espèces de maladies chroniques.

C'est d'après ces vérités , que je me suis déterminé à employer ce métal contre les maladies les plus rebelles , en le faisant entrer dans la composition du nouveau remède anti - scrophuleux , avec lequel j'ai osé attaquer ces maladies , & j'ai été assez heureux pour en guérir un grand nombre.

L'or potable de Sthaal , celui de Mademoiselle Grimaldi , les gouttes du Général la Mothe , qui contiennent l'or dissout dans l'eau régale , n'ont , dit-on , de vertu , qu'en raison de

l'huile essentielle qui a enlevé l'or à l'eau régale , & dont l'esprit-de-vin a fait la dissolution. Il est possible & même vraisemblable , que ces teintures doivent leur principal effet à ces huiles essentielles , dont la vertu est de stimuler les fibres , d'accélérer la circulation , & , par conséquent , de ranimer les forces de la nature abattue. Mais ne pourroit-on pas , sans prévention , croire encore qu'une partie des effets que ces teintures opèrent , est dûe à l'action apéritive de l'or qu'elles contiennent ? Je suis fondé , par ma propre expérience , à croire que dans certaines circonstances , ces teintures agissent & comme cordiales , & comme apéritives , à raison de l'or dissout dans l'eau régale , dont elles conservent encore quelques portions. Mais quelques bons effets qu'elles aient dans d'autres maladies , elles ne conviennent nullement dans les scrophuleuses , d'autant qu'il ne se rencontre dans nos corps aucune substance capable de s'unir au dissolvant régale , & de rendre à l'or enchaîné par cet acide , la liberté d'agir en le débarrassant de ses entraves.

Si l'or a été peu mis en usage dans la pratique de la Médecine , c'est sans doute à cause de la valeur de ce métal & de l'incertitude où les Médecins ont été sur la fidélité de ses préparations. On n'a donc fait que très-peu de tentatives , & encore celles qu'on a pu faire n'ont pas été assez suivies , ni pendant assez de temps , pour oser prononcer sur ses vertus. Mais on a dû voir par tout ce que nous avons déjà dit , qu'il n'est pas de substance métallique aussi divisible que celle de l'or ; & qu'une très-petite dose , continuée pendant long - temps , est , comme l'expérience le prouve , suffisante pour remplir les vues que l'on a , sur-tout dans les maladies chroniques , de rendre à la lymphe & aux humeurs qui circulent , leur fluidité naturelle.

On ne doit par conséquent pas avoir beaucoup d'égard à la cherté de ce métal , puisqu'un grain peut colorer une lame d'argent d'environ quatorze cent toises ; d'où il résulte qu'un malade qui prendra par jour un quinzième , un vingtième ou un trentième de grain , ne fera jamais une

grande dépense , quand même il en feroit usage pendant très-long-temps.

Le mercure , après l'or , est la substance métallique la plus pesante. Dissout dans les acides , il perd sa mobilité naturelle , & conserve toujours sa gravité spécifique. Soit qu'il soit dissout ou non , il n'a pas moins la tendance d'être plutôt transféré vers la tête que vers d'autres parties du corps. La structure de l'aorte au sortir du cœur , & la position des artères carotides , paroissent favoriser l'action du mercure vers les parties supérieures.

Plus les molécules d'un corps , circulairement mêles , sont pesantes , plus elles ont de tendance à s'éloigner du centre du mouvement par la tangente. Si l'on applique ce principe aux globules mercuriels , ou aux particules d'or flottantes dans le sang qui sort du cœur , centre du mouvement , il est facile de penser que ces molécules , comme les plus pesantes , doivent être plutôt portées à la tête qu'ailleurs. Or , les molécules mercurielles ne sont jamais aussi déliées & atténuées que celles de l'or ; elles

78 DES SCROPHULES,

doivent donc , & en raison de leurs masses , & en raison de leur impulsion , briser & détruire les extrémités capillaires des vaisseaux qu'elles parcourent ; & , là , faire ces escharres que l'on observe principalement dans la bouche. Le mercure , d'ailleurs , peut , en arrivant à ces organes , s'être associé quelques parties salines d'où procèdent ces effets , d'autant plus grands , que la quantité de mercure a été plus abondante. Il n'en est pas de même de l'or , qui , d'ailleurs , pris en petite quantité & dans la plus grande division possible , n'est jamais attaqué ni ralenti dans sa course par aucune substance saline circulante avec lui.

C'est sur ce principe , & d'après ces observations , que j'ai pris le parti d'associer l'or à mon remède , pour que ses particules déterminées par ce mécanisme , pussent être transférées aux glandes du col , siège principal des Scrophules. Leur effet a rarement trompé mon attente ; car j'ai souvent vu , en fort peu de temps , arriver des changemens bien remarquables dans ces groupes glanduleux nés sur

les jugulaires , mais principalement lorsque cette maladie étoit naissante. Ces petites particules d'or passeront donc par-tout sans crainte d'être arrêtées ; & par le mouvement irrégulier de la vie , seront enfin expulsées du corps d'une manière tout-à-fait insensible.

Mais pour que ces particules aurifiques puissent opérer ces effets , il est nécessaire qu'elles soient réduites à la plus grande ténuité possible ; car il est certain que les corps n'agissent qu'autant qu'ils sont dissous , ou au moins réduits en de si petites particules , qu'ils approchent de la dissolution. C'est ce qu'on observe dans l'or potable de Sthaal , dans celui de Mademoiselle Grimaldy , & les gouttes du Général la Mothe , où l'or , dissout par l'eau régale , abandonne bientôt celle-ci , pour s'unir à l'huile essentielle qu'on lui présente ; laquelle , à son tour , est bientôt dissoute par l'esprit-de-vin , qui , s'y étant uni , tient encore suspendues les particules d'or dont l'huile s'étoit emparée , en les enlevant à l'eau régale , d'où procède la couleur d'or

de ces teintures. Elles ne sont pas à l'épreuve du tems ; car en fort peu de mois , une partie de l'or insensiblement se détache de l'huile , s'applique aux parois du flacon , tandis que d'autres parties flottantes encore dans le liquide , abandonnent l'eau régale mêlée à l'esprit-de-vin , & vont , par leur propre poids , se précipiter & se montrer sous leur forme naturelle. Ces teintures ne peuvent donc être d'un excellent usage , qu'autant qu'elles sont récentes.

Il n'en est pas de même de l'or dissout dans le foie de soufre , car il ne s'en fait aucune précipitation , soit que le flacon soit bien bouché , ou que la liqueur soit exposée à l'air. Sitôt que l'alkali fixe , uni au principe phlogistique du soufre , a dissout l'or , & qu'on lui a présenté une huile avec laquelle ce nouvel être est entré en combinaison , il se forme un composé favonneux , duquel l'or ne peut se dégager qu'à la faveur d'un acide qui , décomposant le foie de soufre , met l'or en liberté , & lui donne par ce moyen , toutes les facultés d'agir. Nous avons déjà fait voir que dans

les Scrophules , l'acide est prédominant , mais qu'il est bien moins actif que les acides végétaux , & , par conséquent , bien moins puissant encore que les acides minéraux ; mais tout foible qu'il est , il est suffisant pour opérer cette décomposition , comme l'expérience le prouve invinciblement.

SECTION PREMIÈRE.

*Du foie de soufre solaire ou aurifique
fait par la voie humide.*

Il est très-essentiel de choisir l'or le plus pur pour cette opération. L'or en chaux est préférable , en ce qu'il est dans la plus grande pureté & déjà réduit en poudre très-fine. Pour le rendre tel , on prend , par exemple , une demi-once d'or de ducat réduit en limaille , que l'on fait dissoudre dans suffisante quantité d'eau régale.

On place sur un bain de sable la capsule de verre dans laquelle on a fait cette dissolution , & l'on fait évaporer jusqu'à siccité. Lorsque le vase est refroidi , on ajoute de l'eau très-

82 DES SCROPHULES,

pure, pour ôter à l'or ce qui pourroit être resté du dissolvant régäl. On fait évaporer de nouveau jusqu'à ce que toute l'humidité soit dissipée ; & la poudre, qui est, pour ainsi dire, impalpable, conserve néanmoins sa couleur d'or.

Il est essentiel de faire cette évaporation très-lentement ; car si l'on chaufferoit un peu trop fort, l'or se granulerait & mettroit un obstacle presque insurmontable à être attaqué par le foie de soufre, principalement dans sa dissolution par la voie humide qui se fait ainsi.

Alkali fixe calcaire.

Prenez quatre parties de bon alkali fixe, & une de chaux vive ; mettez-les en poudre fine ; projetez-les par parties dans un creuset rougi. Lorsque la matière sera mise en fusion, vous la coulerez dans un mortier de fer chauffé & graissé.

Vous réduirez cette masse en poudre ; vous verserez assez d'eau chaude dessus pour dissoudre ce qui est soluble ; vous filtrerez la liqueur & ferez

dissiper toute l'humidité , jusqu'à parfaite siccité ; vous mettrez ce sel dans une bouteille que vous tiendrez bien bouchée.

Foie de soufre calcaire.

PRENEZ trois parties d'alkali fixe calcaire , & une partie de fleurs de soufre ; mêlez-les très - exactement ; projetez-les par parties dans un creuset rougi ; lorsque la matière sera mise en fusion , il paroîtra , en découvrant le creuset , une flamme bleuâtre , accompagnée d'étincelles , qui augmenteront à mesure que la flamme bleuâtre diminuera : c'est précisément là le temps où il faut couler la matière dans un mortier de fer chauffé & graissé. Cette masse , réduite en poudre , sera mise dans une bouteille que l'on tiendra bien bouchée.

Prenez quatre onces de foie de soufre calcaire ; faites-les dissoudre dans deux livres d'eau très-pure ; filtrez la liqueur , qui sera grasse , & que vous mettrez dans un flacon que vous tiendrez bien bouché.

Prenez un gros de l'or en chaux ci-dessus , & le mettez dans un mortier de verre ; versez ensuite cinq à six onces de la dissolution de foie de soufre ; broyez environ pendant une heure , avec un pilon de verre , l'or qui s'est précipité. Mettez le tout ensemble dans un matras que vous placerez au bain de sable , & le laisserez en digestion pendant plusieurs heures , un peu au-dessous du terme de l'eau bouillante ; lorsque le matras sera presque refroidi , vous décanterez la liqueur , qui sera d'un jaune un peu verdâtre.

Vous mettrez de nouveau dans le mortier de verre , l'or qui étoit resté au fond du matras , & , après y avoir encore ajouté cinq à six onces de la même dissolution , vous le broyerez comme ci-devant , vous le laisserez de nouveau en digestion , & vous décanterez la liqueur que vous joindrez à la première , comme il a été dit ; ce que vous répéterez jusqu'à ce qu'enfin l'or soit entièrement dissout.

Cette opération est longue , à la vérité , mais plus économique que

par la voie sèche , ainsi qu'il fera facile d'en juger par le parallèle de ces deux procédés.

Foie de soufre solaire par la voie sèche.

PRENEZ quatre onces de foie de soufre calcaire , que vous réduirez en poudre dans un mortier de marbre , avec un pilon de verre ; ajoutez-y ensuite un gros de l'or en chaux ci-devant décrit ; mêlez exactement ; vous mettrez par parties cette poudre dans un creuset rougi , & le couvrirez aussitôt de son couvercle.

Lorsque la matière commencera à se fondre , vous la verrez scintiller dans la partie intérieure du creuset dont l'extérieur touche le feu ; & un moment après , toute la matière mise en fusion donnera beaucoup d'étincelles qui s'élanceront à travers une flamme d'un rouge violet ; c'est-là l'instant qu'il faut saisir pour couler la matière dans un mortier de fer chauffé & graissé.

Vous réduirez cette matière en poudre , & verserez dessus quantité suffisante d'eau bien pure pour en

86 DES SCROPHULES,

faire la dissolution , laquelle , de couleur verte d'abord , prendra la teinte d'un jaune verdâtre.

Si on met cette liqueur dans un matras , il se formera un nuage verdâtre qui se précipitera lentement ; après avoir décanté la liqueur qui furnageoit , on peut , si l'on veut , ajouter un peu d'alkali fixe calcaire , lequel s'unissant à l'excès du soufre , d'où procède la couleur verte de la liqueur , & exposant le vaisseau à une chaleur douce , cette liqueur verdâtre jaunira ; mais si elle ne prenoit pas cette teinte , en la filtrant elle deviendrait bientôt jaune ; & dans la très-petite quantité de précipité salin qui s'étoit fait , on n'observera aucune parcelle d'or libre , tandis qu'il est presque impossible d'éviter qu'il ne s'en confonde une très-petite portion dans le tartre vitriolé qui a paru sous une forme saline au-dessous du nuage verdâtre.

Si on a saisi avec beaucoup de précision le moment de la fusion , toute la masse se fondra aisément ; mais si l'on a été un peu en-deçà , il restera quelques portions d'or non-dissoutes ;

& si, au contraire, on a été un peu au-delà, on trouvera de petits cristaux de tartre vitriolé presque insolubles, comme on va le voir par l'opération suivante.

Prenez un gros de l'or en chaux ci-dessus, trois onces d'alkali fixe, & une once de fleurs de soufre; broyez le tout dans un mortier de marbre avec un pilon de verre.

Vous projetterez par parties ce mélange dans un creuset rougi; vous n'ajouterez de cette poudre qu'après que la première sera fondue. Lorsque toute la matière sera en pleine fusion, il se fera une scintillation dans le creuset, semblable à du nitre qu'on jetteroit sur des charbons embrasés; il paroît aussi en même-temps une flamme d'un rouge violet, qui, bientôt après, est changée en la plus belle couleur pourprée. Ce phénomène paroît non-seulement dans le creuset, mais encore dans tout son extérieur, à travers lequel la matière a passé.

Si on expose une lame d'argent à cette scintillation, lorsque la couleur pourprée paroît, la lame d'argent se colore en jaune; & si on la frotte

avec un brunissoir, cette couleur demeure inhérente à l'argent.

Lorsque la couleur pourprée, qui a augmenté en raison de la diminution de la scintillation, est cessée, la matière qui a été coulée du creuset dans le mortier de fer, ne pèse plus qu'une once six gros.

De quatre onces un gros que pesoit la matière, il y a donc eu deux onces trois gros de perte.

Si l'on verse de l'eau pure sur cette matière, dont une partie se fond aisément, l'eau devient verte, tandis que l'autre partie, qui est presque insoluble, n'est qu'un vrai tartre vitriolique à base métallique, & d'une couleur tirant sur le pourpre. Après avoir plusieurs fois versé de l'eau chaude sur ce sel, cette couleur pourprée disparoît, & il reprend une couleur blanchâtre.

Ce sel desséché, mis dans un creuset, & exposé à un feu très-violent, se fond, & l'or qui reste au fond ne pèse plus que trente grains.

En faisant évaporer l'eau verdâtre qui a servi à laver la matière en sortant du creuset, ce qui reste après

l'évaporation, exposé au même feu dans un creuset, ne donne plus que douze grains d'or, qui, joints aux trente de l'opération ci-dessus, donnent quarante-deux grains; par conséquent il y a eu trente grains de perte.

Mais comment a-t-il pu se faire que l'or, qui est le corps le plus pesant de la nature, se soit dissipé? Ce phénomène paroîtra d'autant moins surprenant, quand on fera attention 1°. que le principe phlogistique du soufre, en se volatilisant, a non-seulement enlevé avec lui une partie de l'alcali fixe, mais encore de l'or; 2°. que dans la fusion les particules de l'or, comme extrêmement pesantes, ayant pris le degré d'ignition, & traversant la masse en fusion, ont embrasé le nitre que l'union du soufre avec l'alcali fixe avoit formé dans la fusion: vérité dont il est d'une part facile de s'assurer par la cristallisation, & de l'autre par la scintillation: car si l'on plonge un charbon embrasé dans du foie de soufre simple & en fusion, on verra augmenter la scintillation, beaucoup plus remarquable encore,

si l'on y plonge un morceau de fer rougi presque jusqu'à blancheur. Alors le nitre qui s'étoit formé dans la fusion hépatique, se dissipe en étincelles, & ce qui reste dans le creuset après la première opération, n'est plus qu'un véritable tartre vitriolé à base métallique, pendant que dans la seconde il ne s'est formé qu'un simple tartre vitriolé.

D'après ces expériences, il n'est donc pas étonnant que l'or se soit dissipé dans la fusion hépatique qui a pris feu, & qu'il se soit manifesté bien clairement, en s'appliquant à la lame d'argent exposée aux étincelles & à la couleur pourprée qui leur a succédé, & dont la vapeur n'avoit plus l'odeur du soufre enflammé, mais au contraire une odeur très-suave.

On peut cependant suivre le procédé déjà décrit, comme beaucoup plus prompt, en donnant la plus grande attention au degré de feu, pour que l'or ne se dissipe pas. Je donne néanmoins la préférence à la voie humide, quoique plus longue, mais plus économique, & dans la-

quelle on est plus certain que tout l'or est dissout.

Il est possible, & même je ne doute pas qu'il n'y ait des procédés par lesquels on puisse fondre l'or par le moyen du foie de soufre, dans d'autres proportions que j'ignore, & que mon objet ne m'a pas permis de rechercher. Il me suffit d'avoir trouvé le moyen de dissoudre l'or dans le foie de soufre, & de l'avoir fait entrer, sous cette forme, dans la composition de mon nouveau remède anti-scrophuleux.

SECTION II.

Savon antimonial solaire ou aurifique.

PRENEZ dix onces d'antimoine crud en poudre, cinq onces de chaux vive, que vous réduirez aussi en poudre, & dix onces d'alkali fixe pur; mêlez exactement ces trois substances dans un mortier de marbre, & les broyez avec un pilon de verre.

Vous placerez dans un fourneau de reverbère, un creuset que vous

92 DES SCROPHULES,

y ferez rougir ; vous y projetterez le mélange ci-dessus par cuillerées , observant de n'en mettre de nouvelles qu'à mesure que la matière sera fondue. Lorsque tout le mélange sera mis dans le creuset , vous le couvrirez de son couvercle ; vous remplirez de charbon le fourneau , que vous couvrirez de son dôme ; vous laisserez la matière en fusion pendant au moins une heure ; vous la coulerez ensuite dans un mortier de fer chauffé & graissé. La masse refroidie pèsera vingt onces environ. Vous la réduirez en poudre & la mettrez dans une terrine de terre vernissée ; vous verserez peu à peu dessus de l'eau bouillante bien claire ; vous agitez la matière avec une spatule de bois , & vous verserez partie de cette eau toute limoneuse & noire , sur un filtre , & recevrez la liqueur dans une autre terrine de terre bien vernissée. Vous ajouterez de l'eau nouvelle , & remuerez toujours en versant de temps en temps de l'eau , jusqu'à ce qu'enfin elle ait entraîné toute la matière sur le filtre. Deux pintes & demie ou trois pintes d'eau

bouillante , fuffifent pour diffoudre tout le foie de foufre & la partie d'alkali fixe furabondante qui n'est pas entrée dans fa compofition.

Cette liqueur filtrée eft claire ; lymphide , jaunâtre , répand une mauvaife odeur ; elle eft d'une faveur cauftique & brûlante ; elle teint en rouge la peau , & la couleur qu'elle y laiffe demeure long - temps fans s'effacer. Alors vous ajouterez la diffolution folaire ou aurifique dont on a déjà parlé plus haut , laquelle augmentera bientôt l'intenfité de la liqueur jaune. Vous placerez la terrine dans un bain-marie , & verferez fur la liqueur dix onces d'huile d'amandes douces très - récentes ; elle fe troublera & deviendra blanchâtre ; vous la remuerez fouvent avec la spatule. Lorsque vous cefferez de l'agiter , il fe formera , à la furface du mélange , une efpèce de crème , dont les couleurs variées , en forme d'iris , difparoîtront toutes les fois que la matière ceffera d'être agitée. A mefure que l'humidité fe diffipera , la matière deviendra rouge , commencera à s'épaiffir , & l'intenfité du

rouge augmentera. On continuera l'évaporation, en remuant jusqu'à ce que cette combinaison ait acquis la consistance d'un savon épais.

Cette masse, quant à la couleur, fera semblable à du sang humain figé; elle perdra ce goût caustique & brûlant qu'elle avoit d'abord, & deviendra douce au toucher, comme du beurre frais, dont elle aura la consistance, & conservera cependant encore un peu de l'odeur hépatique: la masse pèsera vingt-cinq à vingt-six onces. On étendra cette matière savonneuse sur des assiettes de faïence, & on l'exposera à un air sec pendant environ trois mois, ayant soin de la remuer de temps en temps, jusqu'à ce que toute l'humidité aqueuse soit dissipée, & qu'elle ait acquis assez de consistance pour former des pilules. Cette masse ne pèsera plus qu'environ dix-huit à dix-neuf onces. On la mettra alors dans un pot, que l'on couvrira, & que l'on tiendra dans un lieu sec. La dose est depuis trois grains jusqu'à six, pour les enfans du premier âge; depuis six jusqu'à douze grains pour ceux du

second ; & par-delà cet âge , jusqu'à vingt-quatre grains.

Première Remarque.

Si je recommande de faire l'évaporation au bain-marie , c'est pour conserver l'odeur qui se diffuseroit facilement si on l'évaporoit à feu nud ; d'ailleurs , pendant l'ébullition , l'huile se ranciroit ; & , lorsque la matière prendroit de la consistance , elle se brûleroit , noirciroit la masse savonneuse , lui donneroit un goût âcre & caustique , & par conséquent lui enlèveroit la plus grande partie de ses propriétés essentielles.

Non-seulement on reconnoitra facilement par le goût , que la combinaison est parfaite , mais encore parce que ce mélange , qui , dans les premiers temps , teignoit les doigts en rouge , n'y fera plus d'impression comme auparavant ; signe certain de la perfection du mélange , qui est soluble dans l'eau , les huiles , les graisses & l'esprit-de-vin , & , par conséquent , miscible à toutes les humeurs du corps animé. Cette éva-

poration est longue , à la vérité ; puisqu'elle est quatre ou cinq jours à se faire. Mais aussi ce remède , par ce moyen d'évaporation doux & lent , opère bien plus sûrement ses effets , que préparé par toute autre manière : c'est ce que j'ai observé avec beaucoup de soin , & pendant un assez grand nombre d'années , pour être certain que le succès de ce remède réside dans la précision la plus exacte de sa composition.

Deuxième Remarque.

Après avoir décrit la manière de composer notre savon antimonial solaire , je crois devoir examiner séparément les résultats de cette opération ; car si , d'un côté , j'ai trouvé des raisons suffisantes pour délaisser des remèdes dont les préparations manquent dans le point essentiel , je me crois obligé , de l'autre , d'examiner avec la plus grande exactitude tous ces différens produits.

La matière restée sur le filtre , & encore mouillée , est de couleur cendrée ; & lorsqu'elle a été bien séchée ,

féchée , elle devient blanchâtre & légère : elle pèse environ douze à treize onces.

Si l'on considère ce qui s'est passé dans cette opération , on verra aisément que l'alkali fixe a mis en fusion la chaux , & que le soufre de l'antimoine s'y étant uni , a formé un hépar sulphuris qui a dissout la partie réguline de l'antimoine. On fait que ce minéral contient à peu près le tiers de son poids de soufre , & que , pour faire la dissolution des deux autres parties , il étoit nécessaire de faire une assez grande quantité d'hépar sulphuris capable de les dissoudre ; c'est pourquoi j'ai joint à dix onces d'alkali fixe , cinq onces de chaux , qui , comme on sait , rend l'alkali beaucoup plus caustique & plus brûlant. Ce mélange agit donc plus puissamment sur le soufre de l'antimoine , pour former le foie de soufre qui tient en dissolution la partie réguline. De plus , cette chaux empêche le coagulum que l'antimoine , dissout par l'alkali fixe seul , a coutume de former lorsqu'on les jette dans l'eau. Dix onces d'anti-

moine contiennent environ trois onces deux gros de soufre , lesquelles forment , avec l'alkali fixe & la chaux , un foie de soufre suffisant pour dissoudre environ six onces cinq gros de régule , & faire un hépar antimonial , dans lequel on n'apperçoit plus aucune partie de régule.

De vingt-cinq onces mises dans le creuset , il n'en reste plus , après l'opération , qu'environ vingt onces.

Il s'est donc dissipé cinq onces , tant de l'antimoine , que de l'alkali fixe & de la chaux , que le principe phlogistique a volatilisé & entraîné avec lui par la force & la violence du feu.

La matière qui , du creuset , a été coulée dans le mortier après la fusion , est un composé de foie de soufre , de la chaux antimoniale , de la pierre calcaire , de l'alkali fixe , & d'un peu de tartre vitriolé , produit de la combinaison de l'acide vitriolique du soufre avec l'alkali fixe. Lorsque l'on verse de l'eau sur cette masse réduite en poudre , la dissolution filtrée contient beaucoup de

parties régulines , de l'alkali fixe , du foie de soufre qui tient la partie réguline en dissolution , & un peu de tartre vitriolé. Si l'on verse dessus cette dissolution l'acide du vinaigre , il se fait effervescence , & ensuite un précipité qui n'est autre chose que le soufre doré d'antimoine , dont la partie réguline est mise en liberté par l'union que l'acide du vinaigre a contractée avec l'alkali fixe , laquelle s'est trouvée dégagée du foie de soufre & s'est précipitée avec lui. Ces deux êtres , dont les propriétés sont différentes , n'étant plus conjoints , doivent agir , & effectivement agissent diversement sur nos corps. Ces précipités donnés à un grain ou à moindre dose , donnent des nausées , soulèvent l'estomac & même excitent le vomissement. Cet effet vient donc de la partie réguline devenue libre : car le soufre , par lui-même , n'est nullement vomitif.

On a déjà remarqué que l'antimoine crud , sous quelque forme qu'on le donne , ne subissoit aucuns changemens dans nos corps , & qu'il

n'y opéroit aucun effet sensible. Il étoit donc nécessaire de développer les différentes parties constitutives de ce minéral par un intermède , & de lui associer ensuite une substance huileuse avec laquelle il se combinât , pour qu'à sa faveur il pût se mêler à toutes nos humeurs , & se confondre avec la masse de nos liquides , sans causer de désordres dans son passage ; il étoit nécessaire qu'il fût dissout par le foie de soufre , & que ce nouveau composé fût associé à un moyen qui , s'unissant à lui, fît une nouvelle combinaison qui renfermât toutes les propriétés attachées à la partie réguline tenue en dissolution par le soufre & l'alkali fixe réunis ; or , ce moyen est l'huile d'amandes douces , qui , comme toutes les huiles par expression , contient de l'acide , de l'eau , un peu de terre , & le principe de l'inflammabilité.

Le nouvel être qui résulte de ce mélange & de cette combinaison intime , après l'évaporation de l'eau qui a servi à dissoudre la masse hépatique , est un véritable savon solu-

ble dans l'eau , les graisses , les huiles , & dans l'esprit-de-vin : propriétés que toutes ces différentes substances ont nouvellement acquises.

Ce nouveau composé ne fera plus alors ni caustique ni gras : ce sera une nouvelle substance qui aura acquis d'autres propriétés que ni l'un ni l'autre des ingrédients qui la composent n'avoit auparavant. Dans cette combinaison , le foie de soufre ne se décompose point , & la partie réguline dissoute se trouve tellement confondue , liée , & intimément unie au soufre & à l'alkali fixe , qu'elle ne peut d'elle-même aisément s'en séparer au moyen de l'huile qui la retient , & dont les principes se sont joints , par des rapports d'affinité , avec les autres substances , qui , toutes ensemble , ne forment plus qu'un seul corps savonneux. Il est facile de voir que la principale propriété du foie de soufre qui s'est formé dans cette opération , est de diviser les humeurs tenaces , gluantes & visqueuses ; de les résoudre & de leur restituer la fluidité qu'elles avoient perdue ; aussi observe-t-on

que les eaux thermales qui possèdent éminemment les qualités fondantes & résolutives , ne les tiennent que de l'hépar sulphuris contenu dans l'eau , qui , passant près de quelque feu souterrain , en a dissout & entraîné le foie de soufre , effet & produit de la combustion des différens corps propres à le former.

Or , si les eaux thermales , qui abondent en foie de soufre , ont la propriété , comme elles l'ont en effet , de fondre & de dissoudre la lymphe épaissie , que ne doit-on pas attendre d'un être tout-à-fait semblable , justement combiné avec une substance huileuse , d'où résulte un composé par-tout soluble & miscible , sans tumulte , avec toutes les humeurs ? Cette nouvelle combinaison s'introduira donc avec facilité dans les orifices , dont tout le canal intestinal est parsemé ; de ces petits canaux passera dans les vaisseaux lactés qui rampent sur le mésentère , enfilera les glandes , & de - là sera distribuée avec aisance dans toute la masse des liquides.

On ne peut douter que la partie

réguline de l'antimoine ne soit , dans ce minéral , la seule active , qui , si elle est libre , suscite le vomissement ; mais lorsqu'elle tient encore au soufre , & que ces deux substances réunies font de plus entrées en combinaison avec l'huile , qui , dans notre savon , leur sert de lien , son activité est si modérée , qu'elle ne peut plus l'exciter ; il lui reste seulement assez d'action pour stimuler doucement le système vasculaire , & , par ce moyen , accélérer la progression des liquides ralentis. Ce corps savonneux aura donc , au moyen de cette partie réguline qui lui est unie , la propriété de résoudre plus puissamment les humeurs compactes & épaissies dans les organes sécrétoires des viscères & des glandes ; par conséquent de diminuer la résistance qu'opposent ces humeurs épaissies dans leurs canaux , aux fluides que le cœur pousse du centre à la circonférence.

Puisque le savon seul opéreroit quelques - uns de ces effets , comme il est prouvé par des expériences sans nombre , que ne doit-on pas

attendre d'une substance vraiment favonneuse, qui, non-seulement, renferme en elle toutes les propriétés du savon, mais se trouve en même-temps combinée avec le foie de soufre, auquel est liée la partie réguline, principal agent de l'antimoine, dont l'effet est de stimuler les fibres motrices & musculaires, de contracter les vaisseaux, & de briser les petites masses que les humeurs ont formées, en circulant trop lentement.

D'après ces effets, on feroit peut-être disposé à croire que ce remède agit violemment sur la machine humaine; que s'il n'y produit pas des effets violens, au moins il en opère de tels, qu'il en doit résulter la fonte des graisses, des évacuations abondantes, le trouble dans les fonctions, la maigreur, enfin le marasme. Ce feroit à tort que l'on imputerait à ce remède tous ces désordres qu'il n'opéra jamais.

De tout ce qui vient d'être dit, il résulte que notre savon antimonial solaire est un composé de foie de soufre, chargé de parties régulier-

lînes, d'une partie d'alkali fixe libre, d'un peu de tartre vitriolé, produit de la combinaison de l'acide vitriolique du soufre avec l'alkali fixe, d'une très-petite portion d'or dissout dans le soie de soufre, d'une petite quantité d'eau, & de beaucoup d'huile d'amandes douces.

On a remarqué que la masse hépatique, après la fusion, pesoit vingt onces; ce qui étoit resté sur le filtre treize onces; il a donc été dissout sept onces de la masse, qui, ajoutées à dix onces d'huile, donnent dix-sept onces; & en ajoutant l'hépar sulphuris solaire, qui contient quatre onces d'alkali fixe calcaire, & un gros d'or, donnent en tout plus de vingt onces.

Or, cette masse savonneuse, avec le laps du temps, devenue propre à former des pilules, pèse environ dix-huit à dix-neuf onces; il s'en est donc dissipé trois onces d'humidité, laquelle a servi de moyen d'union à toutes ces différentes substances.

Quelqu'attention que l'on mette dans cette opération, on trouvera toujours quelques petites différences

du plus au moins dans le poids , ne pouvant jamais apprécier avec assez de justesse , les degrés du feu dans la fusion , & le degré de consistance dans l'évaporation.

En considérant cette mixtion , on voit aisément qu'il n'y a , par conséquent , dans chaque unité , qu'environ un quart au total des différentes parties d'antimoine développé.

Ce corps favonneux , pris suivant les doses prescrites , ne fait jamais vomir , purge très - rarement , & excite quelquefois une sueur paisible , mais très - souvent de douces moiteurs. Ces effets , que j'ai constamment observés pendant un grand nombre d'années , m'ont prouvé invinciblement que ce remède a des propriétés tout - à - fait différentes de celles qu'on connoissoit à l'antimoine.

S E C T I O N I I I .

Savon martial.

On convient assez que le fer ne s'insinue dans nos corps que très-

difficilement sous sa forme naturelle ; pour obtenir l'effet que l'on doit attendre de son action. Cette difficulté a déterminé, sans doute, à le dissoudre avec des acides ; ce qui, dans bien des circonstances, peut être de la plus grande utilité ; mais ces effets salutaires, bien loin d'être un avantage dans les maladies scrophuleuses, deviennent au contraire très-souvent funestes. Comme l'acide, dans ces espèces de maladies, semble être prédominant, il paroît vraisemblable que le fer, déjà surchargé d'acides qui le tiennent en dissolution, ne peut s'en associer d'autres & satisfaire aux vues qu'on se propose : c'est ce qu'apprend l'expérience journalière. C'est donc ce qui m'a déterminé à le dissoudre avec d'autres intermèdes, de manière que la terre martiale conservât toujours son phlogistique, & que ce métal passât en son entier dans la masse du sang ; car le fer, tel qu'on a coutume de le donner, soit en substance, soit en crocus, soit en teinture, n'agit jamais que comme astringent. S'il est pénétré par un acide

minéral , comme dans le vitriol de Mars , il est non-seulement un puissant astringent , mais encore styptique , même corrosif. Si , au contraire , il est combiné avec les acides végétaux , l'être qui en résulte est moins astringent , mais il l'est toujours trop , pour être employé dans les maladies scrophuleuses , auxquelles il devient même funeste , comme l'expérience le prouve. Ce sel acide , dissout & entraîné dans le torrent de la circulation , exercera sur les vaisseaux capillaires son action astringente. Le Mars , par conséquent , tel qu'on le donne dans ces sortes de maladies , ne doit pas être regardé comme un apéritif , puisque loin d'ouvrir & de frayer des routes aux liquides qui circulent , il gêne leur progression , en retrécissant & fermant leur passage. C'est pour obvier à ces inconvéniens , que j'ai préparé le mars de la manière suivante.

Prenez six onces de limaille de fer bien pur , que vous jetterez par petites parties dans suffisante quantité d'esprit de nitre un peu affoibli ,

que vous aurez mis dans une cucurbite de verre placée sur un bain de sable, très-modérément chaud. Toutes les fois que vous jetterez de cette limaille sur l'esprit de nitre, il paroîtra une vapeur rouge qu'il faut bien se garder de respirer ; c'est pourquoi il faut faire cette dissolution sous la cheminée. Cette vapeur se dissipe, lorsque la portion de la limaille, que l'on a jetée, est dissoute. Vous continuerez ainsi à faire cette projection, jusqu'à ce que vous apperceviez qu'il se fasse une précipitation, laquelle sera de nouveau dissoute, en ajoutant de nouvel esprit de nitre ; la liqueur alors sera verdâtre.

Mettez cette dissolution dans une terrine de grès ; versez dessus de l'alkali fixe dissout dans de l'eau pure ; il ne se fera point d'effervescence ; la liqueur se troublera & prendra une teinte noirâtre.

C'est alors que l'alkali fixe peut dissoudre la terre martiale, lorsqu'elle est déjà tellement divisée par l'acide, qu'il peut s'en emparer & se précipiter avec elle au fond du

110 DES SCROPHULES ;

vase. Or , comme le précipité retient encore une partie du précipitant , il s'en suit que ce précipité est un composé d'alkali fixe & d'acide nitreux ; ou , pour mieux dire , du nitre régénéré , uni à la terre martiale.

Lavez alors ce précipité à plusieurs reprises ; & après l'avoir bien fait sécher , vous en mêlerez exactement six onces avec huit onces d'alkali fixe , & quatre onces de fleurs de soufre.

Vous projetterez par parties ce mélange dans un creuset rougi ; il se fera chaque fois une détonnation avec beaucoup d'étincelles & de flammes ; vous couvrirez promptement le creuset. Vous observerez de ne mettre du mélange ci-dessus , que quand la première matière sera mise en fusion , & continuerez ainsi , jusqu'à ce que tout le mélange ci-dessus soit en belle fusion. Vous coulerez ensuite la matière dans un mortier de fer chauffé & graissé. Lorsqu'elle sera refroidie , cassez la masse : elle aura la couleur de gorge de pigeon ; mettez-la en poudre , & dissolvez-la

dans fuffifante quantité d'eau de chaux très-récemment éteinte ; mettez le tout dans une terrine de terre bien verniffée ; verfez deffus dix onces d'huile d'amandes douces très-récente ; mettez la terrine dans un bain-marie ; remuez la matière avec une fpatule de bois , & continuez jufqu'à ce qu'elle ait pris la confif-tance d'un favon.

Vous vous garderez bien de faire cette évaporation à feu nud , pour les raifons détaillées en parlant du favon antimonial folaire.

Remarque.

Si l'on confidère ce qui s'est paffé dans cette opération , on verra ,

1°. Que le fer , diffout par l'acide nitreux , a un peu repris du principe phlogiftique de l'alkali fixe qui l'a précipité , & a formé dans cette combinaifon , un vrai nitre martial.

2°. Que ce nitre , uni à la terre martiale , la tient dans la plus grande divifion , par la détonnation qui s'est faite dans le mélange du foufre & de l'alkali fixe , lesquels forment un

foie de soufre qui divise , atténue tellement la terre martiale , qu'elle est , par ce moyen , presque réduite en ses premiers principes.

On pourroit croire que la limaille de fer , dissoute seulement par le foie de soufre , devroit avoir les mêmes propriétés ; mais on seroit dans l'erreur. Car , quoique le principe phlogistique du soufre s'unisse à la terre martiale dans la fusion , & qu'il lui donne une couleur noirâtre , il n'en est pas moins vrai que dans ces décompositions & recompositions alternatives , il arrive des changemens qui ne se passent certainement pas dans la simple fusion du fer dans le foie de soufre.

Ces différentes préparations offrent dans l'usage médicinal , des effets bien différens.

Lorsque le fer est dans cet état , & qu'il est une fois parvenu dans la masse du sang , s'il rencontre quelque acide , il s'y unit ; & , en stimulant doucement les canaux qu'il parcourt , il en diminue légèrement le diamètre , & par conséquent fortifie les parties organiques. Ce qui se

passée sur les parties molles est encore moins sensible que ce qui arrive aux parties solides ou osseuses ; d'où on voit clairement que les chairs spongieuses , nées sur les os malades & spongieux , peu à peu s'affaiblissent & prennent de la consistance en même rapport que les os acquièrent plus de solidité : phénomène frappant à quiconque observe la nature dans les maladies des os.

D'ailleurs la nature fait , quoiqu'avec plus de lenteur , de plus justes combinaisons que l'art ne les peut faire ; l'art fournit les matériaux , l'action de la vie les distribue , les arrange , les modifie avec tant de précision , que l'équilibre se rétablit entre les solides & les fluides , d'où résulte cette juste harmonie qui constitue la santé.

De dix - huit onces que pesoit le mélange qui a été mis par parties dans le creuset , après la fusion , la masse restante pèse treize onces ; il s'est donc dissipé cinq onces , pendant l'opération , tant de l'alkali fixe , que du soufre , qui , par leur union , ont formé un foie de soufre

114 DES SCROPHULES,

capable de dissoudre le mars en son entier ; lequel , sans avoir perdu aucunes de ses propriétés , tient encore au foie de soufre qui s'est combiné avec lui , & à la faveur de l'huile , a formé un vrai savon. Or , comme toute la masse savonneuse pèse vingt-cinq onces , & que l'on n'a ajouté que dix onces d'huile à treize de la masse hépatique , il s'en suit qu'il n'est entré dans la composition de ce corps savonneux , que deux onces d'eau , laquelle s'évapore à mesure qu'il prend une consistance plus solide.

La dose de ce savon est depuis quatre grains jusqu'à douze.

Dans cette opération , le fer n'est pas privé de son phlogistique , qui est toujours resté uni à la terre martiale ; & si ce principe s'est dissipé pendant la fusion , le phlogistique du soufre lui en a rendu autant qu'il en a pu perdre. La nature du fer n'a donc pas été changée ; elle a seulement été atténuée , & presque réduite en ses principes , par l'action de l'acide nitreux , par la réaction de l'alkali fixe qui l'a précipité ,

& enfin , par sa recombposition au moyen du foie de soufre.

Ce nouveau composé n'a point le goût métallique que les autres préparations de fer ont coutume d'avoir. Il est soluble dans l'eau , les huiles , les graisses & l'esprit-de-vin. Il reste suspendu dans l'eau qu'il teint en noir & ne s'en précipite que très-lentement. Par conséquent ce savon , reçu dans l'estomac & les intestins , s'unira facilement aux différentes humeurs , & sera transféré sans peine avec elles dans la masse du sang. Comme corps savonneux , il agira sur la lymphe , qu'il dissoudra ; & comme substance martiale , il rendra l'élasticité aux parties qui l'ont perdue , accélérera la progression des liquides dans les capillaires , sans les froncer , & agira tant sur les solides que sur les fluides , avec d'autant plus d'énergie , que ces petites masses métalliques n'étant point dissoutes par aucun acide , ne porteront nulle part ni la constriction , ni le resserrement. Dans ce nouvel arrangement , le fer n'a pas perdu sa couleur , ni les propriétés qu'il

avoit, d'être attirable par l'aimant. Le principe phlogistique, uni à la terre martiale, devient donc le moyen propre à le dissoudre, puisque le fer une fois privé de ce principe, n'est plus soluble dans aucuns menstres. C'est à la faveur de ce principe, que l'acide presque développé & flottant dans la masse sanguine, peut en faire la dissolution & former avec lui un être salin incapable de produire d'astiction dans les vaisseaux qu'il parcourt; ce qui ne pourroit s'exécuter si le mars étoit déjà pénétré d'acide. Cette préparation métallique conservera donc toutes les propriétés qu'elle a, de rallier les parties des liquides qui étoient défunies.

Je me suis rarement servi, dans la cure des Scrophules, du savon martial seul. Je l'ai toujours associé au savon antimonial solaire, dont les vertus déjà exposées, remplissent parfaitement les vues que l'on doit se proposer dans le traitement de cette maladie. De cette union résulte un remède qui remplit toutes les indications dans la cure des maladies

des os , ainsi qu'il en est fait mention dans la seconde Partie , (page 223).

On pourroit peut-être penser que ces corps savonneux , transmis dans la masse des humeurs , & circulant avec elles , ne subissent point d'altération ; mais on sera aisément détrompé , pour peu qu'on se rappelle ce qui a déjà été dit. D'après cela , on ne peut pas douter que le savon ne se décompose dans beaucoup de circonstances , lorsque l'acide surtout est en excès. Car on fait que le plus foible acide est capable de décomposer le savon , puisque les eaux de source , que l'on appelle vulgairement crues , & dans lesquelles le savon ne se fond pas , ou plutôt dans lesquelles il se décompose , opèrent cette décomposition par les différens acides qu'elles contiennent , de manière que l'huile ou la graisse vient flotter à la surface de l'eau : ces substances grasses , combinées avec la terre calcaire , forment ainsi un véritable savon terreux.

Il est vraisemblable que la même chose arrive à nos savons , lorsqu'ils

sont dissous & flottans dans la masse du sang , & qu'ils rencontrent , en circulant , quelqu'acide qui les décompose , ou du moins altère leur aggrégation. Malgré cela , le soufre , intimément uni à l'huile , conserve toujours ses propriétés ; & , porté dans toute l'habitude du corps , il y exerce toujours la même action : semblable à celui qui , mêlé avec des huiles ou des graisses , devient un remède extérieur dans les gales & dans les dartres. Cependant ce topique , rarement efficace , n'a pas encore l'avantage de nos savons , qui attaquent le mal dans sa source & en détruisent jusqu'aux moindres vestiges , en traversant la texture de la peau , séjour de cette maladie , où ils sont portés par les forces de la vie. C'est pourquoi on observe que les personnes qui en font usage , exhalent une légère odeur de soufre ; odeur qui devient plus sensible lorsque le corps mis en mouvement est assez agité pour susciter des moiteurs & des sueurs.

Notre savon antimonial solaire est soumis à la décomposition , comme

le savon martial, par les acides végétaux, même les plus foibles, puisqu'il n'y en a pas un d'eux qui n'ait plus de rapport avec l'alkali fixe qu'avec les huiles ; or, comme l'alkali est l'intermède qui unit & rend miscibles les huiles à l'eau & à l'esprit-de-vin, il s'ensuit que l'acide s'unissant à l'alkali fixe, l'huile s'en trouve dégagée, d'où résulte la décomposition du savon.

Le sel ammoniac, qui est une combinaison de l'acide marin avec l'alkali volatil, est facilement décomposé par l'alkali fixe qui sert à former le savon ; & en s'unissant à cet alkali fixe, dégage l'alkali volatil ; celui-ci devenu libre, s'unit à l'huile, & forme un savon volatil qui jouit aussi des propriétés résolutives. C'est par cette raison que je fais dissoudre le sel ammoniac dans les sucres d'herbes que les malades doivent prendre par-dessus les pilules anti-scorpuleuses.

La décomposition du savon s'opère donc facilement dans nos corps : son produit est un sel neutre, lequel a les propriétés apéritives d'une part, tan-

dis que d'autre part l'alkali volatil devenu libre , ou uni à l'huile , conserve celle de résoudre la lymphe épaisse. Mais pendant que cette décomposition se fait , le principe phlogistique uni à l'huile ne s'en sépare pas. Par l'action des vaisseaux artériels , les molécules métalliques , dégagées de leurs liens , poussées par les forces de la vie , heurtent , ébranlent , détruisent la cohésion des molécules lymphatiques cohérentes ; de - là la résolution qui s'opère ou plutôt , ou plus lentement.

Toutes les eaux qui contiennent des sels félniteux ou à base terreuse , décomposent aussi le savon ; mais elles ne jouissent pas de l'avantage , comme le sel ammoniac , d'avoir un alkali volatil qui leur soit uni ; d'où il résulte que cette décomposition , qui se fait pour l'ordinaire dans les premières voies , produit assez souvent la liberté du ventre , mais ne remplit pas l'intention que l'on a de faire passer ce médicament dans toute l'habitude du corps , pour opérer les effets que l'on en attend.

Il feroit facile d'obvier à cet inconvenient , en faifant précipiter ces fels par l'ébullition de l'eau , qui , par ce moyen , a alors la propriété de diffoudre le favon , fans qu'aucune portion huileufe vienne flotter à fa furface en forme de flocon ; cette décompofition conserveroit toujours fa propriété réfolutive ; ce qui n'arrive pas lorsque les eaux font crues & féléniteufes.

Puifque nos favons fe décompofent , il s'enfuit que , quand cette défunion arrive , elle apporte certainement des changemens dans les effets : car lorsque quelqu'acide en attaque l'alkali fixe , il met en liberté les parties métalliques , qui agiront avec beaucoup plus d'activité que lorsqu'elles étoient dans leur mixtion. Si elle arrive dans l'eftomac , les enfans auront des naufées ; fi elle fe paffe dans les inteftins , le ventre deviendra plus libre ; & fi elle s'opère en circulant , le pouls deviendra plus vif , plus fréquent , & fon effet fe terminera par des moiteurs à la peau. C'eft pourquoi je recommande avec instance aux perfonnes

qui prennent soin de ces enfans , de ne leur donner , pendant tout le cours du traitement , aucun acide , dont l'effet seroit nuisible & au remède , & à la maladie qu'il doit guérir. D'ailleurs , les incommodités & les angoisses que ce remède , ainsi décomposé , ou du moins altéré , exciteroit , retarderoient la cure , & empêcheroient de donner aux enfans la quantité nécessaire de ce remède , pour anéantir les maux dont ils sont accablés. Aussi j'ai souvent observé que la foiblesse ou la condescendance des parens , étoit préjudiciable aux enfans , lorsque , cédant à leur importunité , ils leur donnoient des fruits , qui , quoique mûrs , prolongeoient leurs maux , que l'on auroit vu , dans les saisons les plus favorables , obéir à l'action des remèdes , si leur effet n'avoit été troublé par un mauvais régime.

Les dérangemens qui peuvent arriver au savon martial , sont moins susceptibles d'inconvéniens ; car si l'alkali fixe est attaqué par quelque acide , le fer , toujours uni à l'huile , ne subira pas moins toutes les révo-

lutions de la circulation ; mais si , dans son trajet , il rencontre quel-qu'acide assez puissant pour l'attaquer , il formera avec lui un sel neutre martial , dont les propriétés seront différentes de celles qu'il avoit avant sa décomposition. Si cette décomposition s'opère dans les premières voies , les déjections seront teintes en noir , le ventre se ressera , & les urines deviendront plus abondantes : ces signes seront donc des indices que ce savon ne passe pas dans la masse du sang , lui qui laisse peu de traces de son passage , lorsqu'il n'a souffert aucunes décompositions.

Quelles que soient les altérations , les changemens , les décompositions qui puissent arriver à ces différens savons , il n'en résulte pas moins que leur action est plus sûre , plus prompte & plus efficace , lorsque ceux qui en font usage s'abstiennent des fruits cruds , aigrelets ou acides. Lorsque les substances nutritives que ces médicamens doivent accompagner , auront des rapports avec eux , seront de facile digestion , &

que le chyle qu'elles doivent fournir pourra facilement s'y affimiler, c'est alors que l'on verra avec satisfaction la nature prendre de nouvelles formes, la maladie changer de face, les enfans presqu'anéantis rappelés à la vie.

C'est pour obtenir ces avantages, que j'ai grand soin, dans le commencement de la cure, de purger les enfans une ou deux fois pour débarrasser les premières voies des humeurs corrompues qui peuvent s'y trouver, & enlever par le même moyen les aigres qui s'y sont confondus, lesquels ne manqueroient pas d'occasionner les décompositions, d'où résulteroient les inconvéniens dont on vient de parler. Quant aux humeurs qui circulent, soit aigres ou tendantes à l'acide, elles perdront peu à peu cette disposition par l'usage de ces remèdes, qui, pris en petite quantité d'abord, mais continués long-temps, & circulant avec la masse des humeurs, énerveront leur action. De-là on sent que la guérison n'est pas l'ouvrage d'un jour; mais pour qu'elle s'opère, il

faut que toute la masse des humeurs soit changée , renouvelée , & que les suc's nourriciers qui remplacent ceux qui s'exhalent , soient bien élaborés , purs , & que l'application s'en fasse par les forces de la vie dégagée de tous les liens qui l'opprimoient.

Avant d'entrer dans les détails des combinaisons variées des différens remèdes , dont l'usage est consacré à d'autres maladies , il est , je crois , nécessaire de rendre compte des motifs qui m'ont déterminé à les employer dans ces circonstances.

Si d'un côté j'ai rejeté les remèdes dont on s'est inutilement servi jusqu'ici , après avoir éprouvé leur insuffisance , de l'autre je me crois obligé d'examiner avec le même scrupule tous ceux que j'ai employés , de les soumettre à l'analyse la plus exacte , & de démontrer , autant qu'il me sera possible , par l'expérience , d'accord avec les connoissances physiques , qu'ils doivent opérer les effets que j'ai toujours observés dans leur usage.

Comme dans la cure des Scro-

phules , j'ai quelquefois remarqué que les symptômes qui les caractérisent , ont paru céder , dans les commencemens , à l'usage des remèdes dont on vient de faire mention ; & qu'après s'être adoucis , ils renaissent , ou au moins persévereroient dans le même état , & que le corps , accoutumé depuis longtemps à leur action , n'en recevoit plus aucun bénéfice , je me suis déterminé enfin , après avoir fait beaucoup d'essais inutiles , à les animer de nouveau par des moyens qui , n'altérant pas leur nature , pussent concourir avec eux à l'anéantissement des causes , sans altérer la texture délicate des organes. Je vais donc , prenant toujours l'observation & l'analogie pour guides , poursuivre mes recherches dans l'examen des autres remèdes , dont j'ai heureusement fait l'application à la guérison de ces maladies.



SECTION IV.

Alkali volatil concret.

DE tous les alkalis volatils concrets, celui du sel ammoniac, dont je me suis toujours servi, est une substance saline, qui, semblable à cet égard, aux alkalis fixes, attire l'humidité de l'air, & tombe promptement en déliquium. Son odeur est fort pénétrante, & son goût très-piquant; il fait effervescence avec les acides auxquels il s'unit, & change en vert la couleur bleue des végétaux. De-là il est facile de concevoir les propriétés de ce sel, que je fais dissoudre dans la teinture de mars, (Tom. I, pag. 213). On pourra, si l'on juge à propos, faire entrer ce sel, que je regarde comme un remède auxiliaire, dans les pilules résolutives, à la dose d'abord de demi-grain dans chaque pilule; dose que l'on pourra augmenter jusqu'à celle d'un grain. Ce sel pénétrant, & tout actif qu'il est, sera singulièrement adouci par la substance grasse

favonneuse à laquelle il sera uni ; ainsi qu'il sera dit dans les formules générales ; ce qui , dans les circonstances , ne doit pas exclure l'usage de la mixture dans laquelle ce sel entroit auparavant.

S E C T I O N V.

Sel martial ammoniacal.

Quoique ce sel ne soit pas d'un usage fort commun , je m'en suis cependant servi avec assez d'avantage dans beaucoup de circonstances , pour n'avoir pas hésité à l'employer dans les maladies scrophuleuses ; & j'en ai obtenu le même succès , principalement dans celles qui attaquent les os , sur lesquels il opère d'excellens effets , administré dans les temps & dans les circonstances dont il est fait mention.

Ce sel est un composé digne de remarque , par les phénomènes qu'il présente : si l'on en jette sur les charbons ardens , on verra la flamme devenir bleuâtre ; cette couleur est l'effet de l'acide du sel marin dans

la plus grande concentration , conjoint au principe phlogistique des charbons. Cette flamme bleuâtre est tellement l'effet de l'union de l'acide du sel marin avec le phlogistique des charbons , que si on fait évaporer de l'esprit de sel dans une petite capsule de verre , jusqu'à la faire rougir , on ne verra pas paroître cette flamme bleuâtre , tant que l'on aura soin de garantir les vapeurs acides du contact immédiat de la flamme qui les environnoit lors de l'évaporation. Quand la capsule est refroidie , il ne paroît pas être resté le moindre vestige de l'acide du sel marin ; & cependant si on la met à feu nud , il paroîtra une flamme bleuâtre ; d'où il suit que la petite portion d'acide restée dans la capsule , est capable , en se combinant avec le principe de l'inflammabilité , de produire ce phénomène.

Dans l'opération du sel ammoniacal martial , le fer est non - seulement attaqué , mais pénétré par l'acide du sel marin ; il présente , par ce moyen , à l'alkali volatil , que la chaux mé-

tallique dégage , des particules plus faciles à être enlevées dans le chapeau ; c'est ce qui s'exécute d'autant plus aisément , que cet acide , concentré seul , volatilise le fer par le feu le plus violent. Dans cet état , le fer n'a pas perdu son phlogistique , & , quoique conservant encore le principe colorant du sel marin , il n'en est pas moins pénétré par l'alkali volatil qui lui a donné des aîles , s'est intimement associé avec lui , & est entré , à sa faveur , dans la composition de ce sel. De-là il s'ensuit que ces fleurs contiennent le sel ammoniac régénéré , puisque l'alkali volatil , qui a enlevé le fer , se trouve combiné avec lui & l'acide marin le plus concentré , tandis qu'avant la décomposition du sel ammoniac par la chaux martiale , l'alkali volatil tenoit seulement à l'acide du sel marin.

Le fer a donc changé , dans cette opération , l'arrangement qu'avoit l'acide du sel marin avec l'alkali volatil , puisque l'être qui résulte de la combinaison de ces trois substan-

ces, est tout-à-fait différent de ce qu'elles étoient avant leur nouvelle composition.

Ce sel, très-utile dans les maladies des os, fera de la plus grande efficacité vers la fin, pour en perfectionner la cure. La dose en est depuis un grain jusqu'à trois.

Quoique j'aie prescrit ce sel dans la teinture de gaiac, on peut néanmoins le faire entrer dans la composition des pilules toniques, ainsi que je l'ai pratiqué bien des fois à l'égard des malades indigens qui venoient chez moi. Mais comme ces remèdes ont besoin d'un véhicule dont l'effet réponde à leurs propriétés, je l'ai cherché dans la décoction de différens végétaux.

Ce fut en examinant les différens remèdes usités pour la guérison des Scrophules, que n'en trouvant aucuns qui fussent spécialement adaptés à la maladie des os, ou même qui pussent leur convenir, je me déterminai à faire usage de la garance dont M. Duhamel fait mention dans les Mémoires de l'Académie des Sciences pour l'année 1739. Comme cette

plante agissoit puissamment sur les os , en les teignant en rouge , je crus y trouver de grandes ressources. J'en fis donc usage tant en poudre qu'en décoction & en extrait. Mais soit que les épyphises , déjà gonflées , ne fussent pas encore parvenues au terme où la maladie pouvoit naturellement les conduire , soit que l'usage de la garance , en les amollissant , les eût gonflés davantage , comme l'a observé ce célèbre Académicien dans les jeunes animaux , il n'en est pas moins vrai , qu'après avoir continué pendant cinq à six mois de suite , je n'ai observé aucun changement assez favorable pour m'engager à suivre plus longtemps ce remède.

La seule chose qui m'a paru digne de remarque , est que les chairs des plaies situées sur ces os malades , étoient si molles & si boursoufflées , que j'étois continuellement obligé de les réprimer ; inconvénient qui disparut lorsque je cessai l'usage de la garance. Malgré cela je l'ai tenté à plusieurs reprises , & sur un grand nombre de malades de divers âges

& de tempéramens différens ; mais ayant constamment observé qu'après quelque temps ils commençoient à toussier , avoient la langue sèche & beaucoup d'altération , je me déterminai à l'abandonner pour n'y plus revenir.

Quoique cette plante m'eût fort mal réussi , son usage cependant me prouva qu'il pouvoit en être d'autres , dont les propriétés feroient d'agir sur les os ou les membranes qui les recouvrent. J'essayai séparément les différens ingrédiens qui composent les tisannes des bois dont on se sert dans les douleurs opiniâtres & profondes qui affligent les membres & leurs jointures. Parmi eux , j'observai que le gaïac étoit celui , de tous , qui opéroit avec le plus d'efficacité , & je crus en devoir faire l'application au vice scrophuleux qui attaque les os.

Quoique ce remède seul agisse sur les os gonflés , il ne seroit pas assez puissant pour leur rendre leur première forme , s'il n'étoit aidé de l'effet du savon martial , auquel je l'associe toujours. C'est au moyen de

134 DES SCROPHULES ;

cette union , que le fer dissout dans le foie de soufre , & combiné avec l'huile , est conjointement porté avec le gaïac , jusque dans la substance la plus intime des os , dont ils rétablissent la solidité , en détruisant le vice qui les avoit amollis. Il est facile , de-là , de conclure que ce remède , non-seulement est de la plus grande efficacité dans les Scrophules osseuses , mais qu'il convient singulièrement aussi aux rachitis , ainsi que je l'ai observé nombre de fois.

Quoique j'aie découvert les mêmes propriétés dans le bois de buis que dans celui de gaïac , je préfère la décoction de celui-ci , comme moins dégoûtante & plus facile à prendre. Cependant , à son défaut , on pourroit se servir du buis avec la même utilité.

S E C T I O N V I.

Formules générales pour la guérison des Scrophules.

APRÈS avoir passé en revue les différens moyens dont je me sers

pour la cure des Scrophules , je pense qu'il est nécessaire d'exposer les combinaisons que j'ai faites des différens remèdes ci-devant décrits , pour les réduire dans des formules dont je ne me suis presque jamais écarté. Cependant je ne prétends pas qu'il ne puisse se rencontrer des circonstances dans lesquelles il seroit nécessaire d'y faire des modifications , & en ce cas on y fera les changemens qu'on jugera à propos.

Pilules résolutives.

PRENEZ telle quantité qu'il vous plaira de savon antimonial solaire , (sect. 2 , pag. 91) ; battez-le dans un mortier de marbre , avec un pilon de buis , de manière que toute la masse soit également amollie ; formez-en alors des pilules du poids de six grains.

Pilules laxatives.

Vous réduirez en poudre fine six gros d'aloës succotrin ; vous y ajouterez savon antimonial solaire , (sect. 2 , pag. 91) une once & demie ;

136 DES SCROPHULES ;

mêlez-les exactement & assez longtemps dans un mortier de marbre , pour que l'aloës soit intimément uni & incorporé avec le favon. On divisera cette masse en pilules du poids de six grains.

Pilules toniques.

Prenez favon antimonial solaire , une once ; favon martial , une once ; mêles-les très-exactement ensemble , & vous en formerez des pilules du poids de six grains.

Ces trois classes de pilules que j'ai ainsi dénommées , tant à raison de leurs effets que de leur composition , sont celles dont il est fait mention Tom. I, Part. II , pag. 205.

Je ne répéterai pas ici ce que j'ai déjà dit concernant les remèdes auxiliaires , tant internes qu'externes , exposés dans la seconde Partie , dans laquelle j'ai donné les doses , la manière de les faire prendre , & les circonstances dans lesquelles on doit les administrer.

C H A P I T R E I V.

Remarques sur les effets de notre nouveau Remède anti-scrophuleux, & de l'action qu'il a sur plusieurs maladies chroniques.

EN parlant des causes sensibles des Scrophules , nous avons démontré par les faits , que cette maladie , quoique d'un génie distinct , résidoit principalement dans l'épaississement de la lymphe , soit qu'elle fût viciée par de mauvaises nourritures , ou par la combinaison de quelques vices particuliers.

Nous avons fait voir aussi tous les désordres que cette lymphe épaissie a coutume de produire dans toutes les parties où elle s'arrête , & tous les maux qui naissent de son développement spontané.

Comme de tous les remèdes dont on s'est servi jusqu'ici pour la guérison des Scrophules , il n'en est au-

cuns dont les préparations répondent spécialement à la connoissance des effets sensibles de cette maladie, il étoit donc nécessaire de composer des remèdes qui continssent en eux les propriétés de s'unir à toutes les humeurs épaissies, de rompre leur aggrégation, de les diviser, & de les rendre tellement miscibles à tous les liquides qui circulent, qu'ils pussent, sans danger, arriver & pénétrer dans tous les organes sécrétoires, pour être ensuite portés au dehors. C'est-là le but que je me suis proposé d'atteindre, ainsi qu'on peut le voir dans l'examen analytique du nouveau remède anti-scrophuleux, dont tous les ingrédiens & leurs préparations sont non-seulement d'accord avec les causes de cette maladie, mais encore dont l'efficacité est démontrée par un grand nombre de guérisons à l'épreuve du temps.

Dans la multitude de malades qui se sont présentés chez moi, j'ai eu occasion de voir beaucoup de maladies chroniques, dont les causes m'ont paru avoir une grande affinité

avec celles qu'occasionne le vice scrophuleux. Je leur ai administré mon nouveau remède , comme le plus capable de les dompter plus efficacement , & le succès a répondu à mes espérances. Je me crois donc obligé de placer ici quelques observations de maladies , dont la marche est différente de celle des Scrophules ordinaires , mais dont les guérisons , par le même remède , m'ont prouvé très-évidemment qu'ils ont une action assez puissante pour détruire l'épaississement de la lymphe , quoique le vice scrophuleux ne lui ait pas donné naissance , & que ces maux n'aient pas été précédés des signes déjà énoncés dans la première Partie.

Mais en considérant avec attention les maladies qui arrivent le plus communément aux personnes qui vivent de mauvais alimens , soit dans les villes , soit dans les campagnes , il sera aisé d'en reconnoître les causes par les effets.

L'odeur aigre que quelques corps répandent tant en santé qu'à la fin des maladies , celles qu'exhalent les

femmes en couche & les enfans qui têtent, les rots qu'ils rendent, leurs vomissemens, leurs déjections ne permettent pas de douter de l'existence d'un acide déjà développé dans leurs humeurs, ou du moins d'une grande tendance à l'acidité. Elle est principalement remarquable dans ceux qui se nourrissent de végétaux, de fruits acides & non mûrs, qui mangent du pain de seigle mal levé, boivent beaucoup de cidre ou des vins acides. Ces corps non-seulement exhalent une odeur aigre, mais encore leurs sueurs ont un tel caractère d'acidité, qu'elles changent en rouge la toile teinte en bleue par les végétaux.

Il est évident que ce caractère acide, produit nécessaire des alimens de mauvaise qualité, est plus propre que tout autre, à condenser la lymphe, & à occasionner les maladies qui en dépendent. C'est pourquoi on observe, en général, que ceux qui se nourrissent de telles substances, sont beaucoup plus sujets aux maladies de la peau, telles que dartres, éruptions éréthipellateuses habituelles,

ulcères ; à l'œdème , aux engorgemens des viscères , à l'hydropisie. Mais si , à cette cause simple , il se joint d'autres vices qui se combinent avec elle , que de maux n'a-t-on pas à redouter ! Il est inutile de les énumérer ici , d'autant qu'ils sont exposés dans la première Partie.

Ce qui semble encore prouver que l'acide prédominant dans nos humeurs , est capable de les condenser , c'est ce que l'on observe dans l'urine des goutteux dans le temps du paroxysme , & ce que l'on voit dans l'urine des enfans scrophuleux. Dans les uns & les autres , quoique l'urine soit très-claire & lymphide lorsqu'elle se refroidit , on apperçoit distinctement de petits flocons flottans çà & là dans le liquide , & qui , se réunissant , forment un nuage qui se précipite au fond du bocal , sous une forme glaireuse ; si on ramasse cette matière blanchâtre qui s'est précipitée , & que l'on réitère plusieurs fois la même chose sur de nouvelle urine ; qu'à chaque fois on décante ce qu'il y a de plus clair , mettant à part ce qui s'est

précipité, & que l'on fasse alors évaporer toute l'humidité, il restera au fond du vase évaporatoire, une masse grasse & saline, tout-à-fait insoluble dans l'eau; ce que l'on ne verra pas dans l'urine des personnes saines, soumise à la même expérience: phénomène que l'on ne peut attribuer qu'au sel acide surabondant, & chez les gouteux, & chez les scrophuleux. Il n'est donc pas étonnant qu'il se forme des concrétions, pour ainsi dire gypseuses, dans les articulations des uns, & dans les glandes des autres.

L'acide du vin dont les gouteux ont fait souvent trop d'usage, peut avoir chez eux donné naissance à ces concrétions, comme chez les enfans les laitages, les fruits aigres, acerbés & non mûrs, ont occasionné l'épaississement de la lymphe qui circule dans les glandes. Cette ressemblance & ces rapports, quoiqu'éloignés, ont servi de base fondamentale aux différentes combinaisons que j'ai formées pour la cure des Scrophules. J'ai d'autant plus dirigé mes vues vers ces remèdes, que j'y ai été

entraîné par une forte d'analogie & par le succès d'un long usage du savon, même commun, dans les maladies arthritiques. Mais son insuffisance dans les Scrophules, m'a engagé à rechercher dans le même genre de remède, des espèces différentes plus propres à combattre cette maladie.

Ce remède, bien différent du savon ordinaire, dont il a les vertus essentielles, sans en avoir les inconvénients, a de plus l'avantage de renfermer dans sa composition une substance volatile, de la nature du foie de soufre, reconnue dans les eaux thermales par l'odeur qu'elles exhalent, & par son efficacité dans les maladies de poitrine.

Qu'il me soit permis à cette occasion, de rapporter entr'autres l'observation suivante.

Observation sur une vomique guérie par le moyen de la vapeur hépatico-sulphureuse.

LA vapeur ou gas-hépatico sulphureux, est tellement salutaire dans les

maladies de poitrine , que je ne crois pas hors de propos de placer ici une observation qui confirme cette assertion.

Un Religieux , actuellement Supérieur de sa maison , pour la seconde fois , étoit , depuis trois ans , attaqué d'un crachement de pus très-abondant , survenu à la suite d'une vomique si considérable , que lors de l'éruption , il rendit au moins une chopine de pus avec beaucoup de sang. La fièvre , qui d'abord avoit été très-violente , se calma peu à peu , & dégénéra en fièvre lente habituelle.

Après avoir mis en usage tous les remèdes que les circonstances exigeoient , ce digne Religieux , malgré l'état déplorable où il étoit , eut le courage d'entreprendre le voyage de Rome , où des affaires indispensables l'appeloient. Pendant environ un an qu'il demeura en Italie , il eut plusieurs secousses qui l'exposèrent au plus grand danger. La force du tempérament , & le courage , le garantirent plus que l'usage des remèdes dont il n'avoit éprouvé aucun soulagement ;

lagement ; il revint enfin à Paris beaucoup plus malade qu'il n'étoit lors de son départ.

Quelques mois après son arrivée , on lui conseilla d'aller prendre les eaux du Mont-d'Or ; ce qu'il fit. Ces eaux très-salutaires , dans d'autres circonstances , sans doute , lui réussirent si mal , qu'il fut obligé de les abandonner & de revenir à Paris.

Deux mois s'étoient à peine écoulés , lorsqu'il lui prit un crachement de sang si abondant , qu'il en rendit au moins cinq à six palettes. Plusieurs saignées répétées & promptement faites , arrêterent l'hémorragie ; & , à l'aide des autres remèdes indiqués , cet accident , qui menaçoit le malade d'une mort prochaine , se calma ; mais le crachement de pus n'en devint après que plus considérable.

Je crois devoir passer sous silence tous les détails d'une maladie dont on connoît très-bien les gradations , pour en venir à l'usage de la vapeur du foie de soufre , dont j'avois vu d'excellens effets aux sources des eaux thermales.

Comme la toux étoit très-fréquente , & que l'expectoration ne se faisoit qu'après de violens efforts , je conseillai au malade de respirer d'abord la vapeur chaude d'une décoction de plantes émollientes , ayant soin de bien couvrir la tête & d'y rester tant que la liqueur seroit chaude. Lorsque , par ce moyen , la toux fut un peu apaisée , je fis ajouter à cette décoction une bonne cuillerée de la dissolution d'une once de foie de soufre dans une pinte d'eau. Cette fumigation répétée deux & même trois fois par jour , calma la violence de la toux , & rendit l'expectoration plus facile ; les crachats , qui jusqu'alors avoient été visqueux , gluans , tantôt gris , tantôt verdâtres , & presque toujours mêlés de filets de sang , changèrent de forme & de nature ; la fièvre lente diminua , les sueurs nocturnes se dissipèrent peu à peu. Je profitai de ce calme & de cette tranquillité pour lui faire prendre les eaux de Cauterez,

Cette fumigation hépatico-sulphureuse fut rendue vulnérable dans la suite , en mettant la dissolution de

l'hépar dans l'infusion des plantes vulnérables ; puis enfin balsamique , en y ajoutant une once de sirop de baume de Tolu.

Les eaux de Cauterez , continuées avec persévérance , l'usage du sirop balsamique de Tolu , à la dose de demi-once , matin & soir , les eaux de Bagnières - Luchon , & le plus grand régime , ont conservé & rétabli dans la meilleure santé un Religieux aussi précieux à sa maison , qu'estimable d'ailleurs par toutes les vertus qui le rendent cher à tous les gens de bien.

D'après cette observation & plusieurs autres cas à peu près semblables , on ne peut se dispenser d'inférer combien cette vapeur hépatico-sulphureuse peut être utile dans beaucoup de maladies de poitrine. Quoique son odeur soit fort désagréable , j'ai cependant remarqué que les malades s'y accoutument , & qu'ils sont d'autant plus encouragés à en continuer l'usage , qu'ils éprouvent en assez peu de temps une diminution sensible dans la vio-

lence de la toux, & que l'expectoration se fait plus aisément.

Puisque cette vapeur remporte de si grands avantages, que ne doit-on pas espérer de nos pilules résolutives données avec prudence conjointement avec elle ?

De-là on conçoit aisément que le savon antimonial solaire ne fera pas moins utile dans toutes les maladies cutanées, soit éruption simple, gale ou dartre, dans lesquelles le soufre, tel qu'on a coutume de le donner, ne produit presque aucun effet, puisqu'il est certain qu'il ne se dissout pas dans nos corps, & qu'il ne peut agir très-efficacement que quand il est dissout. On ne peut cependant pas nier qu'il n'en passe quelquefois des parcelles dans la masse du sang, à la faveur de quelques substances grasses; mais les circonstances n'étant pas toujours favorables, ce remède devient infidèle.

S'il étoit possible de douter de l'action de ce remède sur la lymphe épaissie, il seroit facile de s'en convaincre par une expérience incon-

testable. Si vous prenez la partie lymphatique reçue dans l'eau après une saignée du pied, lors du refroidissement il se formera dans le fond du vase une masse fibreuse comme de la charpie, sur-tout si ce sang est tiré dans une maladie inflammatoire, dans la cachexie, & dans les maladies vraiment chroniques. Décantez la partie rouge dont l'eau est teinte; versez plusieurs fois, jusqu'à ce qu'elle en sorte claire, de l'eau sur cette masse fibreuse, laquelle n'est autre chose que la partie lymphatique du sang épaissie & condensée; elle fera blanchâtre & très-filamenteuse. Si vous ajoutez à cette lymphe une dissolution de savon composée comme il est dit, qu'elle soit exposée à une chaleur douce & agitée continuellement avec un petit faisceau de sommité d'osier, vous verrez la partie lymphatique fibreuse insensiblement se dissoudre, & , devenue homogène à tout le liquide, ne laisser aucun vestige de ce qu'elle étoit auparavant.

On objectera, sans doute, que si notre savon agit si efficacement sur

la partie lymphatique concrète ; cette action n'est si prompte que par son contact immédiat ; mais qu'il n'auroit jamais cet effet s'il étoit confondu avec la masse du sang. Il est aisé de répondre à cette objection : 1°. que la lymphe, mêlée avec la partie rouge du sang, & circulant avec lui, n'a jamais tant de cohésion & ne se condense jamais si facilement, que lorsqu'il ne circule plus, ou que sa progression est fort lente, & que la partie rouge fait divorce avec elle ; 2°. que la petite portion savonneuse, confondue avec la masse du sang, circulant avec lui, par la systole & diastole du cœur & des artères, reçoit à chaque instant une plus grande quantité de mouvemens qu'on ne peut lui en donner artificiellement. La cohésion étant donc beaucoup moins grande, la chaleur plus égale, le mouvement plus uniforme, la division en sera plus facile.

On pourroit peut-être craindre que notre savon n'agisse sur le système vasculaire, comme il fait sur la lymphe épaisse ; mais cette erreur se dissipera aisément, si l'on soumet aux

mêmes épreuves les divisions artérielles ou veineuses, ou les fibres musculaires ; car ces substances seront retirées du fluide telles qu'on les y aura mises.

Il est vrai que l'alkali fixe pur a la propriété de dissoudre toutes les substances animales ; mais l'huile qui lui est unie & intimément combinée, forme un nouvel être dont les propriétés sont tout-à-fait différentes de celles que chacun de ces êtres avoit avant la mixtion. On fait que le savon ordinaire appliqué sur la peau, n'y fait aucune impression, sur-tout s'il est composé dans une juste proportion, que l'huile ne soit ni rance ni âcre. Celui qui se vend dans le commerce est si imparfait, tant dans la fabrication que dans le choix des ingrédiens, qu'il endommage & corrode souvent la peau des mains de ceux qui l'emploient ; c'est donc une raison plus que suffisante pour le proscrire dans l'usage intérieur ; car il est évident que ces effets seroient funestes. Mais comme dans la cure des Scrophules on a souvent à lutter contre des résultats de plusieurs

causes réunies , que ce moyen seroit incapable de détruire , j'ai composé le savon antimonial solaire ou aurifique dont on a vu la préparation.

Ce remède qui réunit à la fois le soufre dissout & combiné avec l'huile , à la faveur desquels les particules régulines & aurifiques sont facilement portées dans la masse du sang , jouit des avantages attachés aux propriétés de ces substances ; ainsi on ne doit pas être étonné si , avec le laps du temps , il détruit aussi radicalement le principe de ces maux.

Dans le grand nombre de malades qui venoient chez moi à mes audiences publiques , j'ai eu occasion d'en voir beaucoup qui avoient des gales anciennes , que le temps avoit défigurées. Cependant comme la gale avoit été la cause première de ces éruptions , j'employois souvent le soufre mêlé avec des graisses , pour le dehors ; & intérieurement , mêlé avec des huiles ou autres substances grasses , telles que blanc de baleine , beurre de cacao , &c. A l'aide des boissons amères & des purgatifs ré-

pétés , les malades guériffoient , pour la plus grande partie. Dans la multitude de ces malades , après la disparution des symptômes galeux , quelques - uns confervoient encore des démangeaifons intolérables à la peau , fans éruption ; d'autres avoient des douleurs dans les membres , & quelques autres enfin avoient des douleurs d'entrailles , fans évacuation plus abondante que de coutume ; quelquefois des toux fèches fans expectoration , bon appétit , prefque jufqu'à la voracité. Les bains , le petit-lait , les fucs d'herbes amères , & les boiffons de même nature , échouoient prefque toujours contre des maux auffi opiniâtres. La nature feule les affranchiffoit fouvent de ces incommodités habituelles , par des éruptions dartreufes , lesquelles fe manifeftoient le plus fouvent à la nuque , derrière les oreilles , aux aiffelles , aux plis des bras , & aux jarrets.

Il n'étoit pas poffible de méconnoître la métamorphofe de la gale en dartre. Le foulagement que les malades éprouvoient étoit une preuve

certaine de la translation de l'humeur intérieure, que les forces de la vie avoient expulsée au dehors, non sous sa forme primitive, mais avec le caractère vraiment dartreux qu'elle avoit nouvellement acquis. Cependant, ne pouvant révoquer en doute que le soufre ne fût un excellent remède contre la gale, & tous les maux qui en dérivent, je n'hésitai pas à leur faire prendre le savon antimonial solaire. Ce remède a presque toujours rempli mon attente, favorisé par de légères boissons amères, & aidé des bains ou simples, ou avec des plantes émollientes & minéralisées avec notre eau minérale artificielle, Tom. I, pag. 216, ou le savon hépatico-sulphureux, dont il sera parlé dans la seconde dissertation, suivant le cas. Mais comme la plupart de ces malades étoient adultes, & que ces maux les incommodoient beaucoup dans leurs travaux, plusieurs d'entr'eux ayant appliqué quelques topiques pour tarir l'humeur qui s'en écouloit; j'ai souvent vu arriver, par ce desséchement, l'engorgement dans les glandes du

cou & autres parties du corps ,
comme il a déjà été dit.

Quoique ce remède ait été souvent salutaire dans les maladies dont on vient de parler , il n'a pas eu moins d'efficacité dans beaucoup d'autres circonstances. Comme quelques exemples , je crois , fussent pour donner une idée des maux que ce remède peut guérir , sans qu'ils aient été précédés par les symptômes déjà décrits , j'ai choisi , entre plusieurs malades , trois sujets différens , qui font l'objet des observations qui terminent cet Ouvrage.

PREMIÈRE OBSERVATION.

*Gonflement aux vertèbres lombaires ;
avec paralysie de toute l'extrémité
inférieure.*

Un jeune - homme , âgé d'environ seize ans , avoit depuis la plus tendre enfance , non-seulement toute la colonne dorsale tellement courbée en dehors , qu'elle formoit une bosse considérable & très-faillante , mais encore les côtes & le sternum si dé-

formés, qu'ils faisoient ensemble ; sur le devant de la poitrine, une autre bosse non moins volumineuse.

Il est le seul de sa famille qui soit contrefait, tant du côté paternel, que du côté maternel ; d'où il est facile d'inférer que le rachitis survenu au malade, qui fait le sujet de cette observation, est accidentel, d'autant que les os des bras & des jambes, sans la moindre courbure, sont longs & beaucoup plus grands qu'ils ne devroient l'être, relativement à sa stature ; en effet, ses parens m'ont dit que l'enfant étoit tombé lorsqu'il étoit encore en nourrice ; qu'il avoit toujours été d'une santé si délicate, qu'ils craignoient ne pouvoir jamais l'élever.

Parvenu à l'âge de quinze ans & demi, ce jeune-homme commença à sentir quelques douleurs dans les vertèbres lombaires. Les cuisses & les jambes peu à peu s'affoiblirent ; il marchoit avec peine, tomboit souvent. Insensiblement le mouvement des jambes & des cuisses se ralentit, & bientôt il lui fut impossible de les mouvoir & de se soutenir

A cette époque , les pieds & les jambes enflèrent ; il se forma des ulcères près les malléoles ; la fièvre lente s'établit ; l'appétit se déprava ; le dévoiement survint ; le sommeil se perdit ; l'urine couloit involontairement , & les déjections se faisoient sans que le malade s'en aperçût.

Ce jeune - homme étoit dans cet état , lorsqu'on l'amena chez moi. Après avoir examiné tout ce dont je viens de rendre compte , je remarquai une insensibilité absolue dans les cuisses, les jambes & les pieds : elle étoit telle , qu'en pinçant très-fort & même piquant la peau , on n'excitoit aucunes douleurs. Ce que j'observai de plus singulier , étoit une contraction convulsive ou tétanos dans tous les muscles des cuisses, des jambes & des pieds , & un si grand froid , qu'on pouvoit à peine réchauffer ces parties.

En considérant tous ces symptômes , je ne doutai point que les nerfs qui partent de la moëlle épinière , ne fussent violemment comprimés par le gonflement des vertèbres ,

158 DES SCROPHULES;

dont le volume étoit fenfiblement doublé de celui de l'état naturel.

Le pronostic que l'on pouvoit tirer de cette maladie en pareille circonf-
rance , ne pouvoit être que fâcheux ;
cependant instruit par l'expérience ,
je présumai qu'en employant les
moyens propres à diminuer le gon-
flement des os , je diminuerois en
même - temps la compression qu'ils
faisoient sur les nerfs ; & que si j'é-
tois assez heureux pour y parvenir ,
comme je l'espérois , je verrois bien-
tôt les accidens disparoître.

Je pensai que cette guérison , qui
devoit être longue , avoit besoin
d'abord , de beaucoup de ménage-
mens , sur-tout dans l'état déplorable
où étoit ce jeune - homme ; c'est
pourquoi j'insistai pendant long-temps
sur l'usage d'une seule pilule résolu-
tive , & quatre onces de suc pres-
crit , (Tom. I , pag. 209) , remède
que j'ai gradué suivant les circonf-
tances , & de la manière décrite dans
la cure.

Enfin , après avoir employé les
pilules résolatives , les laxatives ,
les toniques & les boissons conve-

nables ; avoir mis en usage les bains minéralisés avec l'eau minérale artificielle , & avoir mis le jeune-homme dans le marc de raisin , les jambes désenflèrent , les ulcères se cicatrisèrent , la douleur lombaire diminua , ainsi que le gonflement des vertèbres ; la chaleur & le sentiment , jusqu'alors perdus , se rétablirent , la fièvre lente cessa , & tous les symptômes ci-devant énoncés se dissipèrent insensiblement ; de sorte qu'après quinze mois de traitement , ce jeune-homme a pu se soutenir & marcher seul. Quatre à cinq mois après sa guérison , ce jeune-homme est venu à pied de chez lui pour me voir , & depuis ce temps il n'a cessé de courir par-tout où il a voulu.

J'avouerai bien sincèrement , que lorsqu'on m'apporta ce jeune-homme , je fus d'abord tenté de ne m'en point charger ; cependant comme j'avois appris , par l'expérience journalière , que le remède anti-scrophuleux opérait de bons effets sur le gonflement des os , je n'hésitai pas à le lui administrer , quoiqu'il n'eût jamais eu aucun indice de Scrophules. J'étois

d'ailleurs persuadé que ce remède , bien loin de lui être funeste , ne pourroit jamais que lui être salutaire , d'autant plus que , sans ces secours particuliers , il eût enfin succombé.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Ankilose au genou.

UNE demoiselle âgée d'environ huit ans , fut amenée de la Province à Paris , au mois de Mars 1779 , pour consulter sur la maladie dont voici l'exposé.

Elle avoit une ankilose au genou droit ; les condyles du fémur , & l'épiphise du tibia , étoient tellement gonflés , que tout le genou avoit au moins deux fois le volume du genou sain. Toute l'articulation étoit environnée de plusieurs grands ulcères , qui fournissoient une quantité considérable de pus ; toute la capsule articulaire étoit remplie de fluide , très - facile à distinguer au toucher ; ce qui formoit çà & là des tumeurs plus ou moins grosses , les-

quelles étoient plus remarquables de chaque côté du tendon de la rotule. Le fémur étoit gonflé jusque dans sa partie moyenne ; la cuisse & la jambe , outre le gonflement de leurs os , étoient infiltrées , & les parties charnues qui les recouvrent , étoient tellement imbibées , qu'il sembloit , en les touchant , qu'elles fussent des fongosités semblables à celles qu'on observe lorsque les os sont malades.

La jambe étoit toujours pliée ; on ne pouvoit à peine la mouvoir un peu , sans lui causer de vives douleurs ; les glandes inguinales , de ce même côté , étoient gonflées sans être douloureuses , & toutes les graisses qui entourent les vaisseaux cruraux étoient endurcies , & représentoient une espèce de cordon de la grosseur du doigt.

Cette maladie n'étoit pas parvenue à ce terme , sans avoir passé auparavant par toutes les nuances & par tous les degrés exposés dans la première Partie , tels que fièvre plus ou moins forte , & relative aux différens dépôts qui s'étoient formés. Cette fièvre , dégénérée en fièvre

lente , étoit accompagnée de dévoïement , de gonflement de tout le ventre , de toux sèche habituelle , de dépravation d'appétit , de privation de sommeil : cette jeune enfant étoit presqu'enfin tombée dans le marasme.

Il y avoit déjà dix mois que cette maladie avoit commencé sans avoir pu , après beaucoup de perquisition , en découvrir la cause. Cependant les avis des personnes consultées se réunirent à l'amputation de la cuisse , considérant cette maladie comme scrophuleuse , quoiqu'il n'y eût jamais eu chez elle aucuns signes précurseurs qui l'eût annoncée , & que ses père & mère , & trois autres sœurs , ses aînées , n'eussent jamais eu le moindre indice de ce mal.

Lorsque j'eus bien examiné cette jeune personne , je dis à Monsieur son père , qui me l'avoit amenée , que je n'étois pas du tout de l'avis de l'amputation : 1°. parce que l'enfant étant dans un si grand dépérissement , avec fièvre lente habituelle , dévoïement , &c. , il y avoit à craindre qu'elle ne pérît bientôt après l'opération ; 2°. qu'en suppo-

fant qu'elle échappât à ce péril presque certain, on ne pourroit jamais espérer de la guérir, qu'en corrigeant la masse de ses humeurs infectées par un reflux continuuel de matière purulente, & par un vice primordial que MM. les Consultants avoient reconnu pour être la cause efficiente de cette maladie; 3^o. que ce mal étant parvenu à son comble, laissoit très-peu d'espoir dans le succès des remèdes que j'avois coutume d'employer utilement en pareil cas; mais que dans l'état déplorable où étoit cet enfant, j'étois bien certain de ne pas accélérer sa perte, par l'usage continué de remèdes doux, & dont l'effet seroit insensible; que si, après trois ou quatre mois de leur usage, le dévoiement, la toux & la fièvre lente cessoient, & que l'enfant reprît un peu de force, on seroit à temps de faire au genou, s'il demeurait toujours dans le même état, ce que les circonstances alors exigeroient.

Entre une opération périlleuse; & un soulagement même incertain, le père de la jeune demoiselle prit

le dernier parti : il consentit à faire suivre les remèdes dont il se munit en partant ; & à leur faveur , le dévoiement & la toux diminuèrent peu à peu ; l'appétit & le sommeil se rétablirent ; le ventre , qui étoit tuméfié , s'applanit , & la fièvre diminua insensiblement. Cependant toutes les fois qu'il se faisoit de nouveaux dépôts par la fonte des chairs fongueuses nées sur les os gonflés , la fièvre , annoncée par de nouveaux frissons , reparoissoit chaque fois , & se dissipoit enfin lorsque le pus s'étoit fait jour.

Si j'étois obligé de rapporter ici toutes les circonstances d'une correspondance très-exactement suivie , que M. son père eut avec moi pendant tout le cours de la maladie , elle me mèneroit trop loin. Je ne suivrai donc pas cette maladie dans tous ses détails. Il suffit de dire que tous les symptômes ci-devant rapportés , s'étoient dissipés par l'usage des remèdes que l'enfant avoit pris avec beaucoup d'exactitude pendant près d'un an , lorsqu'elle fut atteinte d'une fièvre épidémique qui régnoit

dans la Province, ce qui interrompit pendant six mois, tous les remèdes qui l'avoient, pour ainsi dire, rappelée à la vie.

Cette fièvre n'avoit malheureusement duré que trop long-temps pour avoir replongé la jeune malade dans un état presque aussi fâcheux que celui où elle étoit quand elle vint à Paris. Cependant, comme j'étois assuré par le bon effet des remèdes dont elle avoit éprouvé tout le succès, qu'en les reprenant, ils pourroient la remettre dans le même état où elle étoit avant de les quitter, j'écrivis à M. son père de recommencer le même traitement, & de suivre très-soigneusement la méthode curative indiquée dans la seconde Partie, & le succès a rempli mes espérances.

Au mois de Septembre dernier on m'amena cette enfant, que je trouvai on ne peut pas mieux rétablie, ayant de l'embonpoint, belle carnation, bon appétit, bon sommeil, de la gaieté, & toutes les fonctions de la nature dans le meilleur ordre possible. Quant au gonflement des os de la jambe & à celui de la

cuiffe , je les trouvai réduits presque à leur volume naturel , & les épyphises articulaires encore assez gonflées , pour empêcher l'extension totale de la jambe , qui peut d'autant moins s'allonger , que les cicatrices des ulcères , longs de cinq à six pouces , en embrassent les tendons fléchisseurs. Il y avoit encore sur le genou trois petits ulcères plats , d'où suintoit en petite quantité , un pus blanc & de bonne qualité ; outre cela , il y avoit aussi un autre petit ulcère près le tendon de la rotule , qui fournissoit une humeur ichoreuse.

Cependant depuis que le gonflement des os est diminué , l'angle interne , qui , lorsque la jeune personne arriva à Paris , étoit d'environ soixante degrés , est actuellement de cent - treize. Les mouvemens que l'enfant peut exécuter elle-même ne sont point douloureux , & sont assez doux , pour espérer qu'à la faveur des bains de vapeurs , & à l'aide d'un cric , qui , sans rien forcer , maintient toujours la jambe dans le même degré d'extension , on pourra

parvenir , avec le temps , à l'allonger assez pour la faire marcher avec le secours d'un talon de bois.

TROISIEME OBSERVATION.

Sur deux tumeurs considérables , suites de Rougeole.

Entre toutes les fièvres éruptives , celle qui accompagne la rougeole est , sans doute , d'une espèce particulière , dont la nature & les caractères ont des différences sensibles qui la distinguent. Quoiqu'elle se manifeste par des taches rouges à la peau , lesquelles peu à peu s'élargissent , & en fort peu de jours couvrent tout le corps , elle n'affecte pas moins les fosses nazales , le gosier & la trachée artère ; c'est enfin une maladie d'un génie particulier qui s'attache singulièrement au genre membraneux.

Cette vérité est constante & prouvée par l'ouverture des cadavres morts de la rougeole ; car on trouve , en les ouvrant , la surface des viscères , tant de la poitrine que du

bas-ventre , tellement altérés , que les surfaces qui se touchent , ont contracté des adhérences entr'elles , tandis que les autres sont enduites d'une espèce de matière purulente , & qu'il y a très-souvent de l'eau épanchée dans ces deux cavités. ,

Lorsque la rougeole n'a pas parcouru tous ses temps , qu'elle n'a pas eu ses crises ordinaires , & que l'humeur morbifique , sans perdre son caractère , loin de se jeter sur les viscères , est demeurée confondue dans la masse du sang ; elle se dépose quelquefois sur les enveloppes des glandes , d'autres fois sur les membranes intermusculaires ; tantôt sur les aponévroses , & tantôt enfin sur le périoste : c'est ce qui fait le sujet de l'observation suivante.

Un jeune enfant , âgé de douze ans , né de parens sains , bien conformé , d'une forte constitution , eut à l'âge de huit ans une rougeole dont l'éruption interrompue devint la source de fièvres tierces , quartes , lesquelles enfin dégénérèrent en fièvres lentes & habituelles. Malgré l'usage des remèdes qu'exigeoient les circonstances ,

circonstances , le foie se gonfla , la rate doubla au moins son volume , le mésentère s'engorgea , & tout le ventre se tuméfia considérablement.

Pendant que tous ces ravages se passaient dans les viscères du bas-ventre , les phalanges des doigts de l'une & de l'autre main se gonflèrent , la peau rougit , & il s'y fit des crevasses. Tantôt elles fournissoient beaucoup d'humidité , avec diminution du gonflement des phalanges , & tantôt il s'y formoit des gales. A peine étoient-elles desséchées , que le gonflement des phalanges renaissoit.

Ces maux reparoissoient avec plus de violence au printemps & à l'automne. Lorsque l'enfant fut attaqué , il y a environ deux ans & demi , de douleurs pungitives aux cartilages qui unissent les vraies côtes au sternum du côté droit , cette douleur occupoit un espace d'environ quatre travers de doigts ; la fièvre habituelle qu'avoit l'enfant devint considérable ; dans ce même temps il survint à tout le dos , du même côté , une autre douleur beaucoup

plus étendue. Tout ce côté étoit devenu d'une si grande sensibilité , que l'enfant ne pouvoit se mouvoir qu'avec beaucoup de souffrance. Ces douleurs peu à peu s'appaisèrent ; mais il succéda aux endroits les plus douloureux un gonflement , & peu après une tumeur , qui se manifesta d'abord à l'endroit des cartilages où la première douleur s'étoit fait sentir. Peu de temps après on apperçut un gonflement dans tous les muscles qui recouvrent l'omoplatte & les côtes , tant vraies que fausses.

La tumeur placée sur les cartilages , croissoit insensiblement , s'arrondissoit , & avoit déjà acquis le volume de la moitié d'une grosse orange , sans qu'on eût pu encore découvrir de fluctuation ; car elle étoit toujours très-dure , enflammée , & très-douloureuse.

A la douleur que le malade avoit ressentie au dos , avoit succédé le gonflement dans les muscles ; peu à peu il s'accrut , & il s'y forma une tumeur pâteuse , longue d'environ neuf à dix pouces , & au moins de six de large.

Cet enfant étoit dans l'état que l'on vient d'exposer , quand on l'amena chez moi au mois de Décembre 1780. Je le trouvai d'une maigreur excessive ; tout le ventre étoit gonflé , tendu & douloureux , suite nécessaire de l'engorgement des viscères obstrués & endurcis. Ces accidens étoient accompagnés de fièvre lente , de dépravation d'appétit , & de dévoiement.

Comme de tous les remèdes dont on s'étoit servi , aucun n'avoit eu assez d'efficacité pour arrêter les progrès du mal , qui , au contraire , s'étoit beaucoup accru pendant leur usage , je ne crus pouvoir mieux remplir mes intentions , qu'en lui administrant mon nouveau remède anti-scrophuleux , suivant la manière décrite dans la seconde Partie.

L'enfant avoit à peine pris pendant deux mois de ce remède , que la nature , mise en liberté , fit prendre à la maladie une face nouvelle ; tous les symptômes ci-devant énoncés diminuèrent peu à peu ; la dureté de la tumeur qui étoit aux cartilages s'amollit ; & le pus , recueilli sous

la peau qui s'ouvrit , sortit de lui-même.

Peu de temps après la douleur du dos devint considérable & d'un très-grand volume ; l'humeur qu'elle renfermoit paroissoit , au toucher , semblable à de la pâte qui , à la faveur de l'emplâtre fondant & résolutif , (Tom. I , pag. 220) acquit assez de fluidité pour lui donner issue , par le moyen d'un très-petit morceau de pierre à cautère, ainsi qu'il est indiqué dans la seconde Partie. Je me gardai bien de faire scarifier l'escharre ; je laissai le soin à la nature de le détacher. La matière peu à peu s'écoula , & avec assez de lenteur , pour ne point exciter d'inflammation dans l'intérieur de la tumeur , comme cela seroit certainement arrivé , si elle se fût vidée promptement. La petite ouverture pratiquée dans sa partie la plus basse , a été conservée avec assez de soin , pour donner le temps aux parties qui renfermoient le pus , de se rapprocher , de sorte que ses parois intérieures se sont recolées & ont tellement adhéré les unes aux autres , qu'il ne reste de cette tumeur

énorme , qu'une très-petite cicatrice. Enfin , les remèdes intérieurs continués avec persévérance pendant quinze mois , ont agi avec une telle efficacité , que tous les symptômes se sont évacués , & que l'enfant , dont la croissance avoit été retardée , se développe visiblement , & acquiert chaque jour de la force & de l'embonpoint.

VUES GÉNÉRALES

Sur l'usage de ce Remède , à l'égard des adultes & des personnes plus avancées en âge.

ON a vu jusqu'ici que non-seulement notre remède détruit le germe des Scrophules , mais qu'il convient encore dans d'autres maladies qui , sans être de même nature , ont avec elles , quant aux effets , de si grands rapports , qu'elles cèdent souvent au remède dont l'efficacité est reconnue contre les écrouelles.

Mais quoique ce remède agisse avec tant d'efficacité dans les premiers âges de la vie , on ne doit pas pour cela conclure qu'il aura

d'aussi bons effets chez les adultes ;
& sur-tout sur les personnes d'un
âge plus avancé.

On a dû observer aussi que , dans
l'enfance , l'acide est prédominant ,
& que c'est pour cette raison que
je défends l'usage de tous les aigres ,
pendant que les enfans prennent les
remèdes propres à détruire leurs
maux. Il n'en est pas de même de
l'action qu'on doit en attendre dans
l'âge adulte & même au-delà ; car
alors la nature des humeurs est bien
changée.

Comme la tendance à l'acidité ,
ou même l'excès d'acide , déjà dé-
veloppé chez les enfans , occa-
sionne la plus grande partie des
maux déjà décrits , (Tom. I) , le
défaut d'acidité dans les adultes , &
dans ceux qui ont passé cet âge ,
devient la source de beaucoup de
maladies qui se terminent , pour
l'ordinaire , par des engorgemens &
des obstructions , principalement dans
les viscères.

Mais dans ces temps la nature n'a
pas la même énergie que dans l'en-
fance. Les solides & les fluides ont

des différences bien sensibles dans les différens temps de la vie. Dans l'enfance, quelle multitude immense de canaux que le temps oblitère ! quelle souplesse, quelle élasticité, quelle force, & par conséquent, quelle ressource la nature ne trouve-t-elle pas dans son propre fonds, pour se soustraire & se libérer de maux infinis ! les fluides sont en rapport du diamètre des canaux qu'ils parcourent. Tout est justement équilibré ; la santé en est l'effet. Mais elle est bientôt dérangée, sitôt que, par quelques causes que ce soit, les fluides acquièrent plus de consistance, & bientôt à leur tour, les canaux surchargés ne peuvent plus faire avancer les liquides qu'ils renferment : c'est l'effet de la surabondance de l'acide qui condense les humeurs. Cet effet insensiblement se détruit par l'usage du remède dont toutes les parties constitutives sont mises en liberté par les combinaisons qui se forment ; d'où résulte la santé.

Mais pour la rétablir dans ceux qui sont plus ou moins avancés en

âge , il faut donner aux remèdes un nouveau moyen d'agir ; car dans ces temps de la vie , l'épaississement dans les humeurs est singulièrement remarquable. La salive devient glaireuse , les sueurs sont gluantes , les urines , souvent chargées de matières sédimenteuses , charient en même-temps des glaires ; ces humeurs sont quelquefois si visqueuses & si collantes , que , rendues par le vomissement spontané , elles ressemblent à du blanc d'œuf. D'autres fois elles se manifestent encore bien clairement dans les déjections , par des flocons ou paquets glaireux , gélatineux , semblables à de la glue.

De-là il est facile de concevoir , par la disposition naturelle de ces humeurs , combien elles ont de tendance à s'arrêter par leur défaut de fluidité , & par l'inaction & le ralentissement des forces de la vie.

Il n'est donc pas étonnant de voir s'avancer à grands pas cette cohorte de maux innombrables dont la vieillesse est assaillie par des engorgemens , des obstructions dans les viscères , par des éruptions écailleuses

& crustacées à la peau, des ulcères, l'œdème, &c. caractères qui indiquent la disposition à la putréfaction des humeurs, désignée par l'odeur fétide que ces corps répandent beaucoup plus sensiblement en maladie.

On peut donc quelquefois tirer des inductions de l'odeur que certains corps sains ou malades exhalent dans les différens âges qu'ils parcourent. Dans les premiers temps de la vie, elle est acide, ou tendant à l'acidité. Dans la vieillesse, au contraire, elle a une grande propension à l'alkalescence & à la putréfaction. De-là il est évident que notre remède, si salutaire dans les premiers âges de la vie, lequel a la propriété d'émouffer & d'absorber, par des combinaisons simples, les acides prédominans dans les humeurs, ne peut opérer, & n'opère pas, en effet, de la même manière sur la masse des humeurs disposées à l'alkalescence & à la pourriture.

C'est dans ces circonstances que les acides, qui sont des anti-putrides, s'opposent efficacement aux progrès des maux que ces humeurs

dégénérées ont coutume de produire.

C'est donc d'après ces vérités , généralement reconnues , que j'ai quelquefois associé à l'usage de mon remède de légers acides pris dans la classe des végétaux , comme plantes acides & fruits aigres , pour obtenir des effets semblables à ceux que la nature opère dans les enfans , chez lesquels les humeurs acéssantes donnent aux parties constitutives du remède toute l'action dont il a besoin pour résoudre la lymphe épaissie.

C'est donc sur ce principe constant , confirmé par l'expérience , que je me suis quelquefois déterminé à donner des acides conjointement avec les pilules des trois classes , principalement aux personnes avancées en âge , affligées d'engorgemens & d'obstructions dans les viscères , de gonflemens dans les glandes inguinales , & dans celles des jarrets.

Je ne me suis pas toujours borné à ces remèdes intérieurs. Je leur ai souvent aussi associé l'usage du bain , auquel on ajoutoit tantôt sept à huit onces de vinaigre , d'autres fois une décoction de plantes aigres , &

enfin dans d'autres circonstances du vinaigre , dans lequel on avoit fait infuser des plantes aromatiques.

Je crois devoir faire observer que je n'ai guère mis ces derniers moyens en usage que pendant les grandes chaleurs de l'été : c'est dans cette saison brûlante , que les humeurs déjà disposées à la putréfaction , s'exhalent , & bientôt donneroient la mort , si elles n'étoient retenues dans leur expansion par les moyens dont nous venons de parler.

Je ne doute pas néanmoins que l'on ne puisse aussi s'en servir pendant les autres saisons de l'année ; c'est ce que je ne puis absolument décider , ayant toujours circonscrit ces remèdes aux pauvres artisans malades , qui venoient chez moi tous les après-midi de chaque Dimanche.

F I N.

DISSERTATIONS MÉDICO-CHIMIQUES,

*D O N T l'une contient le procédé pour
dissoudre le plomb , dans le corps
vivant , par le moyen du mercure
coulant & animé ;*

*L'autre , intéressante pour tous les
ordres des Citoyens , expose les
dangers presque inévitables des Eta-
mages , ainsi que les Remèdes efficaces
pour guérir les maladies qui en résul-
tent , & celles qui procèdent des au-
tres substances métalliques.*

DISSELTATION

ON THE

THEORY OF THE
RELATIONS OF THE
MIND TO THE
BODY

BY
J. H. WATSON
OF THE
UNIVERSITY OF
EDINBURGH



P R E M I È R E

DISSERTATION,

*Contenant le procédé pour dissoudre le
Plomb , dans le corps vivant , par
le moyen du mercure coulant &
animé.*

A PRÈS avoir donné la préparation de mes remèdes anti-scrophuleux , j'ai crû faire au Public un présent de quelqu'utilité , en communiquant le procédé de la dissolution du plomb , dans le corps humain , par l'effet du mercure coulant , dont l'épreuve fut faite , il y a trente ans , sur M. de Poinfable , Gouverneur de la Martinique.

Il s'agissoit de faire dissoudre dans

la vessie , une partie de sonde de plomb qui y étoit tombée après avoir été rompue dans le canal de l'urètre. Cet accident est fort rare ; mais il est moins rare de voir rester dans le corps des balles de plomb , engagées dans des parties charnues , & même enclavées dans des os. Il est donc quelquefois avantageux de pouvoir en délivrer les blessés , sans opération , en dissolvant la balle dans le siège qu'elle occupe , lorsque les circonstances ne permettent pas d'en faire l'extraction.

Je vais rendre compte de l'événement qui donna lieu à la découverte du moyen propre à dissoudre le plomb par le mercure ; moyen dont j'ai heureusement fait l'application dans une autre circonstance , comme il sera facile d'en juger par l'observation qui terminera cette Dissertation.

Cette découverte fut annoncée à

toute l'Europe par les papiers publics ; mais une petite faction , intéressée à la combattre , chercha à répandre des nuages sur le fait principal , sur lequel il est facile aujourd'hui de fixer son jugement.

M. de Poinfable , Gouverneur de la Martinique , ayant eu une rétention d'urine causée par une inflammation au col de la vessie , & éprouvé , sans succès , les différens remèdes que lui administroient les Chirurgiens de la Colonie , se livra à un passager Anglois , soi-disant Chirurgien , qui lui fit des injections dont on a ignoré la composition , mais dont le résultat fut que l'inflammation se termina par un abcès qui perça vers le col de la vessie , & d'où le pus sortit en abondance par l'urètre. L'ulcère ayant duré assez long-temps , guérit enfin ; mais le col de la vessie & le canal de l'urètre , déjà rétrécis , & par la maladie

& par les injections , le furent encore davantage par la cicatrice , & ne laissèrent plus fortir l'urine que par un jet très - fin. Pour peu qu'il survînt de gonflement ou d'inflammation aux parties affectées , le passage devenoit encore plus étroit , & alors le malade étoit obligé de le dilater par l'usage d'une sonde de plomb , que son Chirurgien lui conseilla de frotter de vif argent , pour la rendre plus coulante & fondre les duretés que formoit la cicatrice.

M. de Poinfable qui ignoroit ; comme son Chirurgien insulaire , que le mercure rend cassant tous les autres métaux , ne tarda pas à éprouver les effets funestes de cet imprudent avis ; car le 6 Mars 1749 , la sonde de plomb se cassa dans l'urètre , de manière qu'il n'en retira que les deux tiers , & que la partie restante coula dans la vessie.

M. de Poinfable ayant peu de confiance aux secours que lui offroient les Chirurgiens du pays , partit , huit jours après , pour venir en chercher en France , & consulta par écrit , en Angleterre & ailleurs , les plus grands Médecins & Chirurgiens avant d'arriver à Paris. Tous les avis se réunissoient à lui faire subir l'opération de la taille , pour extraire le morceau de sonde , ne voyant pas d'autre moyen de l'en délivrer.

M. Le Dran , mon beau-père , que l'on compte parmi les premiers restaurateurs de la Chirurgie , fut consulté avec plusieurs autres Chirurgiens des plus célèbres de Paris. Il me raconta historiquement l'accident arrivé à M. de Poinfable , & me demanda mon sentiment. Je lui dis que je croyois la solution de ce morceau de sonde très-possible , & que je ne doutois pas qu'on ne pût

en délivrer le malade sans opération. Ma réponse sur cette possibilité lui parut d'autant moins étrange , que depuis long - temps je m'occupois à la recherche des moyens de purifier le mercure : recherche dont j'ai déjà rendu compte en publiant, en 1776 , ma nouvelle Méthode de traiter les maladies vénériennes par la fumigation.

En effet , après avoir rassemblé les observations que j'avois faites , en travaillant à la purification du mercure , nous commençâmes par en faire des expériences dans des vases où je fis dissoudre le plomb au degré de la chaleur naturelle , & , d'après le compte qui en fut rendu à MM. de Vernage , Casteras & Astruc , que M. de Poinfable avoit consultés avec nous , il fut résolu de faire des épreuves sur des animaux vivans. Elles furent faites d'abord sur deux ânesses successivement,

dans la vessie desquelles je fis dissoudre un lingot de plomb que j'y avois introduit , & ensuite répétées deux fois , à huit jours d'intervalle , sur un crocheteur qui consentit à s'y prêter.

A la vue de ce succès , M. de Poinfable , encouragé par les Médecins qui en avoient été témoins avec lui , se livra , sans hésiter , à un traitement , dans le fond très-simple , qui devoit , selon toutes les probabilités , le délivrer du morceau de sonde , dont le séjour dans la vessie l'incommodoit habituellement , & le tenoit dans une douloureuse perplexité , par les images de danger que son imagination lui présentoit sans cesse. Nous ne nous proposons pas d'autre but dans cette cure , qui ne pouvoit pas s'étendre à la maladie de l'uretère & du col de la vessie ; & , comme ces parties étoient même assez affectées pour craindre

de les irriter & d'y exciter une nouvelle inflammation , nous évitâmes de nous servir de la sonde d'argent pour faire entrer le mercure dans la vessie , & nous l'y fîmes couler par son propre poids , en l'introduisant dans le commencement de l'urètre , à l'aide d'un petit entonnoir.

Nous employâmes huit nuits à cette opération , qui pouvoit être beaucoup plus accélérée , comme on en verra la preuve dans la suite de ce récit. La quatrième nuit nous eûmes lieu de croire que la sonde étoit dissoute. M. de Poinfable , urinant sur le côté dans son lit , sentit au col de la vessie quelque chose qui y étoit arrêté & qui le piquoit ; il nous fit éveiller. Nous jugeâmes que la sonde , dont la dissolution devoit naturellement se faire par toutes ses surfaces , devoit être réduite en forme d'aiguille plus ou

moins grosse , & que c'étoit sans doute cette portion de plomb , devenue aiguë par ses extrémités , qui s'étoit arrêtée à l'orifice de la vessie & dans son col. Nous pensâmes , en conséquence , qu'un peu de mercure coulé dans l'urètre reporteroit cette aiguille dans la partie large de la vessie ; nous en introduisîmes une petite quantité , & sur le champ la douleur cessa , comme nous l'avions prévu. Nous ne laissâmes pas cependant d'en introduire encore pendant quatre autres nuits , pour nous assurer de l'entière dissolution ; mais nous nous apperçûmes bientôt qu'on ne trouvoit plus de plomb dans le mercure qui étoit sorti de la vessie , à la différence des jours précédens , qu'on l'y distinguoit sensiblement. Le plomb , dissout & rendu coulant comme le mercure , en fut ensuite séparé & remis en masse.

M. de Poinfable se trouva donc dé-

livré du fragment de sonde, dont il ne sentit plus le balottement, malgré deux rhumes affreux qu'il eut pendant deux mois qu'il passa encore à Paris, & qui, par les secousses violentes de la toux, auroient dû le lui faire sentir plus que jamais. Pendant ces deux mois, il eut plusieurs fois, en urinant, ces ardeurs auxquelles il étoit sujet; & lorsque le retrécissement augmentoit, il se mettoit souvent une sonde de plomb. Si le fragment de la sonde rompue eût encore existé dans la vessie, la sonde, dont il faisoit alors usage, l'auroit frappé, comme dans l'usage ordinaire, les sondes frappent une pierre qui est dans la vessie; mais ni M. de Poinfable, ni M. Le Dran, qui le fondoit, ne sentirent jamais rien.

Cependant les rhumes fréquens que M. de Poinfable essuyoit en France, le firent penser à repasser
en

en Amérique , dont la température lui étoit devenue comme natale. Il partit au mois de Septembre 1749 ; & arrivé à la Martinique , il publia le procédé par lequel il avoit été délivré fans opération , sur-tout il releva , & peut-être trop durement , l'ignorance des Chirurgiens du pays , qui l'avoient exposé à cet accident en frottant la sonde de mercure. Le 9 Mai 1750 , il écrivit à M. Le Dran , qu'il auroit des reproches à se faire s'il ne lui donnoit des nouvelles de son arrivée en cette île en bien meilleure santé qu'il n'auroit dû l'espérer ; qu'elle s'étoit considérablement raffermie dans les quinze premiers jours qu'il avoit été à terre ; il ajoutoit que peu de temps après il avoit ressenti les mêmes accidens qui l'avoient déterminé la première fois à se servir de la sonde de plomb , mais que deux saignées les avoient apaisés. Je rappelle ce

fait , parce que ceux qui , bientôt après , firent des efforts pour élever des doutes sur la réalité de la dissolution du fragment de sonde , voulurent rapporter à la présence de ce corps solide dans la vessie , & à l'irritation qu'ils supposoient qu'il y excitoit , les accidens dont le malade se plaignoit.

M. de Poinfable mourut peu de temps après , & son cadavre fut ouvert par le même Chirurgien qui avoit donné lieu à la fracture de la sonde , & qui , ne pouvant pas concevoir la dissolution du plomb par le mercure , voulut , à quelque prix que ce fût , retrouver le fragment de sonde , pour démentir un phénomène qui surpassoit sa conception. On fait assez de quelle manière ces opérations se passent , & combien peu l'homme qui opère est gêné par les regards des assistans ; d'ailleurs je suis informé que M. de Chaillou ,

neveu de M. de Poinfable , & qui a commandé après lui dans ce pays-là , étoit dans la maison , mais qu'il ne passa pas dans la chambre où fut faite l'ouverture , & qu'aucuns parens ni amis n'y assistèrent , ni aucuns de ceux qui y étoient le plus intéressés.

Le Chirurgien ordinaire de M. de Poinfable y fut donc à son aise avec son camarade ; & rien ne les empêcha d'établir par leur relation , que le fragment de la sonde avoit été trouvé entier dans la vessie du défunt. Cette relation fut envoyée en Europe , où elle se répandit. Elle portoit une empreinte d'impéritie grossière & de mauvaise foi , que nous relevâmes légèrement dans les Journaux ; mais notre honneur compromis exigeoit un autre genre de conviction.

Au mois d'Août 1750, MM. Ver-
nage , Astruc , Casteras , Procope-

Couteaux , Poissonnier & Bercher ,
Docteurs - Régens de la Faculté de
Médecine , constatèrent , par un pro-
cès verbal authentique , une nou-
velle épreuve faite sous leurs yeux.
On introduisit , le 20 du mois , dans
la vessie d'une ânesse , un lingot de
plomb , du poids d'un gros , &
aussitôt on y fit passer cinq onces
de mercure coulant. On mit en
même-temps dans un bocal de verre ,
un pareil lingot de plomb de même
poids , sur lequel on ajouta quatre
onces de mercure ; & le bocal ayant
été rempli d'urine , & fermé d'un
parchemin ficelé , fut placé au bain
de sable , à un feu de lampe propre
à donner à peu près la chaleur na-
turelle. Le 21 , le bocal ayant été
ouvert , le plomb fut trouvé dissout
& rendu coulant comme le mercure.
L'ânesse avoit uriné & rendu une
partie du mercure dans une terrine ;
on tua cet animal & on en fit l'ou-

verture ; il ne se trouva pas de plomb dans la vessie , mais un peu de mercure , le reste étant sorti avec l'urine : la vessie étoit saine & en bon état.

M. Le Dran avoit aussi à la séance du 18 Août 1750 , demandé des Commissaires à l'Académie de Chirurgie , & elle nomma Messieurs Puzos , Directeur , Beneaumont & Chauvin , lesquels avec Messieurs Sue , Couttavoz , Andouillé , Gervais , Prévost , & M. Bazuel , Vice-Secrétaire , assistèrent à cette expérience.

Indépendamment de cette épreuve des 20 & 21 Août , faite en présence des Docteurs de la Faculté de Médecine de Paris & des Commissaires du Collège de Saint-Cosme , les Députés de l'Académie de Chirurgie en demandèrent le 31 du même mois encore une autre que l'Académie desira , pour s'assurer si la dissolution

ne pourroit pas être faite dans un temps plus court que celui que l'on avoit donné à la première épreuve. On introduisit dans la vessie d'une ânesse un lingot de plomb de plus de trois pouces , & pesant un gros & cinq grains , qu'un des Commissaires avoit apporté , & on fit couler ensuite quatre onces de mercure. Tout le monde resta assemblé pendant cinq heures , après lesquelles on tua l'animal , & on l'ouvrit avec les attentions requises. Rien n'étoit sorti de la vessie ; on y trouva , avec une petite quantité d'urine , tout le mercure introduit ; & l'ayant examiné scrupuleusement , on n'y put découvrir aucune portion du lingot qui étoit entièrement dissout , amalgamé avec le mercure , & rendu coulant comme lui.

Ces démonstrations authentiques étoient alors nécessaires pour repousser l'atteinte que la petite fac-

tion de ces Chirurgiens Américains , incrédules & ignorans , portoit à notre honneur & à la probité de M. Le Dran , personnellement compromis , comme étant celui au nom duquel toute cette affaire fut discutée.

Ceux qui voudront être informés de tous les détails de la maladie de M. de Poinfable , des raisons qui le déterminèrent à se servir de la sonde de plomb , des accidens qui lui survinrent après son retour à la Martinique , de la maladie dont il mourut ; enfin , du procès-verbal que la fourberie du Chirurgien ignorant avoit fait passer en Europe , pourront voir la lettre de M. Le Dran *sur la dissolution du plomb dans la vessie* , insérée dans le Mercure de France , du mois de Novembre 1750 , dont ce récit est extrait.

Voici une démonstration d'un autre genre , & qui n'est plus fondée ,

comme les premières , sur la foi d'autrui ; j'en mets les moyens entre les mains de tout le monde , afin que chacun puisse faire lui-même l'épreuve du succès du procédé dont je vais rendre compte.

Comme il ne s'agit , dans cette dissertation , que d'exposer tous les moyens que j'ai employés pour parvenir à dissoudre le morceau de plomb demeuré dans la vessie après la fracture de la sonde , je crois devoir rapporter l'ordre que j'ai mis dans les différentes épreuves que j'ai faites.

Personne ne révoque en doute que le mercure a la propriété de rendre les métaux friables ; cependant le Chirurgien qui introduisoit chaque jour la sonde de plomb à M. de Poinfable , ignoroit cette vérité ; c'est pourquoi , dans le dessein de fondre les callosités qui se rencontroient çà & là dans le canal de

l'urètre , il la frotta avec du mercure. Mais quelle fut sa surprise , lorsque , retirant la sonde de plomb , il s'aperçut qu'il en manquoit environ quatre pouces , ainsi qu'on a pu le remarquer dans le récit historique dont M. Le Dran rend compte dans sa lettre !

Les accidens comme les succès , sont également utiles , & servent de règle de conduite au Médecin qui fait les apprécier. Ce malheur me fit naître l'idée que le mercure qui , en petite quantité , avoit brisé la sonde de plomb , pourroit , en plus grande , dissoudre le morceau resté dans la vessie. Je communiquai mon idée à M. Le Dran , qui crut la chose très - possible , & , en conséquence , me chargea du soin de faire les expériences nécessaires pour parvenir à cette fin. Je m'en chargeai d'autant plus volontiers , que faisant des recherches pour purifier le mer-

P R E M I E R E

cure , & garantir les malades des défordres que son impureté a coutume de faire dans la cure des maladies vénériennes , je me trouvois en même - temps à portée de faire des tentatives pour opérer la dissolution de ce morceau de plomb.

Première Expérience.

Je regardai d'abord cette dissolution comme si facile , que je ne doutai pas du succès. Je me persuadai que plus le mercure seroit dans la plus grande pureté , plus il dissolveroit facilement le plomb. Mais je fus bien étonné , lorsqu'ayant mis dans un bocal un morceau de sonde de plomb , du poids d'un gros , dans huit onces de mercure révivifié du cinnabre , & qu'exposé au degré de la chaleur humaine , ce morceau de plomb demeuroid toujours flottant sur le mercure , auquel il adhéroit seulement.

Deuxième Expérience.

Sans m'écarter en aucune manière de mon opinion , je tentai de nouveau la même dissolution avec du mercure revivifié du sublimé corrosif , comme le plus pur ; mais le succès , dans cette épreuve , ne fut pas plus heureux que dans la première.

Troisième Expérience.

Comme j'étois persuadé que le mercure amalgamé avec les demi-métaux , tels que le zing , le régule d'antimoine , le bismuth & le régule d'arsenic , pouvoit recevoir de ces demi-métaux quelque propriété capable d'agir plus efficacement sur le plomb , que le mercure seul n'auroit pu le faire , j'amalgamai ces demi-métaux avec le mercure , & ce ne fut pas sans peine que je surmontai

les obstacles que l'on rencontre ordinairement dans ces amalgames.

Quatrième Expérience.

Il est nécessaire d'examiner le mercure de ces différens amalgames , après l'avoir passé à travers la peau de chamois.

1°. Le mercure qui a été amalgamé avec le zing , n'a nulle action sur le plomb.

2°. Celui qui a été amalgamé avec le régule d'antimoine , n'exerce sur le plomb aucune action sensible.

3°. Le mercure qui a été amalgamé avec le bismuth , fait la queue , & agit sur le plomb d'une manière bien marquée , quoique lentement.

4°. Le régule d'arsenic amalgamé avec le mercure , ne fait point faire à celui-ci la queue , & opère plus puissamment sur le plomb , & bien

plus promptement que le mercure des trois amalgames ci-dessus.

5°. Toutes ces épreuves ont été faites au même degré de chaleur, & avec des quantités égales de mercure & de plomb à dissoudre.

Cinquième Expérience.

Il ne suffisoit pas d'avoir dissout le plomb avec le mercure exprimé des amalgames du bismuth, & de celui du régule d'arsenic; il s'agissoit encore de savoir si, injecté dans la vessie d'un animal vivant, il agiroit de même sur le plomb: c'est pourquoi j'en injectai dans la vessie d'une ânesse cinq onces, & y introduisis, immédiatement après, un cylindre de plomb pesant un gros.

Sixième Expérience.

Le mercure animé par le bismuth, & injecté dans la vessie d'un animal

vivant , laisse dans l'endroit où il a reposé plusieurs heures , des taches noirâtres , semblables à de légers escharres.

Le mercure , animé par l'arsenic , fait des escharres beaucoup plus profonds ; plus il y demeure , plus les taches s'étendent & pénètrent davantage : c'est ce que j'ai remarqué plusieurs fois sur les vessies des animaux vivans.

De tout ceci , il résulte que ces deux substances demi-métalliques , savoir , le bismuth & le régule d'arsenic , unis au mercure , n'ont d'action sur le plomb , qu'en raison de l'arsenic qu'elles contiennent ; par conséquent , le mercure qui a reçu la propriété dissolvante du plomb , ne la tient que de l'arsenic. Ce mercure , ainsi animé , ne peut donc être employé , sans le plus grand danger , à dissoudre le plomb dans quelques parties du corps où il

séjourne , ni par conséquent être introduit extérieurement , de quelque manière que ce soit.

Je n'ai employé dans mes expériences , que le mercure le plus pur , très - persuadé que , déjà chargé de substances métalliques , il ne pouvoit en dissoudre d'autres : semblable à l'eau , qui ne peut dissoudre & tenir en dissolution au-delà d'une certaine quantité de sels.

Septième Expérience.

Comme le mercure , animé par le bismuth ou par le régule d'arsenic , avoit laissé des impressions en forme d'escharres dans la vessie où il avoit séjourné pendant plusieurs heures , je fis de nouveaux amalgames de mercure avec ces substances demi-métalliques ; je distillai ce mercure , & je répétai les expériences ci-dessus ; mais je reconnus

bientôt que ces taches noirâtres ; plus ou moins profondes , étoient l'effet de l'arsenic , ainsi que je l'avois déjà observé.

Huitième Expérience.

Il y avoit déjà près de trois mois que je tentois tous les moyens capables de me conduire à mon but ; & toutes les combinaisons très-multipliées que j'avois faites , ayant été tout-à-fait inutiles , infructueuses , & même dangereuses , j'étois tenté d'abandonner mon projet , lorsque , considérant que les Plombiers se servoient de l'étain pour souder le plomb ; que les Chaudronniers employoient l'un & l'autre dans les étamages , je pensai qu'il y avoit dans l'étain une propriété capable de pénétrer le plomb , de s'y unir , & d'être , pour ainsi dire , le fondant de celui-ci ; je dirigeai donc

mes opérations de manière que le mercure pût devenir l'intermède de la dissolution du plomb, par le moyen de l'étain , & ce devoit être là le terme de mes épreuves.

Mais une circonstance favorable que je ne dois pas omettre , rassemblant mes idées , releva mon courage. Un ouvrier de la manufacture des glaces vint me consulter au sujet d'un tremblement presque universel , effet assez ordinaire à ceux qui manient journellement le mercure chargé de substances métalliques étrangères à sa nature. Je priai cet homme de tâcher de m'obtenir du Directeur de la manufacture , quelques livres de mercure qui eût le plus longtemps servi à l'étamage des glaces ; ce qu'il fit.

Ce mercure passoit à travers la peau de chamois , & , malgré cela , faisoit ce qu'on appelle la queue ; j'en mis une livre dans une retorte

& le distillai. Après l'avoir bien lavé & séché , je l'exposai au feu de lampe dans un bocal dans lequel j'avois mis environ deux gros de plomb. Je mis dans un autre bocal , à côté de celui-ci, pareille quantité de plomb dans une égale quantité de mercure non-distillé , & ces bocalx furent exposés au feu de lampe , comme il a été dit ci-devant.

Douze heures s'étant déjà écoulées , j'examinai le plomb qui étoit dans le bocal avec le mercure distillé ; je trouvai que le mercure avoit attaqué le plomb , mais en avoit à peine dissout la moitié. En comparant ce morceau de plomb avec celui qui étoit dans l'autre bocal , je vis que ce dernier avoit été moins attaqué que l'autre.

C'est d'après cette comparaison , que je fis un amalgame de mercure & d'étain , en mettant dans un creuset douze onces d'étain ; & lorsqu'il

fut fondu , je verfai deffus douze onces de mercure bouillant. Lorsque cet amalgame , qui étoit affez folide , fut refroidi , je le mis dans une retorte , & procédai à la diftillation du mercure. Lorsqu'il fut bien lavé & féché , j'en pris fix onces , que je mis dans un bocal de verre , avec un morceau de fonde de plomb de trois pouces de long , & du poids d'un gros ; je mis ce bocal dans un bain de fable , à un feu de lampe , comme il a été dit ; & en moins de huit heures , la diffolution du morceau de plomb fut entièrement faite.

Il me reftoit encore à observer quel feroit l'effet de ce mercure animé , fur la veflie des animaux vivans ; c'eft ce dont je vais rendre compte.

Je choifis , pour ces expériences , une âneffe dont l'urètre , facile à trouver , & droite , permettoit l'intromiffion d'une fonde d'argent ,

dont l'extrémité étoit ouverte. Ayant mis dans cette sonde un petit cylindre de plomb du poids d'un gros, & de trois pouces de longueur ; je l'introduisis dans la vessie avec un repouffoir. Immédiatement après, je fis couler dans la vessie six onces du mercure dont nous venons de parler. L'animal étoit suspendu & soutenu par une ventrière, ayant les épaules beaucoup plus basses que le bassin, & la tête étoit soutenue de manière que l'animal ne pouvoit se débattre, ni se donner assez de mouvement pour faire sortir le mercure, qui, par son propre poids, entraînoit la vessie vers le pubis. Par cette position, le mercure étoit beaucoup plus bas que l'orifice de la vessie ; ce qui n'empêchoit pas l'urine de s'écouler librement, sans que le mercure pût sortir.

Je présumai, d'après l'expérience ci-dessus, que huit heures étoient

suffisantes pour opérer la dissolution du morceau de plomb ; c'est pour-quoi je fis tuer l'animal sur place ; & l'ayant ouvert avec beaucoup de précaution , je ne trouvai pas le moindre vestige de plomb. Je recueillis tout le mercure où le plomb avoit été dissout ; je le pesai , & trouvai le même poids de ces deux substances réunies , à quelques grains près ; j'examinai avec le plus grand soin , l'endroit de la vessie où le mercure avoit séjourné pendant huit heures , & la satisfaction que je ressentis alors fut des plus grandes , puisque je ne trouvai aucun escharre , ni même de taches semblables à celles que j'avois observées à l'ouverture des autres animaux , chez lesquels j'avois introduit le mercure animé par l'arsenic , & par le bismuth séparément.

On pourra peut-être objecter que le mercure qui a reçu de l'étain la

portion arfenicale qui y étoit renfermée , devroit agir sur la vessie , & laisser des impressions semblables à celles dont on a parlé ; mais comme l'étain contient une beaucoup plus petite quantité d'arsenic que le bismuth ; & que le mercure , dans la distillation , peut s'en approprier tout ce que ce dernier demi-métal contient , on ne doit pas être surpris s'il laisse des impressions noirâtres dans le lieu où il a reposé pendant quelques heures. Ce qui prouve encore cette vérité , est que le mercure amalgamé avec le régule d'arsenic , & ensuite distillé , fait sur la vessie des animaux vivans , des taches beaucoup plus larges & plus profondes ; inconvénient que l'on ne rencontre point dans le mercure animé par l'étain. Je répétai plusieurs fois ces expériences , & aucune ne me manqua. Mettant toujours en comparaison dans un bocal , exposé

au degré de la chaleur naturelle , même poids de plomb dans une quantité égale de mercure.

Enhardi par de tels succès , qui étoient autant de preuves démonstratives , & dont M. de Poinfable fut toujours témoin , il nous demanda si l'on ne pouvoit pas répéter l'expérience sur un homme. Nous en trouvâmes un qui s'y prêta.

On introduisit , au moyen d'un algali ouvert à son extrémité , un morceau de sonde de plomb , semblable à celui qui étoit demeuré dans la vessie de M. de Poinfable ; on fit couler dans la vessie , au moyen d'un petit entonnoir , six onces de notre mercure animé. L'homme , placé dans un lit , sur le dos , fut gardé par quatre Nègres pendant huit heures , après lesquelles l'homme se releva , urina , & rendit le mercure qui avoit dissout le plomb , & qui avoit presque le même poids qu'auparavant.

Cet homme , très - satisfait de la récompense qu'il avoit reçue , venoit plusieurs fois le jour chez M. de Poinfable , qui lui proposa une seconde épreuve , à laquelle il se soumit d'autant plus volontiers , qu'il se portoit à merveille. Elle fut donc faite , & Messieurs les Médecins consultés y assistèrent comme à la première. Ils n'eurent point de peine à déterminer ensuite M. de Poinfable , déjà très - disposé à subir la même opération , laquelle fut couronnée du même succès , & dont on a déjà rendu compte.

Remarque.

La division des parties constitutives d'un corps , qui s'unissent , par une propension naturelle , aux parties d'un autre corps , lesquelles , dans cette union , ne paroissent former qu'un seul fluide , est ce qu'on entend communément par dissolution.

Telle

Telle devroit être la dissolution du plomb par le mercure animé. Mais la dissolution du plomb dans le mercure n'est jamais si parfaite , qu'après le refroidissement , le plomb ne se sépare sous une forme pulvérulente qui tombe au fond du vase ; cette précipitation n'ayant pas lieu tant que le mercure reste au même degré de chaleur. Ceci s'observe principalement dans le mercure traité avec le bismuth & l'étain. Quant à celui qui est traité avec l'arsenic , le plomb ne s'en sépare que peu ou point du tout.

L'arsenic a donc cette propriété particulière , de dissoudre plus radicalement le plomb , les proportions étant les mêmes.

J'ai observé un fait bien singulier & bien digne de remarque : c'est que si , à ces dissolutions , on ajoute un nouveau morceau de plomb dépouillé de sa rouille , celui qui

étoit dissout & flottant dans le mercure, vient, pour ainsi dire, comme par attraction, environner ce nouveau morceau de plomb, & s'y attacher, semblable à la limaille de fer, qui s'applique à l'aimant.

Qu'il me soit permis de faire quelques réflexions sur cette dissolution. 1°. L'arsenic communique au mercure la propriété de dissoudre le plomb, lui qui devient plus dur & plus cassant, lorsqu'on y a ajouté dans la fusion un peu de régule d'arsenic. 2°. Le bismuth donne au mercure la même propriété de dissoudre le plomb, qu'il rend plus solide & plus friable après la fusion. 3°. Ces deux substances demi-métalliques, unies au mercure, n'ont la propriété de dissoudre le plomb, qu'en raison de leur principe arsenical. 4°. L'étain, uni au mercure, a aussi la même propriété de dissoudre le plomb,

Or , comme il est prouvé par les expériences ci-dessus , que l'arsenic est le seul agent qui puisse communiquer au mercure cette propriété dissolvante , il résulte que l'étain contient de l'arsenic , & qu'il n'attaque le plomb que par son principe arsenical. C'est aussi pourquoi je variaï les proportions , pour obtenir le même produit. Par conséquent , douze onces d'étain contiennent assez de principe arsenical , pour opérer la dissolution de deux gros de plomb , puisque six onces de mercure préparé avec l'étain , ont opéré la dissolution d'un gros de plomb , en moins de huit heures.

Le mercure , qui est une substance métallique & très-volatile , s'est donc approprié , & a enlevé avec lui , dans la distillation , des parties arsenicales aussi volatiles que lui : car si on fait évaporer dans une cuiller de fer , de ce mercure , qui ,

auparavant , ne donnoit aucune marque extérieure de son union avec lui , & qui passoit très-facilement à travers la peau de chamois , vers la fin de la dissipation du mercure il se fait une décrépitation ou pétilllement semblable à celui du sel marin qu'on jeteroit sur des charbons ardens. Ce pétilllement , qui n'a point lieu dans les vaisseaux clos , se fait bientôt entendre , lorsque l'air vient à frapper la matière encore en fusion.

Tous ces faits prouvent donc combien il est dangereux de se servir indistinctement de tous les mercures ; ils prouvent de plus , combien sont insuffisantes toutes les purifications ordinaires de mercure , & qu'il n'y a enfin que celui révivifié du sublimé corrosif , qui soit le plus pur & le seul , par conséquent , dont on doit se servir dans l'usage médicinal , comme je l'ai déjà dit ailleurs.

Quoique dans la trituration du

régule d'arsenic avec le mercure , il ne se fasse pas d'amalgame sensible , ce mercure , néanmoins , après la distillation , bien lavé & séché , offre le mercure le plus brillant , le plus pur en apparence , & plus fluide qu'il n'étoit auparavant. Le mercure amalgamé avec le bismuth , après la distillation , paroît presque semblable à celui ci-dessus ; la seule différence que l'on y observe , est un peu moins de fluidité.

De tous les amalgames de mercure , soit avec le régule d'arsenic , de bismuth ou d'étain , la dissolution est plus rapide par le régule d'arsenic , que par le bismuth ; & celle-ci est plus prompte que la dissolution du plomb faite par l'amalgame du mercure avec l'étain.

J'observerai cependant , que de tous les étains qui sont dans le commerce , il s'en rencontre qui contiennent une plus grande quantité

d'arsenic ; car j'ai remarqué que quelques - uns opéroient beaucoup plus promptement la dissolution que d'autres ; mais que toutes les autres espèces communiquoient toujours cette vertu dissolvante en plus ou moins de temps. Toutes les espèces d'étain contiennent donc plus ou moins d'arsenic.

Comme le mercure , associé aux substances métalliques ci-dessus énoncées , devoit agir sur le morceau de plomb cassé & demeuré dans la vessie , qui est le réservoir de l'urine , il étoit important de savoir si ce liquide , chargé de sels , ne retarderoit pas la dissolution du plomb , ou l'accéléreroit , exposé à la simple chaleur de l'animal : car , de même que l'amalgame se fait à froid , à l'aide du mouvement de trituration , & qu'il se fait encore à chaud par la fusion du corps solide à dissoudre , j'ignorois si la chaleur animale , privée

sur-tout de mouvement étranger ,
suffiroit.

C'est pourquoi, d'une part, je mis dans chaque bocal de l'urine fraîche , & dans l'autre de l'eau pure. Je mis ces vaisseaux au bain de sable au trentième degré du thermomètre de M. de Réaumur. Lorsque je vis que le plomb étoit entièrement dissout , je ne fus pas peu surpris de trouver à l'eau qui furnageoit le mercure , pendant la dissolution, un goût métallique nauséabonde , & une odeur très-désagréable.

Ces observations me conduiroient naturellement à faire ici quelques remarques sur le mauvais usage des boules d'étain , & sur le danger des étamages ; mais je remets à en parler dans la seconde Dissertation qui suit. Je terminerai celle-ci par une observation qui est relative à mon objet.

En 1762 , un domestique , qui avoit servi dans le Régiment de
K iv

Lally , vint me consulter sur une douleur qu'il avoit au jarret droit , laquelle l'empêchoit de marcher commodément. Ayant examiné & touché le lieu où il sentoit la douleur la plus vive , je trouvai là une tumeur grosse comme une petite noix , dure & immobile , placée sous les tendons fléchisseurs des muscles de la jambe. Cet homme me dit que depuis qu'il avoit été blessé au siège de Pondichéry , il avoit toujours senti de la douleur dans cet endroit , & que depuis trois mois elle s'étoit considérablement augmentée ; temps auquel il avoit commencé à appercevoir la grosseur dont je viens de parler. J'examinai l'ancienne cicatrice , qui étoit à quatre à cinq pouces au-dessus de la tumeur ; je lui demandai si l'on avoit tiré la balle ; à quoi il me répondit qu'il croyoit qu'oui ; & que la plaie , dont je voyois la cicatrice , avoit été plus de six mois à guérir.

Je fis appliquer sur cette tumeur des cataplasmes émolliens ; quelque temps après la douleur augmenta , & elle s'étendit à tout le genou , qu'elle gonfla ; enfin , la fièvre s'établit après plusieurs jours de frissons irréguliers ; & au bout d'environ trois semaines , la tumeur , considérablement augmentée , par la quantité de pus qu'elle renfermoit , s'ouvrit enfin d'elle-même.

Comme le malade , couché dans son lit , ne pouvoit étendre la jambe , cette situation favorisoit l'écoulement du pus , qui , dans toute autre position , auroit été retenu sous le jarret. Après que la tumeur se fut en partie vidée , je portai dans le vide de l'abcès , une sonde , dont je dirigeai l'extrémité vers l'endroit où j'avois d'abord découvert une tumeur dure & immobile. Je ne fus pas peu surpris , de trouver encore au même endroit un corps dur , arrondi , &

environné de quelques inégalités. Mais ce ne fut qu'après plusieurs examens réitérés , que je ne doutai plus que le corps dur , arrondi , que j'avois touché , ne fût la balle enclavée dans une portion du fémur. Il étoit bien naturel d'ouvrir l'abcès dans toute sa longueur , pour ôter cette balle enchatonnée dans l'os ; mais les moyens de l'extraire , à cause des nerfs , des tendons & des vaisseaux qui l'environnoient , me paroissant impraticables , je pris le parti de me servir du mercure animé pour dissoudre cette balle , sans détruire le chaton osseux où elle étoit fixée.

Je fis mettre le malade dans une situation telle que le mercure introduit dans le vide de l'abcès , touchoit la partie arrondie de la balle qui excédoit le niveau de l'os. Comme cet homme auroit pu difficilement demeurer toujours dans la même

attitude , j'introduisois dans le vide de l'abcès , cinq à six onces de mercure préparé , par le moyen d'une sonde d'argent , à laquelle étoit soudé un petit entonnoir de même matière ; je laissois séjourner ce mercure pendant trois heures & demie ou quatre heures , le matin ; l'après-midi j'en remettois de nouveau , qui y restoit encore le même espace de temps. Ce mercure sortoit avec la plus grande facilité , par son propre poids , en soulevant le genou. J'examinois à chaque fois si le corps arrondi diminuoit ; dès le second jour , je m'aperçus , au moyen de la sonde , qu'il avoit moins de volume ; & le cinquième jour enfin , l'extrémité de ma sonde entra dans le vide que la balle occupoit auparavant. J'introduisis encore , à trois différentes reprises , du mercure , pour dissoudre au besoin quelques petites portions de plomb qui auroient pu demeurer

comme incrustées dans l'os , mais ce ne fut que par pure précaution.

Comme l'ouverture de l'abcès étoit environ à quatre travers de doigts au-dessus du niveau des condyles du fémur , un peu au-dessous de l'ancienne cicatrice , & qu'il avoit au moins six pouces de profondeur , je fis une contre-ouverture sous le jarret , pour donner un libre écoulement au pus. Le gonflement inflammatoire du genou , & la fièvre , qui avoit accompagné la formation du pus , se dissipèrent insensiblement ; le malade put alors étendre la jambe. A l'aide des injections faites avec l'infusion des plantes détersives d'abord , puis vulnéraires , & de pansemens simples , cette plaie fut guérie en trois mois , & le malade marcha librement & sans aucune douleur , lui qui n'avoit cessé d'en ressentir depuis sa blessure.

P. S. Comme j'allois envoyer à l'impression cette Dissertation Médico-chimique , & la suivante , on me parla d'un Ouvrage intitulé : *Recherches Chimiques sur l'Étain* , par MM. Bayen & Charlard ; on m'en fit la lecture , que j'écoutai avec d'autant plus de plaisir , que ces Recherches annonçoient toute l'intelligence & la sagacité de savans Chimistes. Je vis aussi , avec satisfaction , d'après des procédés très-ingénieux , faits avec la plus grande précision , que je ne m'étois pas trompé , en regardant le principe arsenical , contenu dans l'étain , comme seul capable d'agir assez efficacement sur le plomb pour le dissoudre.

Cet Ouvrage , très - intéressant , doit calmer les inquiétudes des Citoyens , sur le danger de l'usage des ustenciles d'étain pur ; mais ce qui doit les rassurer encore davantage sur ce métal , est que , même avec

les différens alliages , tels que les Potiers d'étain l'emploient , il ne peut causer de funestes accidens , qu'autant qu'il est dissout par les acides ou par les substances grasses , ainsi que nous le dirons.

Ce métal pourroit cependant encore être dangereux , lorsque le mercure , amalgamé avec lui , & ayant rompu son aggrégation , laisse aux parties arsenicales toutes les facultés d'agir offensivement , ainsi qu'on a dû le remarquer dans la dissolution du plomb faite par le mercure animé , ou par le régule d'arsenic , ou par le bismuth.

Mais ces hommes , aussi honnêtes qu'habiles artistes , conviennent , d'après leurs expériences , que l'étain que l'on tire d'Angleterre , contient en général un grain , ou à peu près , de régule d'arsenic. Or , comme dans six onces d'étain , il peut se rencontrer environ cinq à six grains

d'arsenic , que le mercure , amalgamé avec l'étain , a enlevé avec lui dans la distillation , il n'est pas étonnant que le mercure ainsi animé , ait facilement dissout , en peu d'heures , un cylindre de plomb , du poids d'un gros.



THE HISTORY OF THE
CITY OF BOSTON
FROM THE FIRST SETTLEMENT
TO THE PRESENT TIME
IN TWO VOLUMES
BY NATHANIEL BENTLEY
VOL. I.
BOSTON: PUBLISHED BY
J. B. ALLEN, 1857.



DEUXIÈME
DISSERTATION,
INTÉRESSANTE POUR TOUS LES
ORDRES DES CITOYENS ,

*DANS laquelle on expose les dangers
presqu'inévitables des Étamages , ainsi
que les Remèdes efficaces pour guérir
les maladies qui en résultent , & celles
qui procèdent des autres substances
métalliques.*



DEUXIÈME

DISSERTATION,

INTÉRESSANTE POUR TOUS
LES ORDRES DES CITOYENS,

*Dans laquelle on expose les dangers
presqu'inévitables des Etamages, ainsi
que les Remèdes efficaces pour guérir
les maladies qui en résultent, & celles
qui procèdent des autres substances
métalliques.*

ON vient de voir avec quelle facilité le principe arsenical, concentré dans l'étain, s'unit au mercure, & que c'est de ce même principe, & peut-être des autres parties de ce métal, qui communiquent à l'eau un goût désagréable, que procèdent les incommodités observées dans l'usage des boules d'étain.

On leur a fauffement attribué la vertu de purifier les eaux impures & crues , telles que celles des marais , des puits & des fources dans lesquelles le favon ne fe fond point ; ou plutôt , dans lesquelles il fe décompofe.

Les différentes proportions de l'almalgame d'étain & de mercure , dont on forme ces boules , donnent quelquefois des coliques , & laiffent une fenfation incommode & même douloureuse dans tout le ventre. C'eft d'après ces obfervations confiantes , que j'infère qu'elles ont des inconvéniens beaucoup plus fâcheux que ceux que l'on a à redouter de la part des eaux féléniteufes , ou de celles qui contiennent différens acides à bafe terreufe : car , lorsque le mercure , en diffolvant l'étain , en a rompu l'aggrégation , les différens fels , contenus dans l'eau , font bien plus en état d'attaquer les parties

solubles de l'étain qui s'offrent de toutes parts à la dissolution , d'où naissent le goût & l'odeur que l'eau acquiert. Il est vrai que l'on observe que ces boules ne communiquent à l'eau cette faveur & cette odeur , qu'autant qu'elles sont plus nouvelles ; inconvénient qu'elles perdent avec le temps. Quant à la purification de l'eau qu'elles procurent, dit-on , elle leur est moins dûe qu'à l'ébullition de l'eau , qui , après le refroidissement , laisse précipiter toutes les matières terreuses qu'elle contenoit , quoi qu'avant l'ébullition elle fût déjà très-lympide.

Puisque l'eau seule , comme on vient de l'observer , peut s'empreindre de l'odeur & du goût métalliques , que n'a-t-on pas à redouter des étamages ? L'alliage , dont on enduit les ustenciles de cuisine , est ordinairement composé de trois parties d'étain , d'une de plomb , d'un

peu de cuivre de rosette , & de bismuth , lequel alliage , soit appliqué sur le cuivre , pour le défendre du vert-de-gris , soit sur le fer , pour le garantir de la rouille , est la cause de beaucoup de maladies chroniques , très-souvent rebelles , & même quelquefois mortelles : car si , dans les casseroles ou autres vaisseaux de cuivre ou de fer bien étamés , on laisse refroidir des ragoûts , & qu'ils y demeurent pendant quelque temps , il n'est pas rare de voir arriver de grands accidens à ceux qui les mangent , & très-souvent on y trouve un goût plus ou moins désagréable. C'est certainement à la dissolution des différentes parties des étamages , qu'il faut attribuer l'odeur & le goût nauséabond qu'ils communiquent aux sauces & aux ragoûts. Si l'on en pouvoit douter , il seroit facile de s'en convaincre.

Tout le monde fait qu'on n'écure

jamais l'intérieur des casseroles ou autres ustenciles de cuisine étamés ; & cependant personne n'ignore qu'en assez peu de temps , l'étamage disparoît ; or , je demande ce qu'il est devenu ? la réponse est bien simple : il a passé dans tous les ragoûts. Les huiles , le beurre & les graisses , sont les dissolvans du plomb & de l'étain , qui lui est uni : car , si l'on fait long-temps bouillir , & à plusieurs reprises , dans une casserole de cuivre nouvellement étamée , ensemble ou séparément , des huiles , du beurre ou des graisses , auxquels on ajoute du sel , du vinaigre ou d'autres ingrédiens , & que l'on agite ces corps gras avec une cuiller de bois , ainsi qu'on le pratique communément , on verra bientôt le cuivre paroître sous l'étamage qui se fera dissout & mêlé intimément à ces substances grasses.

J'ai choisi pour exemple les casse-

rolles de cuivre , comme plus propres à démontrer à la vue , la dissolution de l'étamage , laquelle s'opère de même dans les casseroles de fer ; mais comme dans celles - ci , après que l'étamage est dissout , le fer qui en étoit recouvert ne peut porter aucun préjudice à la santé , on peut alors se servir de ces ustenciles sans danger. Il n'en est pas de même des casseroles de cuivre , dont on a encore de plus le vert-de-gris à redouter.

Si avec la main on frotte pendant quelque temps un vase d'étain , elle s'empreint d'une odeur très - désagréable & métallique , & la conserve.

L'eau , gardée pendant quelque temps dans un vase d'étain , y acquiert un mauvais goût ; & cette saveur devient d'autant plus désagréable & nauséabonde , que l'eau y a séjourné plus long-temps , principalement

paiement si le vase a été échauffé , ou même seulement exposé à la chaleur du soleil.

L'étamage des casseroles qui ont servi , ou même qui n'ont pas servi , exposé pendant quelque temps à l'air seul , prend une espèce de rouille , ou légère efflorescence , qui noircit le linge lorsqu'on l'en frotte ; si c'est avec la main , il la noircit , & il y laisse une odeur de métal. Les vases d'étain , quoique bien polis d'abord , & exposés à l'air , perdent leur éclat , se ternissent , & donnent les mêmes phénomènes.

L'étain qui se vend dans le commerce , est rarement pur ; celui que les Potiers d'étain emploient , a toujours de l'alliage , soit d'un peu de cuivre , de bismuth , de zinc , ou de régule d'antimoine : toutes substances qui lui donnent de la solidité , le rendent plus dur , plus sonore , & contribuent à lui faire

prendre un plus beau poli. Mais tous ces différens alliages , attaquables par l'air , les eaux , les acides végétaux , les sels , toutes les espèces de substances grasses , & mêlés aux alimens , doivent être regardés comme des poisons lents , dont les effets mortels , sont plus ou moins reculés , laissant des incommodités graduelles avant qu'ils éclatent.

Nous avons déjà démontré par les faits , que l'étain contient plus ou moins d'arsenic ; que le bismuth en renferme davantage : or , comme personne ne doute que l'arsenic , qui est une substance demi-métallique , ne soit soluble dans tous les menstrues , il ne doit pas paroître étonnant que toutes les choses grasses , bouillies & gardées dans des vases étamés , n'en détachent des parcelles qu'elles s'approprient , d'où naissent le goût & l'odeur que l'on y trouve.

Il ne suffit pas seulement d'alléguer ces faits , que l'intelligence conçoit aisément , il faut encore les rendre sensibles par des expériences incontestables.

1°. Faites bouillir ensemble ou séparément , dans une casserole de fer récemment étamée, du beurre , du lard, des oignons, des viandes , avec de l'eau & du sel , pour faire ce que les Cuifiniers appellent du jus ; continuez l'ébullition pendant dix à douze heures , y ajoutant de temps en temps un peu d'eau à mesure qu'elle s'évapore , & remuez ces ingrédiens avec une cuiller de bois. Lorsqu'ils seront presque à sec , vous ajouterez de nouvelle eau , & , après quelques bouillons encore , vous retirerez la casserole de dessus le feu ; vous coulerez la liqueur encore chaude à travers un linge ; lorsqu'elle sera refroidie , vous séparerez la matière grasse qui sera des-

fus , & filtrerez la liqueur à travers un papier Joseph : elle fera d'un jaune plus ou moins obscur , cette couleur n'étant que l'effet de la dissolution de la partie charbonneuse de la graisse ; mettez de cette liqueur dans un verre ; versez dessus de la dissolution de savon minéral , ou de celle de foie de soufre : elle ne changera pas de couleur ; mais si vous y ajoutez du vinaigre commun , la liqueur se troublera , blanchira promptement , & vous verrez aussitôt un nuage blanc , qui , se séparant du liquide , se précipitera sous une forme blanchâtre.

2°. Si vous faites bouillir ces mêmes ingrédiens dans une terrine de terre neuve & bien vernissée , & de la même manière que ci-dessus , la liqueur filtrée aura la même couleur ; mais la dissolution du foie de soufre , ou celle du savon minéral , ne changera pas la couleur ; & si

vous y ajoutez un peu de vinaigre , elle prendra une couleur opâle , & il ne se fera d'autre précipitation que celle du soufre que le vinaigre aura dégagé de l'alkali fixe , laquelle sera à peine sensible , & encore ne se fera-t-elle que très-lentement.

3°. Si vous faites bouillir ensemble de l'huile , du beurre , de l'eau , du sel , du vin ou du vinaigre , dans une casserole nouvellement étamée , de la même manière & aussi longtemps qu'il est dit ci-dessus , l'eau étant filtrée , aura la même couleur ; mais , soumise à l'épreuve du foie de soufre , ou du savon minéral , elle se blanchira bien plus vite , & il se fera très-promptement un vrai précipité blanc.

4°. Si vous poussez au feu ces mêmes substances grasses , après en avoir séparé l'eau , elles feront un magma semblable à celui qui résulte

de la dissolution de la litharge dissoute dans l'huile.

5°. Ce magma , sur lequel l'eau n'a aucune prise , n'est soluble que dans les substances grasses , dans le foie de soufre & dans le savon ; mais pour démontrer que ce magma contient aussi de l'étamage , il faut en dissoudre une portion dans une dissolution du foie de soufre , ou dans celle du savon minéral. Si , à cet effet , vous versez dessus un peu de vinaigre , aussitôt la liqueur se trouble , prend la couleur laiteuse , & il se fait très - promptement un précipité blanc.

Lorsque ces graisses , encore toutes bouillantes , n'ont pas pris assez de solidité , elles contiennent donc des substances métalliques dissoutes. Si on mêle de la dissolution du savon minéral à ces graisses , l'étamage dissout , lequel est invisible , ne peut

se montrer qu'à la faveur du vinaigre , comme nous l'avons dit ; ces graisses , par conséquent , mêlées aux alimens , passent avec eux dans la masse du sang , & y portent ces substances nuisibles.

En comparant les liqueurs dont on vient de parler , on voit clairement la différence qu'il y a entre elles. La turbulence & la blancheur font l'effet de la dissolution de l'étagage que ces différentes substances grasses ont attaqué pendant l'ébullition. Mais le foie de soufre , ou le savon minéral , dissout dans l'eau , s'étant joint à ces substances métalliques par des rapports d'affinité , elles ne se montrent & se précipitent au fond du vase , qu'à la faveur du vinaigre , sous une forme blanchâtre & pulvérulente. Ce précipité , lavé à plusieurs reprises , devient enfin une véritable chaux métallique sans odeur , sans faveur , ayant perdu la

plus grande partie des propriétés nuisibles qu'il avoit auparavant.

Le foie de soufre est tellement capable d'énervier & de décomposer ces substances métalliques, ou réduites en chaux par la violence du feu sans intermède, ou dissoutes dans les graisses & autres ingrédients, tels que ceux dont on vient de parler, que si l'on verse de la dissolution de l'hépar sur des fleurs antimoniales, mises dans l'eau, elle devient rougeâtre; il se fera un précipité d'un rouge plus foncé, lequel aura perdu entièrement sa propriété vomitive.

Si l'on verse de la même dissolution d'hépar sur le tartre émétique dissout dans l'eau, il se fait un précipité jaune qui n'est plus du tout vomitif.

Si l'on verse de la dissolution du savon minéral, ou celle du foie de soufre, sur l'arsenic dissout dans

l'eau , il se fait lentement , & sans mouvement apparent , un peu de précipité blanc ; mais , en faisant évaporer doucement la plus grande partie de l'humidité , la liqueur qui , jusqu'alors , avoit été claire , prend une teinte jaunâtre ; & , se mêlant à la petite quantité de précipité blanc qui s'étoit d'abord faite , laisse tomber au fond cette matière colorante ; de sorte que ces précipités successifs une fois réunis , sont tout-à-fait semblables à de l'orpiment qui auroit été dissout dans l'eau. Ce précipité , alors , a perdu sa qualité vénéneuse : car si on en mêle dans la pâtée destinée pour un chien , à peine aura-t-il des vomissemens.

Les poussières métalliques que j'ai soigneusement ramassées dans les fours des Potiers , données à des chiens , leur occasionnent des vomissemens , des coliques , des convulsions , & quelquefois la paralysie ;

or , ces pouffières mises dans l'eau , quoiqu'elles ne lui communiquent ni odeur ni faveur , & y demeurent insolubles , ne jaunissent pas moins , au moyen de l'hépar ; & , après avoir été bien lavées , elles n'ont presque plus d'action sur les animaux pour lesquels elles avoient été auparavant si dangereuses.

Le plomb dissout dans le vinaigre , est si facile à décomposer , que le savon , même ordinaire , en fait très-promptement la séparation , comme il se voit si facile d'en juger par l'épreuve & par l'observation dont on rendra compte.

De tout ceci résulte :

1°. Qu'une casserole , récemment étamée , perd en dix ou douze jours , ou dix ou douze heures de suite , ce qui revient au même , un gros , même un gros & demi de l'étamage , qui a passé dans les différens ragoûts

avec toutes les qualités vénéneuses qu'il porte avec lui.

2°. Que si , après avoir bien lavé le précipité , on en fait la réduction , l'alliage , au moyen du flux réductif qui lui rend son principe phlogistique , reprend la forme & l'éclat métallique qu'il avoit auparavant.

3°. Que l'étamage , qui est un alliage composé d'une partie de plomb , d'un cinquantième de cuivre ou de laiton , de trois parties d'étain , & d'environ un soixantième de bismuth , dont les deux dernières substances métalliques contiennent de l'arsenic , étant insinué dans nos corps , est un poison lent , dont les effets sont plus ou moins tardifs.

C'est pendant l'ébullition , jusqu'à siccité , de tous ces ingrédients , que la violence du feu calcine l'étamage dont l'efflorescence s'unit bientôt aux graisses , & de-là passe dans les ra-
goûts.

Ce que je dis ici est prouvé par le fait ; car les casserolles qui servent ordinairement à faire des roux conservent bien moins long-temps l'étamage que celles qui servent à d'autres usages.

On demandera peut-être pourquoi les ragouts qui ont refroidi , & ont été gardés dans les casserolles où ils ont été faits , deviennent souvent pernicieux à une partie de ceux qui les mangent , tandis que les autres n'en font point sensiblement incommodés ?

Il est évident , d'après les expériences ci-dessus , que la plus grande portion des parties métalliques , déjà entièrement dissoutes & flottantes dans le liquide , se précipitent par leur propre poids au fond du vase pendant le refroidissement , & se joignant à l'efflorescence métallique qui s'est formée à la fin du ragoût , augmentent le danger à l'égard de ceux qui mangent ce qui reste au fond.

On pourroit peut-être alléguer que toutes ces substances métalliques , réduites en limailles très-fines , données à des chiens , & mêlées à leur nourriture , non - seulement ne les empoisonnent pas , mais leurs donnent à peine des envies de vomir : cela est vrai ; mais il n'est pas moins hors de doute que ces substances sont de véritables poisons , lorsqu'elles sont dissoutes & introduites dans nos corps avec les alimens.

De ce que les graisses ont peu d'action sur l'étain pur , on pourroit encore conclure que l'étamage ne disparoit que par le frottement fait avec les cuillers de bois dont on se sert pour remuer les ragoûts.

C'est précisément ce même frottement qui contribue à user & à réduire , pour ainsi dire , en poudre les parties de l'étamage , & à donner prise aux graisses bouillantes dans lesquelles elles flottent , & par ce

moyen à rendre leur dissolution plus facile.

Il est certain que les graisses attaquent moins sensiblement l'étain que le plomb ; cependant la potée ou chaux d'étain bouillie dans l'huile s'y dissout comme la litharge ; mais le plomb , dont la calcination est plus prompte , entraîne avec lui dans le fluide huileux , l'étain qui s'est calciné bien plutôt par son moyen. Ces métaux , réduits en chaux , sont donc facilement dissous par les huiles , ou toute autre substance grasse.

On fait que dans les cuisines , les casseroles sont souvent exposées à d'assez grands feux pour faire du jus , ou ce que l'on appelle des roux , dans lesquels il n'y a que des substances grasses , & que pour que ces jus ou roux acquièrent plus de couleur , elles sont , pour ainsi dire , brûlées. C'est dans ces momens que l'étamage se calcine & se réduit en

chaux, laquelle est aisément dissoute, & par ce moyen passe dans le ragoût. Cette dissolution est d'autant plus facile que les Chaudronniers ajoutent du bismuth pour mieux étendre leur étamage; mais comme le bismuth se fond plus aisément, & qu'il contient beaucoup plus d'arsenic que l'étain; il est évident qu'il rend par sa présence l'étamage plus dangereux.

On observe en général, que deux casserolles qui servent tous les jours dans un petit ménage, ne conservent leur étamage que pendant un mois au plus. Si l'étamage est mince, il ne tarde pas à être usé par le frottement de la cuiller de bois. Cependant, plein de sécurité sur sa nouveauté, on continuera à se servir de ces mêmes casserolles presque déjà détamées, & le frottement alors usant le cuivre, le fera passer dans les graisses, qui, comme on fait, le dissolvent aisément, & font avec lui du verd

de gris ou verdet. Si au contraire l'étamage est épais, les différentes substances dont il est composé se dissolvent avec le tems, & passent avec les alimens dans toute l'habitude du corps. En supposant donc qu'il n'entre qu'un gros d'étamage dans chaque casserolle, ce qui est le moins possible, il s'ensuit qu'au bout de l'an, il y a au moins vingt-quatre gros de substances métalliques avec les alimens. Or, comme dans chaque once, il y a environ un grain de régule d'arsenic, il s'ensuit qu'au bout de l'an, on aura pris trois grains d'arsenic, indépendamment des autres substances, presque aussi dangereuses, qui y ont été jointes.

Il est vrai que cette somme totale d'étamage, ayant été distribuée entre plusieurs, & prise, chaque jour, en très-petite quantité, n'a pu faire de grandes révolutions subites; cependant ces substances tout-à-fait étran-

gères à notre nature , agissent sourdement , & produisent des maux très-difficiles à guérir , & qui deviennent souvent indomptables.

Il seroit peut-être possible que la nature , par les forces de la vie , se délivrât avec le temps de ces substances étrangères , si on ne les avoit reçues que pendant un court espace de tems ; mais c'est s'empoisonner doucement , & disposer lentement la nature à une foule de maladies plus ou moins douloureuses , que d'en faire continuellement usage : car enfin , quelque petite que soit la quantité que l'on en prend , elle n'est jamais au-dessous , chaque jour , d'un grain ou d'un demi-grain ; par conséquent , la somme totale , au bout de l'an , est au moins de cent quatre-vingt grains , ce qui est égale à environ deux gros & demi.

Il n'est donc pas étonnant de voir dans les grandes Villes , & surtout

dans la classe opulente , naître des maux inconnus aux habitans des campagnes , lesquels , pour l'ordinaire , ne se servent que de vaisseaux de terre pour préparer leur nourriture.

On ne fera peut-être pas fâché de trouver ici une observation singulière relative aux dangers des vases d'étain.

Il y a enyiron vingt-cinq ans que je fus mandé pour aller voir une famille entière affligée de coliques violentes & regardée comme empoisonnée. Le père , la mère , trois parens & quatre enfans avoient tous des douleurs considérables dans le ventre ; de fréquentes nausées suivies de vomissemens de matières glaireuses , & quelquefois vertes : ces douleurs , ombilicales surtout , excitoient dans les muscles des bras & dans ceux des jambes des contractions violentes , lesquelles étoient quelquefois si fortes qu'elles mettoient ces malades dans le

prochain danger de périr. Depuis fix à sept semaines , ils supportoient ces maux assez patiamment ; mais la mort , ayant enlevé deux des enfans , leur fit une telle frayeur , qu'ils craignirent bientôt de périr aussi. J'arrivai dans ces circonstances , & après avoir examiné les symptômes communs à chacun d'eux , je ne doutai pas qu'ils ne fussent empoisonnés. Je fis les recherches nécessaires pour découvrir la cause de ces maux. La fontaine qu'ils avoient étoit de cuivre à la vérité , mais l'étamage en étoit bon ; je goûtai l'eau , que je trouvais semblable à celle des fontaines ordinaires , laquelle soumise à l'épreuve de l'alkali volatil ne donna aucun signe de son impureté. Toute la vaisselle de ces bonnes gens consistoit en quelques plats , assiettes & cuillers d'étain.

Les autres ustenciles de leur mince cuisine n'étoient que des poteries.

Toutes mes recherches ayant été inutiles , & n'ayant trouvé aucune cause fuffifante qui put fixer mon opinion , je ne leur prescrivis que des adouciffans , des délayans & des calmans. Le lendemain & jours fuivans , les accidens augmentèrent , malgré l'usage des moyens propres à les calmer. Ce ne fut qu'au bout de huit ou dix jours , que voyant prendre du fel dans un vase d'étain , appelé *potager* , je m'apperçus que ce fel étoit beaucoup plus brun & plus noir qu'il ne devoit l'être ; je le goûtai , & lui trouvai un goût très-âcre & métallique. Je fis vuidier ce vase , & ayant pris de ce sel , je le jetai sur des charbons ardens , & pendant la décrépitation , il répandit une odeur approchante de celle de l'ail. Mais ce qui me caufa encore un plus grand étonnement , ce fut de trouver l'intérieur de ce vase rongé , & prêt à se percer. l'humidité faline , dont l'intérieur

étoit enduit, étoit d'une telle causticité, qu'en ayant mis sur ma langue, il se fit à l'endroit touché un petit eschare, qui fut plusieurs jours à tomber. Je ne crus pas devoir porter plus loin mes recherches : cette découverte étoit bien plus que suffisante pour fixer mon jugement, & me diriger dans la cure.

Combien de fois n'attribue-t-on pas, & mal à propos, les vomissemens, les coliques, & autres accidens, à l'intempérance, ou à la nature des alimens que l'on prend, tandis qu'on pourroit souvent, après un plus scrupuleux examen, les référer à la plus ou moins grande quantité de substances métalliques, qui ont passé dans les ragoûts.

Si à ces dangers évidens, on ajoute encore ceux que la cuisine elle-même présente pour ranimer l'appétit, on ne fera pas surpris de voir que la plus grande partie de la vie s'écoule

dans les langueurs & les misères. Il est donc très-important, pour la salubrité des alimens, de ne les préparer que dans des ustenciles de terre bien vernissés, de fer battu non-étammé, ou même dans des vases d'argent sans alliage. Par ce moyen, on éviteroit beaucoup de maux qu'ont coutume de produire ces métaux alliés, qui contiennent de l'arsenic, lesquels, en si petite quantité qu'ils puissent être, sont plus que suffisans pour occasionner, dans des tems à venir, des maladies chroniques, presque toujours incurables, telles que des obstructions, des maladies de nerfs, des douleurs rhumatismales, ou générales, ou particulières, la paralysie, &c.

Il n'est donc pas surprenant d'avoir vu, depuis plus de deux siècles, naître dans l'Europe tant de maladies nouvelles & inconnues à toute l'antiquité, maux plus familiers aux fem-

mes, qui mènent une vie sédentaire, & aux hommes d'une constitution délicate.

Je rapporterai encore ici, entre plusieurs, un exemple mémorable des dangereux effets de l'étamage.

Au mois de Mai 1757, je fus mandé à Bordeaux, pour y voir M. le Comte d'Hérouville, Commandant de la Province, qui, depuis six mois, étoit attaqué de coliques atroces, de nausées habituelles, accompagnées quelquefois de vomissemens; il avoit, outre cela, de cruelles douleurs dans les bras, les cuisses & les jambes. Les muscles des bras étoient tellement contractés, qu'il ne pouvoit s'en aider qu'avec une peine infinie. La contraction des muscles des jambes & des cuisses étoit si forte, que le malade ne pouvoit se soutenir. La fièvre, suite nécessaire de ces douleurs, l'insomnie, le dégoût l'avoient tellement épuisé, qu'il étoit dans le

plus grand danger , lorsque j'arrivai. Ce Commandant n'étoit pas le seul en péril : il avoit huit de ses Gens attaqués des mêmes maux , dont trois avoient la jaunisse , & le foie si volumineux , qu'il excédoit le rebord des fausses côtes , au moins de quatre travers de doigts.

Après avoir examiné , avec beaucoup d'attention , les symptômes communs à tous ces malades, je n'hésitai pas à prononcer très-affirmativement qu'ils étoient tous empoisonnés par l'étamage : car , pour m'en convaincre , j'avois déjà fait auparavant toutes les recherches nécessaires. Je trouvai d'abord dans les casseroles de cuivre , récemment étamées , l'étamage inégal , & beaucoup plus chargé d'étain qu'il n'a coutume de l'être à Paris. Je pris deux casseroles moyennes , d'environ dix à onze pouces de diamètre ; je les exposai à un feu assez fort pour fondre la
plus

plus grande partie de l'étamage , & à l'aide d'un peu de résine, pour revivifier l'étamage que la force du feu avoit réduit en chaux, je retirai de chacune d'elles trois gros à trois gros & demi d'étain. Je fis de nouveau étamer ces casseroles , & après y avoir fait l'épreuve dont j'ai déjà rendu compte , je portai ma décision jusqu'à l'évidence. Je me conduisis en conséquence , & lorsque j'eus un peu adouci la violence des symptômes par l'usage des délayans & des calmans , j'accompagnai tous les malades à Bagnières ; je leur conseillai d'y prendre les eaux pendant quinze jours , & d'aller ensuite prendre celles de Barrège.

Peu avant notre départ , le chef de cuisine & deux de ses aides , regardant ma décision comme frivole , en firent si peu de cas , qu'ils n'eurent aucune crainte ni scrupule , en mangeant avec sécurité d'un ragoût qui

avoit refroidi & passé la nuit dans une casserole récemment étamée. Dès le jour même ils eurent des nausées, qui peu-à-peu augmentèrent au point de causer des vomissemens. Le lendemain des coliques se firent sentir avec assez de vivacité; elles étoient accompagnées de tiraillemens & de douleurs aux bras & aux jambes. Ils écoutèrent fort peu les conseils que je leur donnai, toujours persuadés que ces maux se dissiperoient d'eux-mêmes. Nous partîmes donc pour les eaux; ils devoient bientôt nous suivre; mais la mort, toujours trop diligente, vint malheureusement les surprendre, quelques jours après le départ.

Il résulte de cet exposé, que l'étamage passé dans les ragoûts, est un véritable poison. C'est sur ce principe que je décidai l'absolue nécessité que tous les malades dont je viens de parler, allaissent prendre les eaux ther-

males qui renferment dans leur sein une vapeur ou gas hépatico-sulphureux , propre à décomposer & à dissoudre les substances métalliques , ou gissantes encore dans les premières voies , ou répandues dans différentes parties du corps.

Les eaux de Bagnières , puis celles de Barrège , appaisèrent la violence des douleurs de coliques , diminuèrent la contraction des muscles , rétablirent le cours de la bile , & dissipèrent l'engorgement du foie de ceux qui avoient la jaunisse ; enfin quelques-uns reprirent presque leur première santé , tandis que M. le Comte d'Hérouville , & deux autres de ses gens revinrent à Paris encore très-malades. Ce fut alors que je leur fis faire un assez long usage du savon hépatico-sulphureux , dont je me servois fort utilement dans toutes les maladies causées par les substances métalliques.

Ces maux souvent variés , mais dépendant toujours d'une même cause, sont susceptibles d'une cure radicale par l'usage du savon minéral , des bains & autres remèdes , que j'exposerai à la fin de cette Dissertation. Je ne m'en suis jamais servi de remèdes plus efficaces , principalement lorsque les matières métalliques entraînées dans le torrent de la circulation , se sont enfin déposées sur des organes sensibles , ou avec le tems elles sont le plus grand désordre.

On peut ranger dans la même classe ceux qui ont fait usage du mercure impur , lequel passe aisément à travers les pores de la peau : car , s'il retient encore quelques parties de ces métaux , elles passeront avec lui , & , circulant avec la masse des humeurs , elles s'arrêteront enfin sur les parties aponévrotiques , tendineuses & nerveuses , dont la texture très-ferrée & très-compacte , retiendra d'autant

plus facilement ces matières métalliques, lesquelles n'ayant pas la mobilité du mercure, s'y fixeront, & y exerceront tous les désordres dont elles sont capables.

La même chose arrive encore à ceux qui travaillent à l'étamage des glaces, aux Doreurs, Argenteurs, dont plusieurs sont venus chez moi, les uns ayant un tremblement presque général, d'autres des douleurs atroces dans différentes parties du corps; quelques-uns enfin, après avoir éprouvé les symptômes ci-dessus, avoient les bras paralyfés.

Ce que nous venons d'exposer a eu d'abord pour objet d'examiner les sources de tant de maux, souvent très-rebelles. Ces recherches nous ont insensiblement conduits à en découvrir les causes, pour appliquer, avec plus de discernement, les remèdes que l'expérience a démontré être les plus efficaces. C'est dans cet enchaînement

d'effets & de combinaifons immenfes , dont la décompofition cependant ne paroît pas toujours au-deffus des forces de l'art , que le Médecin doit faire tous fes efforts pour les détruire, & brifer les liens qui tiennent toutes ces caufes réunies.

Les remèdes que la Médecine emploie contre ces maladies , qu'on appelle *coliques de Peintres & de Potiers* , caufées par des matières métalliques , paroîtront aux perfonnes inexpérimentées des moyens violens ; mais la raifon , d'accord avec l'expérience , diffipera leur crainte. Qui ne fait pas que ces matières pulvérulentes s'introduifent facilement par la refpiration ? Que fouvent elles fe mêlent auffi à la falive ? & que d'autres fois , confondues avec les alimens , elles font avec eux transférées dans toute l'habitude du corps ?

Si ces fubftances métalliques , fous forme pulvérulente , ont été entraî-

nées par l'air jusques dans les poulmons , elles excitent de violentes toux d'abord sans expectoration ; mais l'irritation qu'elles suscitent dans la trachée artère , dans les bronches & dans toutes leurs divisions occasionnent bientôt la phlogose , l'inflammation , & peu après la suppuration. Ces accidens arrivent plus communément à ceux qui défournent les poteries vernissées , à ceux qui pilent & broient les couleurs , aux passetalons , &c.

Les Ouvriers qui ont eu le malheur de respirer ces poussières métalliques , qui pour l'ordinaire causent des toux violentes , recevront un grand soulagement par la vapeur du foie de soufre dissous dans l'eau. Pour cet effet , on fera fondre une once de foie de soufre dissous dans une pinte d'eau , dont on ajoutera une ou deux cuillerées à une chopine d'eau bouillante mise dans un vase. Le malade

respirera cette vapeur , ayant soin d'ajouter de tems en tems un peu d'eau bouillante. Il répétera cette fumigation trois ou quatre fois par jour , & demeurera exposé à cette vapeur pendant au moins une demi-heure chaque fois , observant de tenir la tête bien couverte pendant tout ce temps. Cette vapeur , conduite avec l'air dans les poulmons , agit immédiatement sur les corpuscules , dont la présence irrite cet organe.

Ce moyen , quoique très-salutaire , feroit incapable seul de guérir les malades , s'ils ne faisoient d'ailleurs usage du savon minéral , & autres remèdes qui seront indiqués.

Si ces mêmes Ouvriers , en travaillant , avalent leur salive , ou que , sans prendre aucune précaution , ils touchent avec les mains sales leur pain , & autres alimens , ils ne font pas long-tems à s'appercevoir de leur imprudence : car les nausées , les co-

liques, les contractions dans les membres, ne tardent guère à se manifester.

Sans l'expérience, on feroit d'abord tenté de croire, que, pour obvier à des accidens si fâcheux, on devroit avoir recours à la saignée, à des adoucissans, à des mucilagineux, aux huiles & autres substances grasses; mais en cela, on feroit dans l'erreur; car la pratique journalière apprend que si l'on a d'abord recours à ces moyens, les malades ordinairement périssent; mais que si on se sert du mochlicum de la Charité, dont je donnerai la composition, lequel est le plus puissant vomitif, donné une fois, quelquefois deux, & rarement trois, laissant un jour d'intervalle entre chacune, il évacue ces poussières métalliques mêlées & confondues dans des matières glaireuses.

Au défaut de ce remède, je me suis aussi utilement servi de l'éméti-

que donné à la dose de trois, & même de quatre grains , dissous dans un verre d'eau , dose que j'ai répétée suivant les circonstances, & toujours proportionnée à la force du tempérament. Il est nécessaire d'observer qu'on doit laisser vomir le malade sans trop l'exciter par la boisson ; ce sont ces secousses réitérées , le soulèvement d'estomac & sa contraction , qui décolent & détachent les glaires empreints de ces matières étrangères & irritantes. Pendant que ce remède agit sur les premières voies , l'ébranlement qu'il communique au canal intestinal , secondé d'ailleurs de l'action d'une portion du remède qui y passe , opère le même effet ; & les évacuations qui en sont la suite , soulagent le malade. Il reste cependant toujours un fond de douleurs , que les lavemens , faits avec la décoction de pavots , ou de *philonium romanum* , & l'huile de noix , ont coutume d'appaiser.

Indépendamment de ce secours , qui ne feroit que momentané , j'ai toujours fait prendre à ces malades un grain de la masse des pilules sédatives , le soir , vers le temps du sommeil.

C'est la conduite que j'ai toujours gardée dans la cure des coliques de Peintres , ou de Potiers , surtout dans les premiers jours. Alors , les matières métalliques , qui ne sont encore arrêtées que dans les premières voies , & qui n'ont pas eu le tems d'être transférées ailleurs , peuvent aisément être entraînées par le vomissement & les purgatifs ; mais si ces malades n'ont pas été assez promptement secourus , & que ces matières digérées & confondues avec la masse alimentaire , aient passé dans les voies de la circulation , les maux qu'elles produiront seront soumis au remède que nous allons indiquer.

Comme ces portions de métaux

ont été digérées , mêlées avec le chyle , & , comme lui , distribuées dans toute l'habitude du corps ; il est nécessaire que le remède qui doit les détruire suive la même route , & ait la propriété de s'unir à tous les liquides , sans crainte d'altérer la texture défilate des capillaires qui les contiennent. L'expérience & la raison s'accordent en cela sur la vertu du savon hépatico-sulphureux , ou savon minéral. Ce remède continué aussi longtemps que les symptômes l'exigent , aidé des purgatifs que les circonstances peuvent indiquer , dissout mieux qu'aucun autre que je connoisse , jusqu'aux plus petites particules métalliques devenues la source de tous les symptômes cruels dont ces malheureux malades sont vexés.

Pour accélérer la cure , & favoriser encore l'action de ce remède , je lui associe souvent l'usage du bain , dans lequel on a mêlé depuis demi-once

jusqu'à une once & demie du savon hépatico - sulphureux , dissous dans suffisante quantité d'eau. On conçoit aisément que cette eau savonneuse, qui passe à travers les pores de la peau, a la même action dissolvante, & concourt à la même fin.

Ces remèdes pourront avoir, comme je le pense, des effets plus étendus; c'est ce que des tentatives sages, des expériences réitérées & des succès pourront décider beaucoup mieux que moi qui les ai presque toujours circonscrits à ces genres de maux. Mais avant d'exposer ces remèdes qu'il me soit permis de rapporter l'observation suivante.

Au mois de Juillet dernier, (1781) M. le Comte de Grave, Maréchal de Camp, & Commandeur de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis, ayant demandé à un de ses gens, de lui apporter un verre de tisanne composée de plusieurs racines dont il devoit

commencer l'usage pour se soulager de douleurs vagues qu'il ressentoit ; ce Domestique , au lieu de tisanne , lui donna un verre contenant plus de demi-septier d'extrait de Saturne du sieur Goulard , Chirurgien de Montpellier. Comme M. le Comte de Grave ignoroit quel devoit être le goût de la tisanne qui lui avoit été prescrite , & qu'il ne connoissoit pas davantage le goût d'extrait de Saturne , il but , cependant avec beaucoup de répugnance , & une sorte d'horreur , tout le gobelet qui lui avoit été offert. A peine l'eût-il avalé , qu'il sentit dans toute la bouche , à la langue , au palais , & dans tout le pharynx , une constriction des plus violentes , & même si forte , que les mouvemens de la langue étoient plus difficiles , & le son de voix changé. Ce sentiment se propageoit jusqu'à l'estomac , où les douleurs commençant à se faire sentir , suscitèrent

bientôt le vomissement, dont la cause n'étoit plus ignorée par l'aveu du Domestique, qui avoit confessé sa méprise. Il but beaucoup d'eau tiède, pour aider le vomissement, qui ne donnoit aucun relâche. Il prit du lait qu'il vomit caillé presque aussitôt ; il rejetta aussi très-promptement un grand gobelet d'huile qu'on lui avoit fait prendre.

Il y avoit déjà presque deux heures que ces accidens duroient lorsque j'arrivai. Après qu'on m'eût rendu compte de l'état de la bouche, & que M. le Comte de Grave m'eût dit que la principale douleur qu'il éprouvoit étoit à l'estomac, & que les vomissemens n'avoient pas cessé depuis le moment qu'il avoit avalé cet extrait de Saturne, je n'hésitai pas sur le parti que je devois prendre. Je ne crus cependant point devoir mettre en usage le moyen que je voulois employer, sans avoir auparavant

tout-à-fait vidé l'estomac encore surchargé de lait caillé & d'huile, dont la présence se feroit opposée à l'efficacité du remède que j'allois lui faire prendre; c'est pourquoi je conseillai d'exciter le vomissement avec la barbe d'une plume plongée dans le gozier. Lorsque l'on m'eut dit que l'eau tiède que M. le Comte de Grave avaloit, ressortoit toujours blanche & sans aucune des matières qu'il avoit prises, telles que l'huile & le lait, je lui fis boire, & très-consécutivement, de l'eau chaude blanchie avec le savon ordinaire. Le premier & le second verre ne tardèrent pas à être rejettés; mais ce fut heureusement là le terme de ses vomissemens. Il bût encore quelques verres de cette eau de savon, qui changea le sentiment de douleur de l'estomac, en celui de pésanteur seulement. Je commençai alors à bien augurer du succès, & ce qui me confirma dans

cette opinion, fut le retour de la sensation du goût, qui jusqu'à ce moment avoit été entièrement perdu. Je recommandai au malade d'insister pendant tout le courant du jour sur cette eau savonneuse, & de ne prendre aucune autre boisson, pas même de bouillon léger; je lui recommandai aussi de ne point prendre de lavement dans la crainte où j'étois que leur action ne déterminât à faire descendre dans le canal intestinal quelques portions de l'extrait de saturne, ce qui dans la suite auroit pu être la source de violentes coliques.

Après environ douze heures, je me rendis chez M. le Comte de Grave, que je trouvai très-bien, à l'abattement près, effet des secousses violentes du vomissement. Il me raconta qu'il n'avoit pas vomi, ni même eu de nausées depuis les deux premiers verres d'eau de savon qu'il avoit vomis en ma présence; qu'il

n'avoit plus de douleurs à l'estomac ; & qu'il n'y sentoît pas même de pesanteur , malgré cinq à six pintes d'eau de savon qu'il avoit bues en mon absence. Je lui conseillai de prendre à une heure de distance l'une de l'autre , un lavement d'eau de savon , & de commencer dès le lendemain matin , à boire des eaux bonnes , jusqu'à la concurrence d'une pinte distribuée en six verres , laissant une demi - heure d'intervalle entre chaque. Outre cela , je l'engageai encore à prendre dans le courant de la journée , pour toute boisson , son eau de savon , une nourriture légère , & quelques lavemens d'eau savonneuse. Ce régime , continué pendant plusieurs jours , mit M. le Comte de Grave en état d'être purgé efficacement. Il prit encore pendant quelques jours quelques verres d'eau Bonne , & sa santé fut entièrement rétablie.

Je crois devoir faire ici quelques réflexions sur les raisons qui me déterminèrent à me servir de l'eau de favon dans les circonstances pressantes où j'étois. L'extrait de faturne n'est autre chose que la dissolution du plomb par l'acide du vinaigre. Lorsque le vinaigre a dissout la litharge, il prend une teinte un peu rougeâtre. Mais cette couleur se change bientôt en blanc, si l'on ajoute une cuillerée à café de cette liqueur, à une pinte d'eau : c'est alors ce qu'on appelle l'eau végétominérale du sieur Goulard, laquelle est astringente, & ne doit pas être indistinctement employée dans les maladies extérieures ; elle est prohibée par les Médecins les plus célèbres dans les maladies internes ; or, si une cuillerée à café de cet extrait, étendu dans une pinte d'eau, ne peut indifféremment être appliqué au-dehors, quels dangers M. le Comte

de Grave n'a-t-il donc pas courus ; en avalant au moins dix onces de cet extrait pur.

L'impression que cet extrait de faturne avoit faite dans la bouche , en blanchissant toutes les parties qu'il avoit touchées , étoit l'image de celle qu'il avoit faite , en descendant par l'œsophage jusque dans l'estomac , sur les membranes duquel il avoit dû exercer une action beaucoup plus forte pendant environ cinq minutes qu'il y avoit résidé avant le premier vomissement.

Dans ces circonstances , l'émétique étoit inutile , parce que , 1^o. il n'a pas la propriété de décomposer cet extrait ; 2^o. l'estomac étoit trop douloureux pour l'irriter encore , en supposant que l'émétique pût agir sur ses membranes. Le lait ne pouvoit pas être plus utile , parce que cet extrait conserve encore assez d'acide pour le coaguler ; d'où il

résulte des masses cazéueuses , dont la présence ne peut être que très-nuisible. Les huiles ne pouvant pas être plus salutaires , je me déterminai donc à faire prendre de l'eau blanchie par le savon , dans la persuasion où j'étois que l'acide qui tenoit le plomb en dissolution , venant à s'unir à l'alkali fixe du savon , dégageroit le plomb , qui , à l'aide de beaucoup de boisson , seroit facilement porté au-dehors.

Mais comme il étoit possible que le plomb , privé de son dissolvant , & précipité par l'alkali fixe du savon , demeurât dans les intestins , & occasionnât des coliques , je conseillai l'usage des eaux Bonnes , lesquelles contenant un peu de foie de soufre , étoient plus propres que toute autre à dissoudre les restes de matières métalliques , & à délivrer le malade des suites fâcheuses d'un événement périlleux.

La conduite que j'ai tenue dans cette occasion, laquelle est un événement assez rare, auroit le même succès dans les douleurs de coliques occasionnées par l'usage du vin lithargiré, principalement si on employoit ce remède immédiatement ou peu de temps après l'avoir bu ; mais comme les falsificateurs de vin le préparent de manière à n'être souvent reconnu qu'après avoir fait des impressions dangereuses, on ne pourra calmer les accidens & détruire les désordres que ce vin auroit pu occasionner, qu'en faisant usage des remèdes ci-après indiqués, dont je me suis servi pendant beaucoup d'années avec les plus grands succès.

Observation sur l'effet du foie de soufre.

Il ne sera pas hors de propos ; je pense, de rapporter dans cette Dissertation, un fait qui constate, de

la manière la plus évidente , l'effet salutaire du foie de soufre.

Au mois d'Août 1764 , étant à Brou , chez M. le Garde des Sceaux , on nous raconta , pendant le dîner , qu'un valet de ferme du voisinage étoit prêt d'expirer pour avoir pris de la mort-aux-rats. Je me fis conduire à la ferme , où je trouvai le malade , qui me parut avoir environ vingt-trois à vingt-quatre ans , & être d'une constitution très-robuste. Il étoit presque sans connoissance depuis environ douze heures , pendant lesquelles il n'avoit cessé de vomir & d'évacuer très-abondamment. Le hoquet qui avoit succédé aux vomissemens , les mouvemens convulsifs dans les muscles du visage , dans ceux des bras & des jambes , la contraction du poulx à peine sensible , un froid général , tout enfin annonçoit une mort très-prochaine.

Aux questions que je fis , on ré-

pondit que ce garçon , en préparant de la mort-aux-rats , en avoit fans doute avalé par imprudence. On me fit voir auffitôt cette mort-aux-rats , que je reconnus aisément être de l'arsenic.

Ne voyant pas un moment à perdre , je demandai s'il y avoit du soufre dans la maison ; m'ayant été répondu que non , je demandai s'il y avoit des allumettes , & l'on m'en apporta auffitôt plusieurs bottes.

Je fis mettre de la cendre dans de l'eau ; & quand elle me parut assez chargée de sel alkali fixe , je passai la liqueur à travers un linge , & je fis bouillir en même-temps dans cette eau , la partie soufrée des bottes d'allumettes. Lorsque l'eau commença à prendre une teinte un peu jaune , & à répandre l'odeur de foie de soufre , je fis mettre , dans environ trois chopines de cette eau , une tête de pavot ; & , après quelques momens d'ébullition ,

d'ébullition , je passai la liqueur , dans laquelle je délayai environ un quarteron de miel.

Ce ne fut pas sans beaucoup de peines , que l'on fit prendre à ce malheureux agonisant quelques cuillérées de cette liqueur.

Quoiqu'elle fût assez dégoûtante , ce pauvre garçon l'avaloit cependant avec moins de répugnance que le bouillon ou le vin , qui , reffuscitant le vomissement , augmentoit le hoquet.

Je lui fis aussi donner des demi-lavemens avec la même liqueur.

Ce garçon avoit à peine pris un demi-setier de cette boisson , que les hoquets s'éloignèrent , & que la convulsion des muscles des bras & des jambes parut un peu se calmer.

Après avoir continué pendant cinq à six heures l'usage de cette boisson , ce garçon commença à distinguer les objets & à reconnoître ses camarades.

Je conseillai d'insister pendant toute la nuit sur la même boisson.

Le lendemain matin je trouvai le malade beaucoup mieux ; les mouvemens convulsifs étoient apaisés ; le hoquet étoit très-rare ; les mouvemens du poulx étoient doux , & la respiration facile ; mais le ventre étoit fort douloureux ; nulles évacuations par les felles , & très-peu d'urine ; une extrême foiblesse étoit la seule chose dont le malade se plaignît.

Comme jusqu'alors il n'avoit pu prendre aucune nourriture ; que le bouillon , le jaune d'œuf , & même le vin , rappelloient aussitôt le vomissement , & qu'il n'y avoit que la seule boisson dont on vient de parler , qui passât librement ; j'y fis ajouter de la râpure de croûte de pain , dont on fit une panade extrêmement légère , que je conseillai de lui continuer pendant quelques jours.

Avant de revenir à Paris, je desirois ardemment m'éclaircir sur la cause qui avoit jeté ce malade dans le plus grand péril : c'est pourquoi je lui demandai s'il avoit pris de la mort-aux-rats. Il me dit très-positivement que non ; mais qu'ayant besoin de se purger, il avoit laissé pendant plusieurs jours, au moins un demi-setier de vin dans un gobelet qu'il appeloit *purge-tout* ; me l'étant fait apporter, je le reconnus bientôt pour être un gobelet de régule d'antimoine. Il me dit aussi qu'ayant préparé le soir de la pâte avec la mort-aux-rats, il avoit remué, sans avoir lavé ses mains, le vin qui étoit dans son gobelet ; qu'il l'avoit bu tout de suite, & que peu après il avoit vomi & étoit tombé dans l'état où je l'avois trouvé.

Ces accidens peuvent être l'effet de la dissolution du régule d'antimoine par le vin qui avoit séjourné

pendant quelques jours dans ce go-belet *purge-tout*. Peut-être aussi l'arsenic a-t-il contribué à en rendre l'effet plus périlleux : c'est ce que je ne puis décider. Quoiqu'il en soit , le foie de soufre , dans cette circonstance , étoit le seul remède qui pût calmer les accidens , en décomposant & s'unissant à l'une ou à l'autre substance métallique , ou à toutes deux ensemble , ainsi qu'on l'a déjà fait voir.

Ce garçon enfin , ayant fait usage de la panade pendant quelques jours , & ayant pris des lavemens avec la liqueur hépatique , auxquels on ajoutoit l'huile de noix , les accidens se calmèrent , & en fort peu de temps sa santé fut rétablie. La seule chose , néanmoins , qui lui resta , fut l'aversion pour le vin , qui , toutes les fois qu'il en buvoit , lui donnoit des nausées.

Ce traitement rural m'a si bien

réussi, que j'ai cru devoir en faire ici mention, pouvant être de la plus grande utilité pour les habitans des campagnes.

On a déjà vu ; en parlant du mercure, pag. 4, que, dissout dans l'acide nitreux, & saturé d'alkali fixe, il forme un précipité blanc, bien différent de celui qui est précipité par le sel marin, puisque celui-ci est une sorte de sublimé corrosif, moins scarotique, à la vérité, que le vrai sublimé corrosif. Cependant on a vu aussi que ce premier précipité causoit les plus grands défordres. On a dû, en même-temps, remarquer que la dissolution du sublimé corrosif, saturé d'alkali fixe, formoit un vrai précipité rouge, qui seul mérite le nom de précipité, tandis que celui qu'on appelle précipité rouge, diffère beaucoup de celui-ci, qui est bien moins caustique, mais l'est toujours trop, pour

ne pas exposer aux plus grands dangers les malades qui l'ont pris.

En parlant des désordres que ces chaux métalliques ont coutume de produire dans l'estomac , les intestins & les autres parties du corps où elles ont été transférées , nous avons remis à exposer les moyens les plus propres à arrêter , à adoucir , & même à détruire les effets dangereux de ces dissolutions perfides , soit qu'elles aient été suivies de boissons alkalines ou non.

Le moyen dont je me suis servi le plus utilement , dans des circonstances aussi délicates , est le savon hépatico-sulphureux , qui m'a réussi principalement lorsque les parties où les chaux métalliques avoient été déposées , n'avoient pas encore souffert assez d'altération , pour ôter tout espoir de guérison. On pourra donc se flatter de soulager , & même de guérir radicalement ces malades ,

DISSERTATION. 295
tant par l'usage continué du savon
minéral , que par les autres moyens
indiqués dans la cure.

REMÈDES GÉNÉRAUX

ET PARTICULIERS,

*Contre les maladies qui procèdent des
substances métalliques.*

*MOCHLICUM des RR. PP. Religieux
de la Charité , contre les coliques de
Peintres & de Potiers.*

CE remède , qui ne doit sa célé-
brité qu'à ses grands succès , mérite
à juste titre de trouver place ici.

Prenez verre d'antimoine réduit
en poudre très-fine , un gros.

Sucre candi , réduit en poudre
très-fine , deux gros ; mêlez-lez très-
exactement , & enfermez cette pou-
dre dans un bocal.

La dose en est depuis un scrupule

jusqu'à deux , que l'on fait prendre au malade le matin , à jeûn , dans un très-petit verre d'eau.

Il faut avoir attention de ne laisser boire le malade qu'après plusieurs secouffes & soulèvemens d'estomac.

S A V O N M I N É R A L ,

ou Savon hépatico-sulphureux.

Prenez six onces de foie de soufre fait avec deux parties d'alkali fixe calcaire , (des Scrophules , Tom. II , pag. 82) & une partie de fleurs de soufre ; mettez en poudre dans un mortier de marbre , & versez dessus quantité suffisante d'eau pure pour dissoudre le foie de soufre : deux ou trois onces , à peu près , suffisent.

Lorsque le foie de soufre sera dissout , la liqueur sera d'un vert obscur & foncé. Versez ensuite dessus cinq onces d'huile d'amandes douces

très-récentes ; placez le mortier dans un bain-marie ; quand l'eau commencera à bouillir , vous remuerez la matière avec un pilon de marbre ou de buis , ce que vous continuerez jusqu'à ce que l'huile soit intimément unie au foie de soufre , & que la matière ait pris la consistance d'un miel épais.

Si cependant , après le refroidissement , la matière n'avoit pas encore acquis la consistance d'un savon mou , il faudroit remettre le mortier dans le bain - marie , jusqu'à ce qu'enfin cette masse , de couleur verte , eût acquis une consistance plus épaisse. On étendra cette matière sur des assiettes de fayance , que l'on tiendra dans un lieu sec & chaud , & on aura soin de la remuer de temps en temps. La combinaison intime est difficile ; elle se fait néanmoins avec le temps.

Si après un mois , ou environ ,

cette matière savonneuse n'avoit pas encore acquis assez de consistance pour en former des pilules, & que l'on eût observé que l'huile fût en excès, on l'étendrait alors sur du papier Joseph, lequel, absorbant la quantité d'huile surabondante, réduiroit enfin cette matière au degré de consistance désiré.

1°. Ce savon jouit de toutes les propriétés attachées au savon ordinaire, c'est-à-dire. qu'il est soluble dans les huiles, les graisses, l'esprit-de-vin, & dans l'eau, qu'il teint en vert. 2°. Son goût est moins âcre que celui du savon commun : dissout dans la bouche, il laisse sur la langue une sensation acide, & répand une odeur hépatico-sulphureuse. 3°. Il a, outre cela, l'avantage de s'unir aux substances métalliques, d'en énerver, & même d'en détruire toutes les qualités nuisibles.

La dose de ce remède est, pour

les adultes , depuis fix jusqu'à dix-huit grains , & même plus , dont moitié le matin , & l'autre moitié le soir , en prenant par-dessus chaque dose , un verre de la tisanne laxative ci-après.

La dissolution du foie de soufre est si dégoûtante , & d'une odeur si désagréable , que les malades ne peuvent la prendre sans beaucoup de répugnance ; elle est d'ailleurs tellement âcre , qu'elle cause des nausées , & suscite même le vomissement ; c'est pourquoi je l'ai combiné avec l'huile pour en faire un vrai savon , lequel , ayant toutes les autres propriétés du savon , se mêle & s'unit intimément à toutes les humeurs , & , circulant avec elles , s'unit aux matières métalliques qu'il rencontre.

Or , comme il a déjà été prouvé que le soufre mitige , adoucit & énerve l'action de ces substances vénéneuses , on ne doit pas être surpris

que ce remède opère les excellens effets que j'ai constamment observés dans son usage.

Je remarquerai seulement qu'il est essentiel que les malades s'abstiennent de tout acide , & même de vin , pendant tout le temps qu'ils prendront ce remède , pour les raisons déjà alléguées.

- T I S A N N E L A X A T I V E .

Prenez squinne , gayac , polipode de chêne , false-pareille , fenné mondé & sel de feignette , de chaque deux gros ; faites bouillir dans trois chopines d'eau , & réduire à pinte ; faites-y alors infuser trois gros de saffraas ; vous passerez la liqueur lorsqu'elle sera refroidie.

Le malade prendra un verre de cette boisson par-dessus chaque dose du savon ci-dessus , observant de ne prendre d'alimens qu'envirou trois heures après.

Malgré la liberté du ventre, que ces remèdes procurent ordinairement, il est encore nécessaire de purger les malades au moins tous les huit ou dix jours.

PILULES SÉDATIVES.

Prenez une once de bon laudanum coupé par petits morceaux, que vous mettrez dans un matras, & versez dessus une chopine de vinaigre distillé; vous placerez le matras au bain de sable à un feu très-doux, ayant soin de le remuer de temps en temps; après vingt-quatre heures de digestion, vous filtrerez la liqueur, qui sera rouge, &, l'ayant mise dans une capsule de verre, que vous placerez au bain de sable, vous ferez lentement évaporer jusqu'à consistance d'extrait solide, que vous mettrez dans un vase, ayant soin de le garantir de l'humidité, qu'il pren-

droit facilement , & qui le faisant presque tomber en délirium , le mettroit hors d'état d'être formé en pilules.

La dose est communément d'un grain le soir , & d'un autre grain le matin , si les douleurs d'entrailles persévèrent malgré l'usage des lavemens émollians & calmans.

Ce remède est de tous les calmans celui qui a le moins d'inconvéniens , & qui réunit les plus grands avantages. Il apaise les douleurs sans contraindre ni forcer au sommeil ; il ne cause ni stupeur , ni engourdissement , & le repos qu'il procure , n'est dû qu'à une sorte de relâchement dans les parties sensibles , d'où naît la douce tranquillité dont jouissent les malades peu de momens après l'avoir pris. Ce calmant ne provoque pas toujours au sommeil , mais répand dans toute l'habitude du corps un bien être d'autant plus heureux , qu'il

a souvent été précédé de douleurs cruelles. Ces pilules , que je nomme sédatives , m'ont toujours si bien réussi dans les maladies dont il s'agit , que je ne puis trop exhorter à en faire usage , non-seulement en pareil cas , mais encore dans toutes les circonstances où l'on est obligé de recourir aux calmans ordinaires , qui , comme on fait , suspendent les sécrétions , lesquelles , sous l'usage de ce remède , ne sont pas même ralenties. On peut donc , en toute sûreté , lorsque le besoin l'exige , purger le matin les malades qui ont pris la veille au matin un grain de ces pilules.

Je connois plusieurs personnes qui en font usage depuis longtemps , & entr'autres une Dame , qui depuis sept à huit ans , a rarement passé un jour sans en prendre un grain , ce qui a toujours constamment , & sans en augmenter la dose , tempéré &

calmé tout-à-fait des mouvemens convulsifs , qui depuis longtemps faisoient le tourment de sa vie.

Je crois qu'il ne fera pas hors de propos de rendre compte des raisons fondées sur l'observation , qui m'ont déterminé à combiner l'acide du vinaigre avec l'opium.

Il y a vingt-cinq ans qu'une Dame, âgée d'environ quarante ans, dans un délire mélancolique, avala à peu près une once de laudanum de sydenham, dans le dessein de se faire mourir. Ses femmes s'en étant assez tôt apperçues, m'envoyèrent prier d'aller secourir leur maîtresse, qui étoit sans connoissance. Elles me dirent, en me montrant le flacon où avoit été la liqueur, que leur maîtresse avoit avalé, il y avoit deux heures, ce que ce flacon contenoit. Cette dame avoit la pâleur de la mort; une sueur froide & générale; les mouvemens du poulx à peine sensibles; la

respiration très-gênée ; nul entendement ; aucun mouvement dans la pupille ; tout enfin annonçoit une mort prochaine. Mon premier soin fut de lui faire respirer de l'eau de luce dont j'étois toujours muni. L'irritation que cette eau suscita parut la ranimer pour un moment ; mais elle retomba bientôt dans le même état. Comme elle ne pouvoit avaler, je crus ne devoir mieux faire que de répandre autour d'elle , & sans ménagement, de l'alkali volatil. Pendant que j'étois occupé à observer les mouvemens que cet alkali produisoit , ses domestiques répandant d'ailleurs beaucoup de vinaigre sur des pelles chaudes , je m'apperçus que cette vapeur paroissoit agir plus efficacement que l'alkali volatil. Et en effet , toutes les fois qu'elle respiroit directement cette fumée acide , la respiration devenoit plus ample , le cœur se contractoit plus sensible-

ment ; les battemens du poulx commencèrent à se faire sentir plus distinctement. J'avois jusqu'alors vainement essayé de la faire boire , lorsqu'après avoir reçu une grande quantité de vapeur acide , j'aperçus dans le larynx un mouvement qui me fit présumer qu'elle pouvoit avaler. J'envoyai aussitôt chercher de l'esprit de vinaigre ; j'en mis dans de l'eau , avec un peu de sucre , que je lui fis avaler par cuillerées. J'insistai pendant cinq à six heures que dura cet état de mort , après lesquelles j'eus le bonheur de la voir revenir à la vie.

Comme l'acide du vinaigre avoit si merveilleusement agi sur la grande quantité d'opium que cette Dame avoit prise , je regardai avec raison cet acide comme un antidote souverain contre les dangereux effets de l'opium. Il est facile de voir que l'acide du vinaigre affoiblit tellement

la vertu assoupissante de l'opium ,
qu'il résulte de cette combinaison
un excellent remède.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde
des Sceaux, un Manuscrit qui a pour titre :
Traité des Scrophules , vulgairement appelées
Écrouelles ou Humeurs Froides , troisième
Partie , contenant l'examen analytique des
nouveaux procédés qui composent le Remède
anti-scrophuleux , suivie de deux Dissertations
Médico-Chimiques , &c. Par M. LALOUETTE,
pere , Docteur-Régent de la Faculté de Méde-
cine de Paris , Chevalier de l'Ordre du Roi , &c.
Je pense que cette troisième Partie , encore
plus intéressante que les deux premières , en
ce qu'elle contient tous les procédés de l'Au-
teur , est de même très-propre à contribuer au
progrès de la Médecine , & qu'elle est très-
digne de l'impression. A Paris , ce 26 Mai
1782. MACQUER.







